NOTES

SUR

L'ÉDUCATION SENTIMENTALE

—

L'Education sentimentale nous entraîne dans tous les mondes, met en scène les personnages les plus divers, agite tous les problèmes politiques, sociaux, artistiques, littéraires, qui ont passionné nos pères et qui nous passionnent encore aujourd'hui, car souvent, les choses n'ont changé que leur nom. Cette amplitude du sujet est sans doute pour beaucoup de lecteurs un défaut. Et c'est la raison certaine de l'accueil très froid fait au roman par les critiques et par le public. Flaubert lui-même a d'ailleurs dit que son livre, dans une certaine mesure, mentait à son titre ou du moins à son sous-titre, car il n'est pas seulement l'histoire d'un jeune homme, mais celle d'une génération. Sur l'exemplaire qu'il envoya, lorsqu'il fit son « service » à Henry Meilhac, il mit, après les mots « histoire d'un jeune homme » une astérisque manuscrite renvoyant à ces lignes :

Mauvais titre! Le véritable titre aurait dû être *Les Fruits secs.* Je soumets cette observation au confrère Meilhac, qui s'entend aussi bien à nommer les œuvres qu'à les faire. Son tout dévoué Gustave Flaubert (1).

(1) Lorsque la bibliothèque d'Henry Meilhac fut mise en vente, l'*Echo de Paris* (13 avril 1922) reproduisit cette dédicace dans son Courrier littéraire.

§

« Fruits secs ». Flaubert a mis le mot au pluriel, et au vrai, ce n'est pas seulement au principal héros du livre qu'il applique l'épithète, c'est à toute la génération qui fit le 24 février 1848 pour aboutir au 2 décembre 1851 : la Révolution de 1848 ne donna qu'un fruit sec.

Le roman de Flaubert pourrait porter un autre sous-titre, ou plutôt, ce n'est pas seulement l'éducation sentimentale d'un jeune homme, c'est aussi l'éducation politique d'une génération que l'auteur expose. Comme le sentiment, la politique conduit le héros au pessimisme et même au nihilisme. Qu'il conserve vivant en son cœur l'amour de la liberté c'est tout de même qu'il garde aussi son amour pour Mme Arnoux, mais la politique ne lui donne pas moins de déceptions que l'amour. Et il est en cela l'image très ressemblante de beaucoup de ses contemporains, de beaucoup de leurs fils et petits-fils. Les mots de Dussardier : « Vous rappelez-vous comme c'était beau, comme on respirait bien ? Mais nous voilà retombés pire que jamais ! » — ces mots amers, combien les ont redits d'âge en âge et d'expérience en expérience?...

Considéré de ce point de vue, le roman de Flaubert n'est pas moins intéressant que si on l'examine pour y chercher des renseignements psychologiques. Il n'est presque point de faits historiques — et de la petite comme de la grande histoire — dont l'auteur n'ait fait mention. Pour s'en convaincre, il suffit de lire l'index dressé par M. Louis Biernawski pour l'édition Conard : on y trouve à peu près une note par page de texte, et on parcourt en lisant cet excellent travail toute l'histoire anecdotique de la monarchie de Juillet et de la deuxième République.

Une série de scandales est alors exploitée par l'opposition et le procès Teste-Cubières, en 1847, écœure les honnêtes gens. Trois répliques y font allusion — et montrent d'ailleurs comme l'histoire se répète :

— On a crié : A bas les voleurs ! J'y étais. J'ai crié !

— Tant mieux! Le peuple enfin se réveille depuis l'affaire Teste-Cubières.

— Moi, ce procès-là m'a fait de la peine, dit Dussardier, parce que ça déshonore un vieux soldat.

— Savez-vous, continua Sénécal, ce qu'on a découvert chez la duchesse de Praslin?...

On criait en effet dans les rues : *A bas les voleurs !* pour protester contre le trafic d'influences, les spéculations, la corruption : un président de chambre à la Cour de Cassation, grand officier de la Légion d'Honneur, Teste, ancien Ministre des Travaux Publics fut convaincu d'avoir reçu du général Cubières et de ses complices Pellapra et Parmentier une somme de 100.000 francs pour la concession d'une mine de sel gemme. Il fut condamné le 17 juillet 1847 par la Chambre des Pairs à la dégradation civique, à une amende de 94.000 francs et à trois ans de prison ; Cubières, Pellapra et Parmentier, à la dégradation civique et à 10.000 francs d'amende. Quant à la duchesse de Choiseul-Praslin, fille du maréchal Sébastiani, elle fut assassinée dans la nuit du 17 au 18 août 1848. Les soupçons se portèrent sur le duc son mari, qui fut emprisonné. Mais il mourut empoisonné quelques jours avant la date du procès devant la Chambre des Pairs. Beaucoup refusèrent de croire à ce suicide et affirmèrent que le gouvernement avait fait évader le duc.

Au moment où éclate l'émeute de février — qui va se changer en révolution, — les mécontents sont en majorité dans le pays. Mais si presque tous sont d'accord pour déclarer comme Dussardier et Sénécal que : « Ça ne pouvait pas durer ! » l'accord cesse au moment de remplacer ce que l'on vient d'abattre par une construction nouvelle. Et Flaubert nous donne un saisissant tableau de la fureur populaire aussi bien que de l'impuissance des politiciens. Je ne puis insister comme il faudrait sur ces pages admirables : chaque ligne du roman est comme gonflée d'histoire. L'envoi des commissaires en province, pour remplacer les préfets et les fonctionnaires orléanistes, la nomination d'Albert, comme représentant ouvrier au Gouvernement provisoire, la libération de Blanqui, les élections à la Constituante et les réunions publiques (en cinq pages consacrées au Club de l'Intel-

ligence, Flaubert résume la sottise politique, et le tableau qu'il en donne est d'aujourd'hui aussi bien que d'hier, tant il est vrai, d'une vérité, hélas! éternelle), le cours forcé des billets de la Banque de France, l'impôt des « quarante-cinq centimes » de Garnier-Pagès, augmentant de 0,45 % les quatre contributions directes, les Ateliers Nationaux, le massacre de la Terrasse des Tuileries (les Gardes nationaux, de province, chargés de surveiller 250 prisonniers détenus sous la terrasse des Tuileries, prirent peur, tirèrent, ameutèrent les postes voisins qui, croyant à une révolte, firent feu dans l'obscurité si bien que l'on compta plus de 200 victimes), le rôle des clubs, les cris « Assez de lyre! » poussés par les émeutiers que Lamartine harangue et veut apaiser le 15 mai 1848, l'affaire du Conservatoire (manifestation organisée pour protester contre l'expédition de Rome, le 13 juin 1849, et où Ledru-Rollin faillit être fusillé), la loi de 1850 sur la presse établissant la censure, est-il un événement de quelque importance dont nous ne trouvions trace dans le roman ?

Et comme la monarchie de Juillet avait préparé la deuxième République, celle-ci a pour aboutissement le coup d'Etat du 2 décembre 1851.

§

Il est un personnage de *l'Education sentimentale* qui, assez énigmatique, semble cependant d'une telle vérité que l'on est tenté de chercher le modèle vivant qui a posé ce portrait. Et cependant il est à peu près sûr que l'image est composite.

M. Dambreuse est le grand bourgeois, l'homme « représentatif » de la monarchie de Juillet. S'il fallait absolument trouver un modèle dans la vie, c'est à Pouyer-Quertier que l'on pourrait songer, car ce modèle, Flaubert l'a eu sous les yeux. Je ne veux pas dire que le portrait soit fidèle : il y a d'abord une transposition des dates, car Pouyer-Quertier né en 1820 et mort en 1891, n'a été élu député de Rouen qu'en 1857. Mais cet homme politique, candidat officiel, élu avec l'appui du gouvernement

impérial, était industriel comme Dambreuse est financier, tenant l'oreille ouverte, la main prompte à saisir tout ce qui pouvait être profitable, acharné à poursuivre ses ennemis (il fit une campagne terrible contre les frères Péreire), justifiant avec habileté les moins défendables de ses amis (comme il fit dans l'affaire Janvier de la Motte), retors comme un paysan cauchois, se croyant capable de « rouler » Bismarck lors des négociations du traité de Francfort, il apparaît bien tel que Dambreuse pour l'essentiel : « Laborieux comme un Auvergnat, il avait amassé une fortune que l'on disait considérable; de plus il était officier de la Légion d'Honneur, membre du Conseil Général de l'Aube, député, pair de France un de ces jours, complaisant du reste, il fatiguait le ministre par ses demandes continuelles de croix, de secours, de bureaux de tabac, et dans ses bouderies contre le pouvoir, il inclinait au centre-gauche »...

Dambreuse (bien qu'il fût, en réalité, le comte d'Ambreuse) est un bourgeois. Et Flaubert ne lui a rien épargné de ce qu'il juge haïssable chez les bourgeois. Il le méprise; il est tout près de le haïr, et malgré l'objectivité, il est tout près aussi de montrer cette haine dans le roman comme il le fait si librement dans la *Correspondance:* « Je n'en veux ni à mon époque ni à mon pays; une seule chose m'indigne, à savoir la bêtise, la grosse ignorance, l'aveuglement des bourgeois. Il vaut mieux en rire, après tout ! Quand je pense que mon ami Pouyer-Quertier va revenir au pouvoir (s'il n'y est déjà), j'entre dans une espèce d'épanouissement de gaieté ! Franchement le nouveau sauveur est drôle. Le sentiment du comique est un bon soutien dans les fanges de la vie. Si je ne l'avais pas eu depuis longtemps, je serais mort enragé (2). » Et quelques mois plus tard : « N'avez-vous pas été réjoui comme moi par les vaines tentatives de Pouyer-Quertier dit «l'Hercule de Martainville» ? Est-il assez farce?... Rien, comme grotesque ne vaut Pouyer, l'Alcide de Ruissel, tâchant, par la force de son génie, de sauver la société,

(2) Lettre à la princesse Mathilde, août 1877.

et y renonçant au bout de vingt-quatre heures (3).» Nous retrouvons le même personnage dans le *Candidat*.

On a remarqué que nulle part dans l'*Education Sentimentale* — pas plus d'ailleurs que dans le *Candidat*, Flaubert ne laisse voir ses idées personnelles sur la politique. Parfois même, on lui en a fait grief, prenant texte des opinions diverses et contradictoires qu'il émet dans sa correspondance. Mais ces variations sont bien compréhensibles : n'est-il pas permis au sage qui se tient hors de la politique de juger impartialement les fautes des hommes au pouvoir, que ceux-ci soient de droite ou de gauche, qu'ils soient légitimistes ou orléanistes, républicains ou bonapartistes ? Une telle impartialité, et si complète, de semblables jugements, exprimés avec verdeur, risquent de compromettre aux yeux de tous les partisans celui qui, au milieu des agitations, se tient imperturbablement tranquille. Dit-il leur fait aux conservateurs, les radicaux applaudissent ; mais montre-t-il une erreur de la politique radicale, on lui en veut d'autant plus à gauche, sans que le mécontentement des gens de droite s'apaise le moins du monde. L'impartialité ne satisfait personne. On le fit bien voir à l'auteur de l'*Education Sentimentale* et du *Candidat*. Mais sa revanche, c'est qu'à soixante ans de distance on lit ses livres et que si les noms des partis ont pu changer, la peinture des hommes et de leurs passions est restée ressemblante...

§

Entre l'*Education sentimentale* et les autres ouvrages de Flaubert, il existe plus d'un rapport. Comme on l'a vu plus haut, l'*Education* se rattache à ce cycle d'ouvrages satiriques auquel appartiennent également *Madame Bovary* et *Bouvard et Pécuchet*, et cette parenté est plus étroite qu'on n'est tenté de croire à première vue. René

(3) Lettre à Guy de Maupassant, novembre 1877. Martainville est un quartier populaire de Rouen, et le Ruissel une des rues les plus mal famées de ce quartier. Au commencement de novembre 1877, Mac-Mahon, les élections du 14 octobre ayant condamné sa politique, appela Pouyer-Quertier et lui proposa de former un cabinet pour remplacer le ministère de Broglie-Fourtou. Pouyer-Quertier fut hésitant. Mais la presse lui fit comprendre que le pays ne tolérerait pas qu'il prît le pouvoir.

Descharmes a montré en effet que Flaubert avait utilisé pour les uns et les autres une même source, ou plutôt deux sources, son *Sottisier*, et son *Dictionnaire des idées reçues*.

Veut-on quelques exemples? Voici dans la colonne de gauche le texte du *Dictionnaire des idées reçues* et dans la colonne de droite son emploi dans l'*Education sentimentale :*

DICTIONNAIRE	ROMAN
Artistes : s'étonner de ce qu'ils sont habillés comme tout le monde.	[Etonnement de Frédéric lorsqu'il rencontre pour la première fois les habitués de l'*Art Industriel* :] leurs manières étaient simples... L'inventeur du paysage oriental, le fameux Dittmer, portait une camisole de tricot dans son gilet...
Campagne : les gens de la campagne meilleurs que ceux des villes...	[Chez M. Dambreuse.] On exaltait les campagnes, l'homme illettré ayant naturellement plus de sens que les autres.
Italie: doit se voir immédiatement après le mariage. Donne bien des déceptions. N'est pas si belle qu'on dit.	— Ils avaient, les premiers mois, voyagé en Italie. Arnoux, malgré son enthousiasme devant les paysages et les chefs-d'œuvre, n'avait fait que gémir sur le vin. — [Frédéric et Rosannette à Fontainebleau :] Tout cela augmentait le plaisir, l'illusion. Ils se croyaient presque au milieu d'un voyage en Italie, dans leur lune de miel. — Martinon épousa Mlle Cécile. Il n'y eut pas de bal. Les jeunes gens partirent le soir même pour l'Italie. — C'était fort bien, d'ailleurs, aux jeunes mariés, de s'être mis en voyage: plus tard, les embarras, les enfants surviennent. Mais l'Italie ne répondait pas à l'idée qu'on s'en faisait. Après cela, ils étaient dans l'âge des illusions, et puis la lune de miel embellissait tout.

Duel : Tonner contre. N'est pas une preuve de courage. — Prestige de l'homme qui a eu un duel.

— De temps à autre il [Cisy] poussait un gémissement : « Mais est-ce qu'on a le droit de se battre en duel? » — « C'est un reste de barbarie, que voulez-vous! »

— On arriva tout naturellement à relater différents traits de courage. Suivant le diplomate, il n'était pas difficile d'affronter la mort, témoin ceux qui se battent en duel (chapitre II de la 3e partie).

— [Voir, une page plus loin, le prestige qui rejaillit sur Frédéric de son duel avec M. de Cisy.]

Eclectisme : Tonner contre, comme étant une philosophie immorale.

— Sénécal exécrait bien plus M. Cousin, car l'éclectisme enseignant à tirer la certitude de la raison, développait l'égoïsme, détruisait la solidarité.

On pourrait multiplier les exemples, juxtaposer certains propos de M. Homais et certains autres de Sénécal, de Deslauriers, de Bouvard, de Pécuchet. Mais ce ne sont pas seulement des « idées » reçues, qu'on retrouve d'un roman à l'autre, ce sont aussi — et suivant une liste qui figure au Dictionnaire, les expressions toutes faites, les associations d'idées et d'images imposées par la routine, par les conventions « bourgeoises » et qui dispensent de réfléchir, de penser. Ainsi : CRITIQUES *: toujours éminents.* — CALVITIE, *toujours précoce.* — DIDEROT, *toujours suivis de d'Alambert,*—etc. Des gens comme Homais ne parlent point d'autre manière qu'en enfilant bout à bout ces locutions toutes faites. Mais d'autres qui ne sont point Homais, nous tous (4)... Flaubert a résumé dans le Dictionnaire et le Sottisier — Descharmes l'a très bien montré — toutes les notes prises en vue d'établir la psychologie du *bourgeois,* « le canon des gestes, des attitudes, des manies, des opinions qu'il imposera aux héros de ses

(4) L'enquête de M. Fernand Vandérem nous a récemment montré le rôle des « artabanismes » dans le discours familier.

livres pour en créer des styles également représentatifs, quoique à des titres divers, de l'esprit « bourgeois »... Le Dictionnaire est comme la charpente du second groupe de ses œuvres (d'inspiration réaliste), et nous verrons en lui une sorte de carnet renfermant les échantillons des matériaux avec lesquels a été construit cet admirable édifice. Sous la forme concise de ses définitions, on y trouve en effet la substance de Homais, de Charles Bovary, d'Arnoux, de Pécuchet, de Bouvard — beaucoup de Frédéric Moreau, de Deslauriers ; on y trouve, pour ainsi dire, l'état embryonnaire de passages entiers, de longs développements. Par exemple :

Haras : La question des haras, beau sujet de discussion parlementaire.

Frédéric devait songer maintenant à se pousser. Elle [Mme Dambreuse] lui donna même sur sa candidature d'admirables conseils. Le premier point était de savoir deux ou trois phrases d'économie politique. Il fallait prendre une spécialité, comme les haras, par exemple, etc...

On saisit la méthode de travail de Flaubert, cette marqueterie patiente, savante, appliquée. Marqueterie d'idées, d'images, de style. Ses brouillons nous montrent les reprises incessantes, les repentirs sans nombre. Parfois, dans une marge, se devinent sous les ratures et les surcharges une suite de mots disposés sans lien, des mots que ne rapproche aucune construction de phrases. Ce sont les mots indispensables, ceux que l'on retrouvera dans les versions successives. Ils sont là, soit que des raisons logiques aient déterminé leur choix, soit que des raisons esthétiques les y aient fait placer. Combiner ces deux éléments — le sens et l'harmonie, le contenant et le contenu, c'est la tâche ordinaire de tout écrivain. Chez Flaubert, à cause de la méthode employée, à cause aussi des exigences extraordinaires de l'artiste, c'est un ouvrage diabolique. Voyez l'exemple que j'ai cité plus haut : confrontez le brouillon des notes prises au retour de l'excursion de Fontainebleau avec le chapitre correspondant de l'*Education*, et vous constaterez que *tout*, absolument

tout, a été transporté dans le livre ; vous retrouverez les impressions notées, les images exactes, les mots eux-mêmes qui, du premier coup, se sont imposés au voyageur, lui ont paru justes, indispensables. Mais entre ce premier jet et le texte définitif, il y a dix ébauches :

NOTES	TEXTE DU ROMAN
Nature à la fois mélancolique, riante.	Le sérieux de la forêt les gagnait; et ils avaient des heures de silence où, se laissant aller au bercement des ressorts, ils demeuraient comme engourdis dans une ivresse tranquille. Le bras sous la taille, il l'écoutait parler pendant que les oiseaux gazouillaient, observait presque du même coup d'œil les raisins noirs de sa capote et les baies de genévriers, les draperies de son voile, les volutes des nuages; et quand il se penchait vers elle, la fraîcheur de sa peau se mêlait au grand parfum des bois. Ils s'amusaient de tout.
Des fils de la vierge se balancent aux buissons.	Ils se montraient, comme une curiosité, des fils de la Vierge suspendus aux buissons, des trous pleins d'eau au milieu des pierres,
Gazouillements, susurrements, appels d'oiseau à oiseau, de fleur à fleur.	un écureuil sur les branches, le vol de deux papillons qui les suivaient;
Ecureuil noir mangeant un champignon.	ou bien, à vingt pas d'eux, sous les arbres, une biche marchait tranquillement, d'un air noble et doux, avec son faon côte à côte. Rosannette aurait voulu courir après pour l'embrasser.
Une biche avec son faon.	Elle eut bien peur une fois, quand un homme, se présentant tout à coup, lui montra dans une boîte trois vipères.
L'homme aux vipères, avec une boîte grillée.	Elle se jeta contre Frédéric; il fut heureux de ce qu'elle était faible et de se sentir assez fort pour la défendre.

Parfois, il y a transposition plus complète: un mot des

notes suggère une image nouvelle ; la comparaison n'est plus celle qui, d'abord, s'était imposée à l'écrivain :

NOTES

Entre les pieds des grands arbres espacés, les fougères, comme des danseuses avec leurs jupes (5).

Parfois dans les anciennes routes abandonnées, l'herbe repousse.

Silence, un petit cri d'oiseau très faible. — Le cheval souffle.

Parfois le premier plan dans l'ombre et les fonds éclairés.

La lumière sur les cimes des arbres. — Ciel bleu.

Feuilles de chêne sèches à terre. Le soleil y fait comme des taches d'or sur un tapis brun.

Dans les grandes futaies, les longs troncs ont des positions différentes. Quelques-uns obliques au milieu des autres, tout droits.

TEXTE DU ROMAN

Les fossés pleins de broussailles filaient sous leurs yeux avec un mouvement doux et continu. Des rayons blancs traversaient comme des flèches les hautes fougères; quelquefois un chemin qui ne servait plus se présentait devant eux, en ligne droite, et des herbes s'y dressaient, çà et là, mollement. Quand la voiture s'arrêtait, il se faisait un silence universel; seulement, on entendait le souffle du cheval dans les brancards, avec un cri d'oiseau, très faible, répété.

La lumière, à de certaines places, éclairant la lisière du bois, laissait les fonds dans l'ombre; ou bien, atténuée sur les premiers plans par une sorte de crépuscule, elle étalait dans les lointains des vapeurs violettes, une clarté blanche. Au milieu du jour, le soleil tombant d'aplomb sur les larges verdures, les éclaboussait, suspendait des gouttes argentines à la pointe des branches, rayait le gazon de traînées d'émeraude, jetait des taches d'or sur les couches de feuilles mortes. En se renversant la tête, on apercevait le ciel entre la cime des arbres. Quelques-uns, d'une altitude démesurée, avaient des airs de patriarches et d'empereurs, ou, se touchant par le bout, formaient avec leurs longs fûts comme des arcs de triomphe; d'autres, poussés dès le bas obliquement, semblaient des colonnes près de tomber...

(5) L'édition Conard donne *pipes*, qui est évidemment une faute de lecture.

La solitude pousse à la révolte : renaître l'instinct sauvage.

Debout l'un près de l'autre, sur quelque éminence de terrain, ils sentaient, tout en humant le vent, leur entrer dans l'âme comme l'orgueil d'une vie plus libre, avec une surabondance de forces, une joie sans cause.

Différences d'aspect suivant les espèces d'arbres (bouleaux, pins, chênes, genévriers) et les heures du jour.

Les pins font une *plainte d'orgue.*

Boule de verdure.

Perspective à vol d'oiseau.

La diversité des arbres formait un spectacle changeant. Les hêtres, à l'écorce blanche et lisse..., les frênes... puis venait une file de minces bouleaux et les pins, *symétriques comme des tuyaux d'orgue,* en se balançant continuellement, semblaient chanter...

... Cette foule de grosses lignes verticales s'entr'ouvrait. Alors d'énormes flots verts se déroulaient en bosselages inégaux jusqu'à la surface des vallées où s'avançait la croupe d'autres collines dominant des plaines blondes, qui finissaient par se perdre dans une pâleur indécise...

... Il y avait des chênes, rugueux, énormes, qui se convulsaient, s'étiraient du sol, s'étreignaient les uns les autres, et, fermes sur leurs troncs pareils à des torses, se lançaient avec leurs bras nus des appels de désespoir, des menaces furibondes, comme un groupe de Titans immobilisés dans leur colère. Quelque chose de plus lourd, une langueur fiévreuse planait au-dessus des mares, découpant la nappe de leurs eaux entre des buissons d'épines; les lichens de leurs berges où les loups viennent boire sont couleur de soufre, brûlés comme par le pas des sorcières, et le coassement des grenouilles répond au cri des corneilles qui tournoient...

Un fluide voluptueux anime plantes, insectes, papillons, oiseaux...

... La furie même de leur chaos fait plutôt rêver à des volcans, à des déluges, aux grands cataclysmes ignorés.

Toutes ces choses magnifiques qui ne pensent pas, don-

nent à penser.

Frédéric disait qu'ils étaient là depuis le commencement du monde et resteraient là jusqu'à la fin; Rosannette détournait la tête, en affirmant que « ça la rendrait folle », et s'en allait cueillir des bruyères...

Sentir de la pluie nouvellement tombée.

... Au milieu de la côte de Chailly, un nuage, crevant tout à coup, leur fit rabattre la capote. Presque aussitôt la pluie s'arrêta; et les pavés des rues brillaient sous le soleil quand ils rentrèrent dans la ville.

Cet exemple suffit à montrer comment travaillait Flaubert. Dans sa thèse sur l'*Expression figurée et symbolique dans l'œuvre de Gustave Flaubert.* M. D.-L. Demorest remarque avec justesse que les expressions figurées de l'*Education Sentimentale* présentent de grandes différences avec celles de *Mme Bovary* et de *Salammbô*. On se reportera à cet ouvrage pour y trouver une étude complète des images employées par Flaubert dans son roman (6). Mais il faut insister sur ce que l'on pourrait appeler la résonance profonde, la justesse et la richesse, la plénitude de certaines images de l'*Education,* — et qui sont infiniment plus poétiques, dans leur réalisme, plus évocatrices et plus lourdes de sens que toutes celles dont il a fait usage dans ses autres romans. Elles semblent le fruit de longues méditations sur la vie. Ainsi :

— Les affections profondes ressemblent aux honnêtes femmes, elles ont peur d'être découvertes, et passent dans la vie les yeux baissés...

— Les grands arbres du jardin, qui frissonnaient mollement, s'arrêtèrent. Des nuages immobiles rayaient le ciel de longues bandes rouges, et il y eut comme une suspension universelle des choses. Alors des soirs semblables, avec des silences pareils, revinrent dans son esprit, confusément. Où était-ce?...

— Quelquefois vos paroles me reviennent comme un écho lointain, comme le son d'une cloche apporté par le vent; et

(6) D.-L. Demorest : *L'expression figurée dans l'œuvre de Flaubert,* Paris, Conard, 1931.

il me semble que vous êtes là quand je lis les passages d'amour rapportés dans les livres...

— Il avait envie de se jeter à ses genoux... Il était empêché par une sorte de crainte religieuse. Cette robe, se confondant avec les ténèbres, lui paraissait démesurée, infinie, insoulevable, et précisément à cause de cela son désir redoublait. Mais la peur de faire trop et de ne pas faire assez lui ôtait tout discernement...

— Les résidences royales ont en elles une mélancolie particulière, qui tient sans doute à leurs dimensions trop considérables pour le petit nombre de leurs hôtes, au silence qu'on est surpris d'y trouver après tant de fanfares, à leur luxe immobile, prouvant par sa vieillesse la fugacité des dynasties, l'éternelle misère de tout; et cette exhalaison des siècles, engourdissante et funèbre comme un parfum de momie, se fait sentir même aux têtes naïves. Rosanette bâillait démesurément...

— Ils étaient aussi liés qu'autrefois et même ils avaient tant de plaisir à se trouver ensemble que cette présence de Dussardier les gênait. Sous prétexte de rendez-vous, ils arrivèrent à s'en débarrasser peu à peu. Il y a des hommes n'ayant pour mission parmi les autres que de servir d'intermédiaires : on les franchit comme des ponts et l'on va plus loin...

— Il y a un moment dans les séparations où la personne aimée n'est déjà plus avec nous...

— N'ayant jamais vu le monde qu'à travers la fièvre de ses convoitises, il se l'imaginait comme une création artificielle, fonctionnant en vertu de lois mathématiques. Un dîner en ville, la rencontre d'un homme en place, le sourire d'une jolie femme, pouvaient, par une série d'actions se déduisant les unes des autres, avoir de gigantesques résultats.

Je ne veux point allonger ces citations : on perçoit que l'objectivité de Flaubert est bien tout l'opposé de la sécheresse et de l'impassibilité. Et cet aveu sur lui-même, sur son caractère, sur sa tendresse, c'est son style qui le fait, et plus sûrement que ne l'auraient fait n'importe quelles confidences.

RENÉ DUMESNIL.

FABLES DE MA VIE

—

I

ÉLÉONORE OU L'AMIE CONSTANTE

De son panier, Eléonore tire avec précaution un très petit pot de terre dans lequel une plante souffreteuse agonise.

— Je sais, dit Eléonore, qu'elle est malade, et gravement. Mais prenez-la dans votre serre : la chaleur et la clarté lui feront du bien. Vous me la sauverez peut-être.

— Ma foi, dit le jardinier, nous la sauverons peut-être; mais cela peut durer longtemps. Ne pensez plus à celle-ci. Je vais vous en donner une autre, toute semblable, évidemment.

Eléonore a rougi. Ses paupières battent sur ses yeux qui sont timides et qui sont tendres.

— Non, non, dit-elle d'une voix effarouchée. Non, soignez plutôt celle-ci.

— Quoi! s'écrie le jardinier. Vous en auriez une plus belle.

Eléonore dit, tout bas :

— Mais non. C'est celle-là que j'aime!

—

II

BÉNÉFICE DE L'ADVERSITÉ

Si je marche dans l'allée verte en regardant vers le nord, c'est-à-dire vers Nesles, que l'on ne voit point de chez nous, mais où vit mon ami Henriot, dans la belle

société de sa femme et de ses garçons, si je marche vers le nord, j'ai tout le vent contre moi. J'ai froid, je lutte et je vais vite.

Si je marche dans l'allée verte dans la direction d'Auvers, où Vincent Van Gogh repose à côté de son frère Théo, j'ai le vent du nord dans le dos. Alors, comme je suis poussé, comme je n'ai presque rien à faire, je rêve et je traîne la patte et je suis vite fatigué.

—

III

RÈGLE DE L'ÉQUILIBRE

Avec un bruit de grêle fine, les pucerons, quand on s'approche, sautent pour s'aller cacher dans l'intimité des choux. Pauvres choux! qu'ils sont misérables! Ils sont dévorés jusqu'à l'âme. Leur feuille n'est plus que dentelle. La sève, découragée, semble se détourner d'eux.

Ils ne sont pas seuls à plaindre. Toutes les crucifères sont touchées. Elles ne peuvent plus que languir. Plus de radis, plus de navets et même plus de giroflées. Le jardinier hoche la tête : encore une mauvaise année!

Mais là-haut, sur le plateau, les paysans se réjouissent. Les pucerons ont réduit à rien la moutarde — autre crucifère — qui gâtait les champs de froment.

Et voilà qui ferait plaisir à mon maître Charles Nicolle, philosophe de l'équilibre.

—

IV

PROMENADE SENTIMENTALE
OU
LES CADEAUX VERDOYANTS

Il me faudrait, à chaque pas, dès que je sors de la maison, saluer de la main, du chapeau, du sourcil, de

l'œil ou du cœur, — toujours du cœur, il va sans dire.

Voici les véroniques de la douce Mme Hallet, voici les renoncules doubles, — elles sont de M. Laperche. — Voici les saxifrages, — en cette saison défleuries, — de notre amie Lucienne Senlecq, ô souvenir! — Un bonjour amical, à travers les vitres de la serre, au basilic délicieux dont la graine est de Colette. Et, tout de suite, allons voir si les immortelles récoltées à Sainte-Hélène par Octave Aubry se décident à ressusciter, dans notre jardin de vicaire, la gloire de Napoléon. Les hortensias de tante Loulou grelottent contre la muraille : ils voudraient tant être sauvés! Comme les petits pommiers d'amour font honneur à leur maman, Fernande Lamare, la parfaite! Et que les pêches seront belles au pêcher de Luc Durtain!

C'est le musée de l'affection. Un musée pavoisé, parfumé, sensible et vulnérable et périssable comme toute créature vivante... Ah! Ah! voici des orties, mon Dieu, qui me les a données? Est-ce pas toi, vieux camarade? Et qui m'a donné ce chardon? Qui l'a pris, généreusement, sur ses provisions de bouche? D'où me vient cette douce-amère? De qui cette verte ciguë?

Allons, sans nous presser, jusqu'au tombeau du sapin. C'est là qu'est mort l'arbre que nos amis avaient rapporté de Finlande, entre leurs bras, comme un enfant. Nous y penserons fidèlement, en nous reposant une minute sur le banc de pierre qu'il faudrait, pour être juste, appeler le banc Saglier et qui vit aussi, par la mousse.

Jardin vivant, présent de l'homme à l'homme! Comme l'univers serait sombre si nous ne possédions pas ce que nous avons gagné! Comme l'univers serait morne si nous ne possédions et n'aimions que ce que nous avons gagné!

—

V

BREF DIALOGUE SUR LES VERTUS

J'ai dit à la balsamine : « Avec un nom pareil, vous devriez, Mademoiselle, embaumer tout le jardin. Mais vous n'avez point d'odeur! »

La balsamine hausse les feuilles d'une façon fort méprisante, puis elle répond non sans arrogance : « Vous dites que je n'ai point d'odeur. Et je pensais justement que vous n'aviez point d'odorat. Allons, monsieur, nous sommes quittes. »

—

VI

L'INFIDÈLE

La promenade serait aimable si je n'étais harcelé par une chanson fort niaise et plus obstinée qu'une mouche.

A moi, Jean-Sébastien Bach! A moi, maître secourable! Venez rétablir l'harmonie dans la pensée de votre enfant!

Jean-Sébastien doit avoir d'autres soucis. Il est résolu, semble-t-il, à me laisser patauger.

Je vais vivre avec les bêtes jusqu'à l'instant du sommeil.

—

VII

LES SOUFFRANCES DE L'EXIL

Les rosiers luxembourgeois arrivaient chez nous précédés d'une renommée flatteuse.

Comme notre sol est fort lourd, nous avons fait une grande fosse et nous l'avons comblée d'une terre appétissante, aérée, saine et nutritive.

Les rosiers de Luxembourg ne sont quand même pas contents. Ils fleurissent à regret.

— Que voulez-vous? Que réclamez-vous? leur dis-je. Un peu plus de fumier? Des tuteurs de luxe, peut-être? Ou quoi? Un sécateur d'argent?

— Non, répond d'un air absent le plus vieux de la compagnie. Nous avons ce qu'il nous faut. Mais nous n'aimons pas beaucoup la colline qu'on voit là-bas. C'est tout, monsieur, et c'est grave.

—

VIII

LES MESSAGÈRES

Nos fourmis familières, les fourmis de notre maison, celles qui mangent notre sucre, se noient dans notre vin et, parfois, d'un pas rapide, traversent toute la nappe telle un aveuglant Sahara, nos fourmis ont fait leur nid dans l'épaisseur des fondations, sous le réservoir d'eau douce. Nous savons, à maints petits signes, qu'elles ont là leur citadelle, leur réduit inexpugnable. Elles savent, de leur côté, que pour les en déloger, force nous serait de démolir la maison pierre à pierre, ce que nous ne ferons certes pas. En fait, la maison leur appartient. Elles ont, à l'extérieur, au pied des murailles, construit une route nationale sur laquelle, tout le jour, elles se hâtent et se croisent. Elles tolèrent notre présence durant la saison claire. Nous les tolérons moins bien, parce que nous avons, sans doute, le caractère moins bien fait et des idées saugrenues sur la nature de notre empire.

Au plus vif de l'été, par un beau soir orageux, notre fourmilière domestique lâche son grand vol nuptial. Le rite est toujours le même, depuis bien des années déjà. Je sens, à la qualité de la chaleur, que l'instant doit être venu. Je monte dans la chambre close où les bestioles vont paraître. Elles ont cheminé longuement dans les failles du mur et c'est près de la cheminée, entre le parquet et la plinthe, que la troupe surgit à l'air libre. Les fiancés aux grandes ailes ont l'air fort embarrassé. De très petites ouvrières les escortent, les soignent, les guident et, dirait-on, les encouragent. Alors j'ouvre la fenêtre et l'espoir de la fourmilière s'envole péniblement, dans la nuit brûlante et redoutable.

J'ai souvent, par la pensée, parcouru les labyrinthes de notre fourmilière. La température y doit être égale en toute saison, tant la retraite est profonde. Qui peut dire à la fourmilière que la soirée, dehors, est propice et que le moment est venu? Les ouvrières, sans doute, celles qui font tout le jour des expéditions dans le jardin.

Il m'arrive assez souvent d'arrêter ces messagères avec un brin de paille et de leur donner, à voix basse, quelque sage avertissement : « Il fait chaud, c'est entendu, leur dis-je; mais le baromètre baisse et la pluie va tomber. Dites à Madame votre reine qu'il vaudrait mieux patienter un peu. »

Elles ne m'entendent pas toujours : je parle la langue fourmi, mais avec l'accent parisien.

—

IX

PLAIDOYER POUR LES CANCRES

Le grand laurier que vous voyez dans cette caisse, vigoureux, vert et fleuri, ce grand laurier qui porte assez de feuilles pour couronner cent poètes, vingt savants, dix athlètes, deux conquérants et même, à l'extrême rigueur, un orateur politique, ce grand laurier triomphant a, quand il était petit, passé deux années entières à tremper dans une bouteille.

Le jardinier, qui est tenace, changeait l'eau de temps en temps. Le rameau demeurait vert, mais ne se décidait point à pousser une seule racine. Et, tout à coup, il est parti. Maintenant, c'est un bel arbre.

Je voudrais dédier cette fable aux législateurs téméraires qui prétendent juger sans appel un écervelé de dix ans.

J'exige du législateur non pas qu'il ait des diplômes, ni certes qu'il ait du savoir et ni même de la sagesse, mais qu'il ait au moins des enfants.

—

X

LES YEUX DE L'AMOUR

Il est assez difficile de regarder le ver blanc sans un dégoût coloré, malgré qu'on en ait, d'une sorte de réprobation.

— Je voudrais, dis-je à l'affreuse bestiole, je voudrais, pour être juste, et ce n'est vraiment pas facile, te voir avec les yeux de l'amour. C'est vraiment le seul moyen de remettre les choses en ordre. Oui, je voudrais te voir avec, par exemple, les yeux de ta fiancée.

Le ver blanc se tortille, car le grand jour l'importune. Il répond d'un air bougon :

— Ma fiancée? Que voulez-vous dire? Nous ne connaissons pas l'amour, nous autres, monsieur l'ignorant. Ce sont les hannetons échappés de nos chrysalides qui auront des fiancées; mais plus tard, beaucoup plus tard.

Evidemment! Tout s'explique. Impossible de regarder le ver blanc avec indulgence et tendresse!

—

XI

CONCERTO POUR LE VENT DU SOIR

La nuit va tomber bientôt, toutes mes araignées dorment. La chatte blanche, comme une pensée, traverse le crépuscule.

Qu'est-ce qui brille au lointain, dans la brume de la colline? Non, ce n'est pas une étoile; c'est le soc d'une charrue, fourbi par les labours d'automne.

Mon fils Jean, d'un doigt léger, joue, sur le piano centenaire, une musique délicate qu'il a peut-être inventée.

Qu'est-ce qui nous vient du moulin? C'est l'odeur de la farine. On voudrait lui parler. On voudrait l'accueillir comme une personne amie.

Je vois les feuilles de la menthe emperlées dans le brouillard.

Je ne resterai point ici quand ils vont couper le grand arbre. L'affreux bruit de l'arrachement me hanterait jusqu'au renouveau.

Mon fils a tiré du piano quelque chose comme un soupir et j'en ai le cœur déchiré.

Il fait froid. Ferme la fenêtre.

Je reconnais à ma tristesse que je suis encore un poète.

—

XII

COMMANDEMENTS DU JARDIN

Tu ne mangeras plus les fruits que tu préfères, ni les légumes de ton choix : tu mangeras ce que ton jardin te donne, et pas autre chose.

Tu ne jouiras plus en paix ni du soleil ni de la pluie : les exigences du jardin pèsent plus lourd que ton plaisir.

Ne te gratte plus au hasard : cela te démangera d'abord à la place où les plantes poussent.

Le jardin te donnera plus d'espérances que de pommes. Mais une espérance de pommes fait un cidre délicieux dont on peut aussi se griser.

Tu seras si pressé de voir fleurir les chrysanthèmes que tu n'auras pas toujours un regard pour les iris.

Tu penseras, tous les avrils : « Voilà donc enfin l'année où nous aurons des abricots! » Le destin, qui veille sur toi, te gardera longtemps encore ce petit bonheur en réserve.

Tu posséderas le monde entier comme autrefois, assurément, si ton jardin n'est pas jaloux. Mais tous les jardins sont jaloux.

—

XIII

PROJETS POUR UNE AUTRE VIE

Si je reviens jamais au monde pour vivre deux ou trois cents ans, je ferai peut-être un roman, peut-être une comédie, ou — qui sait? — peut-être un drame avec chacune de mes fables.

Impossible, cette fois-ci. Je n'ai plus le temps devant moi. Je ne peux offrir que de la graine. Semez-la dans vos jardins, ô mes amis du monde entier! Semez-la dans vos plates-bandes, en souvenir. Elle vous donnera des fleurs et vous penserez à moi.

—

XIV

LE JARDIN DE CANDIDE

D'épaisses nuées s'accumulent. Déjà s'élève du sud une funèbre nuit escortée de grandes vapeurs sulfureuses. Un vent brusque et hagard court à travers les graminées. La terre gronde au loin, comme saisie de frayeur. L'orage vient et cherche sa route. Il va peut-être nous épargner, peut-être nous faire grâce. Il va peut-être poser sur nous ses pattes de monstre aquatique. Dans quelques instants, peut-être, notre campagne suffoquée gémira sous le déluge.

Et, cependant, le jardinier, un lourd arrosoir au poing, verse une pluie raisonnable sur le jardin encore en paix.

Comme si toute espérance était quand même permise. Comme si toute soif devait être apaisée dans la joie. Comme si la moindre fleur devait vivre éternellement dans la confiance et dans la joie.

GEORGES DUHAMEL.

RYTHMES

—

Où donc est-il, ce lac que j'ai tant admiré
Dans mon rêve?... Où donc est-il, ce lac,
Lourd de brume songeuse et plus lourd encor
De recéler la voix de ta miséricorde?

C'était parmi des rocs étoilés d'améthystes
Et parmi des sapins noirs d'Autriche, tristes,
Tristes et brûlait sur ses rives fragiles
Je ne sais quel écho de bruyère languide.

Nous embarquâmes, les eaux calmes méditaient,
Elles réfléchissaient la luminosité
D'un ciel qui n'était plus animé que par elles.

Nous allâmes, nous allâmes, entraînés par l'aurore,
L'horizon long du monde et tigré s'empourprait
Et vous me dites, d'une voix grave, « ce lac est un cratère noyé... »

—

Derrière un néflier pourrissant et qui chante, elle
A saisi son amant lunaire entre ses jambes.
Des oiseaux apeurés s'envolent, par rafales,
Rejoindre, au fond du ciel, les cloches du dimanche.

Ses mains cherchent la chair chaude et jeune qui source,
Ses lèvres jointes parcourent l'homme, ses yeux
Criblés d'oiseaux qui fuient et de cloches qui volent,
Ravagent l'adversaire aveuglé, qui s'entr'ouvre.

Ce mâle, vierge encor, elle veut l'enflammer,
Lui donner à jamais le noir besoin du spasme
Et l'infinte envie de sa perversité.

Autour du couple en rut, les feuilles abattues
Par les chocs de leur chair, tombent sur leurs figures
Et jusque sur leurs sexes, en averses obscures.

—

J'ai toujours eu un faible pour les cirques
En plein air, quand l'automne orchestre les platanes
Du mail, qu'il pleut un chatoiement de cymbalum mundi
Et que l'acétylène éblouit les narines.

Les bancs, gainés de reps, sont traitres et hostiles.
Qu'importe! carrons-nous, ma chérie, aux premières
Avec le fils du notaire, qui rêve d'une tragédie
En cinq actes et en vers — et qui aime l'héritière de la [rentière.

Un joli cheval pommelé salue la société,
Son regard semble supputer la recette
De la quête, risquée par la demoiselle en paillettes.

« Trouvez la Personne la plus amoureuse de la
Société, allons, trouvez!... » le nerveux animal
Encense,... pourvu qu'il n'évente pas le fils du notaire!

—

Ma grand-mère, voici l'automne sur la terre...
Les morts, le savent-ils que c'est encor l'automne
Pour nous et que dans les jardins frileux fleurissent
Ces asters où la guêpe aux gros yeux agonise?

Quand grondent les cargos de l'ombre à l'horizon,
Vous disiez, près du feu qui butinait vos yeux,
Votre lourd chapelet de veuve et de mère,
Qui a perdu son fils de trente et neuf années.

Une flamme, couleur de songe et de passé
Berçait vos mains graves où l'anneau d'or vibrait,
Comme un galet poli par le large des larmes.

Vous êtes morte, à votre tour... dans un ciel
Plein de gloire, septembre mûrissait,... vos lèvres
Serrées étincelaient avec sévérité...

—

Je rêve quelquefois d'étranges oasis...
Une faune au pelage mélodieux glisse
Sous les palmes du songe... Chastes et tristes, au
Gré de leur fantaisie, vont et viennent les Bêtes.

Ce sont des animaux vierges, libres, parfaits...
Ils sont pareils aux fleurs, aux nuages sans tige,
Ils marchent clairement sur le sol qui reflète
Leurs muscles lumineux où le cristal domine.

Ainsi dans mon sommeil, scintillants souvenirs
Des paradis perdus, les animaux sans maître
Détendent doucement leurs forces inutiles.

Foulant d'un pied léger mon être qu'ils délassent,
Ils frôlent je ne sais quelle béatitude,
Un grand ciel inhumain comme leur solitude.

—

Ces gens aux mains butées de brutes me révoltent.
Les minéraux du moins ne parlent pas, ils sont...
— Il y a encor le boucher qui vend très cher
Le corps harmonieux et limpide des bêtes.

Tombent la nuit, la pluie, il faut alors le voir
Pénétrer dans ma cour, avec ses souliers jaunes,
Sa canne autour du col, ses mains baguées qui craquent,
Quand elles foulent la peau peureuse des veaux.

Le veau bêle chétivement sous la pluie fine...
Il a l'air d'un conscrit tuberculeux, honteux
D'être nu, sous les yeux bouffis du recruteur.

La pluie argente les poils étincelants... l'homme
Tombe d'accord... il m'a volé comme il a pu
Et moi j'ai livré la douce bête sans malice.

—

Il pleut un lent brouillard de dégel sur la route.
Je vous aime, mon Dieu, c'est un amour
Désespéré, je n'ai plus que Vous, Solitude
A aimer dans la nuit où mon cœur est tombé.

Oui, c'est le soir, un soir traître d'octobre,
Un lourd soir de chômage et de miserere
L'homme aux yeux alcooliques examine
Sa paye et remonte sa ceinture rouge, angoissé.

Mon Dieu! Votre main est pesante sur ma nuque,
Le temps frémit aux angles douloureux des poutres
Qui ont subi des enfantements et des guerres.

Oui, Oui, c'est le soir au mufle râpeux d'étoile
De mer et Vous rayonnez, Seigneur, dans mon rêve
Comme un couteau fumant de boucher qui se lève.

—

La lumière du soir est un lent devenir
Sur vos lèvres, mon Dieu, qui peut-être rêvez
De lancer à la vie un hochet de poète
Et qui le façonnez sourdement de musiques.

— Allumez votre lampe, oh! servante lubrique
Qui pensez cinéma dans l'étable puante...
Un poète va naître en cette bauge humaine
Où l'homme boit, où la femme fait la truie.

La lumière du soir, éparse un ciel de bure,
Pénètre jusqu'à vous, mammifère à deux pieds,
Comme un grand idéal naufragé sur la paille.

Allumez votre lampe, oh! taupe sensuelle,
Un poète va naître, œuvré par le péché,
Entendez-le gémir hors la guenon ouverte!...

—

Dimanche... le ciel est gras... le boucher, rose...
La boulangère donne le coup de pouce à ses balances
Qu'une pauvre femme esquintée a astiquées
Hier et qui brillent comme un péché mortel.

— Je veux errer longtemps à travers les bois, oublier
Que je suis un homme, pareil à ces hommes
Qui ont pignon sur rue et paient patente et
Font l'amour sous l'œil noir de leur coffre-fort.

Je veux errer longtemps à travers les bois, voir les bêtes,
Les vraies bêtes paradisiaques et chastes
Que vous tuez, tas de saligauds, en automne.

Je veux errer longtemps à travers les bois... si j'osais,
Je l'écrirais que j'aime les hêtres avec mon
Corps, les hêtres, la nuit, glissants comme des cuisses...

—

Je suis de pauvre vie et pauvre d'espérance
Et si ce n'est la mort, quelle issue à mon corps?
Le temps n'est plus de jeux, des rêves et des ciels,
Librement colorés par la ductile enfance.

— C'était en Septembre, nous nous arrêtâmes
Au sommet de la côte... les calmes pâturages
Se miraient dans mon âme et tout à coup tinta
Sur les haies, une cloche claire comme l'air.

Nous l'entendîmes là voler, puis se poser
Dans les roseaux de la rivière qui plièrent
Et la vallée monta, brume parmi les ombres.

Le désir du néant submergera tout mon être...
J'aurais voulu mourir, avec toi dans mes bras,
Mon amour, mais, toi, que t'importait mon ivresse?...

—

Viens près du lit qui luit comme un couteau ouvert...
Ne joue plus avec mes poils, laisse-moi rêver
Que je suis seul, par le lit calme, algue égarée
En l'élan magnifique et mourant du baisage...

A travers mes cils, je détaille ton corps, tu
Vieillis, ma chérie, ton ventre fait des plis,... il
Y a un poète autrefois qui a chanté
L'insomnie de la vie sur la liesse des lignes.

Mieux que moi... et il pleut... non, laisse-moi dormir...
Tu as peur de la pluie, sur les tuiles, dis-tu?...
Cela ressemble au bruit de ton cœur, quand tu dors.

D'autres gens font l'amour de l'autre côté du
Mur... ils rient, les brutes... ah! laissez-moi dormir
Tout seul, en chien crevé, à travers le lit vide! —

—

La fille a peur de l'hôpital... ses dents grelottent...
Elle a la fièvre... elle dort à demi... son homme
Est dehors... il fait la queue dans les mairies... la
Fille a peur de l'hôpital et dort et frémit.

Dehors, sur le trottoir de l'impasse, des gosses
Crient... la fille toute rouge dans le lit vide
S'agite... « il partira, si je suis trop malade,
Non, non, je ne veux pas aller à l'hôpital »

Comme un rat court le soir sur les meubles, les murs,
Le chez soi de la fille en déroute qui tousse
— Et maintenant flamboie le mastroquet d'en face!

La fille essaye, pour enrayer la toux, de
Ne plus respirer, elle compte jusqu'à dix,
Puis elle éclate... l'homme ivre tourne la clef.

—

Non! je n'étais pas fait pour besogner ainsi...
Je méprise vos joies, vos désirs, vos conquêtes
Et cette lâcheté du soir sur vos mains brèves,
Que l'usure et le vice ont ridées de grimaces.

Je suis créé par Notre-Seigneur pour me blottir au nid de
Pour écouter gémir la pluie dans les pommiers [l'âtre,
Dépouillés et pour faucher la prairie où la Sainte Vierge
M'apparaîtrait, si j'étais digne d'être effrayé.

Lorsque règnent l'automne et son cœur ténébreux,
Alors renaît en moi le sentiment profond
Que je suis tout pareil au gibier dépisté.

— Oh! mon Dieu, prenez-moi tout de suite avec vos anges,
Délivrez-moi de moi-même et du monde... faites
Qu'elle triomphe en Vous, ma grandeur de poète!...

A. DRUELLE

LA VIE DES SENTIMENTS

LA JALOUSIE

—

Comme la plupart des sentiments, la jalousie enfonce sa racine dans l'instinct de conservation. Nous avions déjà le culte du respect. Il est possible d'y voir un mouvement de défense à l'égard de soi-même. Celui qui respecte les autres est respecté à son tour. L'admiration grandit plus celui qui s'y livre que le héros qui en est l'objet. Le besoin de justice est la voix d'un appel instinctif. L'homme veut être protégé.

La jalousie est un cri de souffrance. Il clame sa détresse, s'indigne et a peur de perdre un bien ou une affection que lui ravit l'habileté, l'astuce, la fourberie d'un rival.

Dans les espèces animales, le bien capté par un autre est tout d'abord d'ordre matériel. Chez le chien, le côté moral commence à intervenir. Il sera jaloux de la bête à qui vous offrez un aliment que vous refuserez à lui-même. Mais une caresse prodiguée à un autre chien produit un effet similaire.

Ce n'est pas seulement la perte de la pâture qui excite son mouvement de dépit. Un geste aimable qui récompense un favori produit chez le délaissé une impression de malaise que traduit la tristesse désabusée du regard. Sans doute cela ne dure pas. Chez les animaux, ainsi que dans la première enfance chez l'homme, les sentiments sont nourris d'une sève agitée. Ils s'anémient très vite. Une vie organique trop intense ne leur laisse pas le temps de se fixer. A peine une image se dessine-t-elle dans le champ mental qu'elle s'efface et disparaît, remplacée par une autre.

§

Or, les sentiments obéissent à des lois organiques. La jalousie comme les autres. Jadis, Tarde avait écrit un gros volume sur les *Lois de l'Imitation*. Mais l'imitation elle-même n'est qu'une résultante. Elle est le fruit de sentiments divers qui en organisent et en ordonnent le jeu. On imite par indifférence, par lassitude, par sympathie, par respect, par admiration, par jalousie même. Dans l'espèce humaine, les émules dont le succès excite la rancune sont copiés avec le plus d'ardeur par ceux qu'enrage la chance et la gloire de ce triomphe. Aussi bien ne peuvent-ils faire autrement. Le mécanisme de leur système nerveux les oblige. Il est composé en effet d'un certain nombre de rouages que pour l'intelligence de ce qui va suivre, il convient de détacher et d'exposer séparément.

Tout d'abord, comme la jalousie est une réaction instinctive, elle puise sa source dans les profondeurs de la vie organique. Celle-ci ne doit pas être trop débile. Peu robuste, Joubert n'était point jaloux de Chateaubriand alors que tous deux aimaient Mme de Beaumont.

Pour être jaloux, il faut d'abord se porter à peu près bien. Un malade cesse de se soucier des autres. Que lui importent leurs supériorités ou les honneurs qui les grandissent! Il ne s'inquiète que de soi. Son instinct de conservation ne s'émeut plus à l'occasion d'avantages dont il s'estime frustré, parce qu'ils se répandent sur le choix d'une autre tête. Sa vie est directement menacée. Devant le péril, l'égoïsme se ramasse et clôt les fissures par où pourrait s'échapper un souffle d'intérêt allant se perdre sur la vanité d'une figure étrangère.

Les vieillards ressemblent aux malades. Ils ne s'occupent plus que d'eux-mêmes. La jalousie réclame au service de son activité une somme d'énergie qui leur fait défaut. La sensibilité, chez les uns et les autres, amortit ses résonances. Elle ne vibre plus que sur des notes grondeuses et courtes dont l'accent se rétracte sur les désirs secs de l'intéressé.

La première condition de la jalousie est cette intégrité de la sensibilité qui n'a pas le droit d'être diminuée trop fortement dans la puissance de ses sonorités.

Il est maintenant une seconde cause plus importante encore. C'est la qualité de la substance nerveuse où se marquent les dessins des impressions sensibles. Tous les cerveaux n'apparaissent pas également aptes à recevoir les images de la jalousie. Il en est de totalement réfractaires. Ce sont d'abord ceux qu'une certaine élévation de nature a dressés au-dessus de ces préoccupations misérables. Ce sont ensuite les glorieux, les curieux, les ambitieux, les lutteurs, ceux qui se dirigent dans la vie, guidés par une autre étoile. Dans ces natures orientées vers un sens plus riche d'attrait, la jalousie ne pousse que des pointes timides et vite émoussées.

Au contraire, les lents, les nonchalants, les faibles, les dénués offrent une large prise. Quand une fois ils sont touchés, l'empreinte demeure. Non seulement, elle ne réduit pas la vigueur de ses traits, mais elle les exagère et les déforme. La jalousie, qui tout d'abord ne se manifestait que par de l'antipathie et de la répulsion, se mue maintenant en aversion déclarée et en haine. L'énergie que ces malheureux n'avaient point pour se frayer un chemin dans la vie, ils la déploient maintenant tantôt pour ravaler le talent de ceux qui les dépassent, tantôt pour nourrir en eux-mêmes la cruauté d'une angoisse qui les dévore à petit feu.

Cela est extrêmement curieux. La vaillance qui manque à soi inspire la rage contre les autres. La ténacité dans l'effort n'a point pour but de corriger les voies d'un destin personnel. Elle ne tend ses ressorts que contre l'ascension ou les conquêtes d'un rival.

Pareille anomalie s'explique. Elle est encore liée au réveil de l'instinct de conservation. Celui-ci ne se hérisse que devant le péril. Or, il y a péril pour soi à se laisser devancer, et à laisser cueillir par un autre la palme qu'on destinait à son talent propre. L'amour-propre outragé proteste et c'est un coup terrible que lui assène le spectacle d'une iniquité aussi odieuse. Mais la violence du

choc, par elle-même, ne laisse pas que de comporter des avantages. Elle dessille les yeux de la victime. Hier, son esprit demeurait obtus. Le voilà qui est ouvert à des vues d'une divination parfois étonnante. Sa rétine s'est illuminée aux éclairs de la passion. Les évidences s'imposent et les démarches qui comportaient un doute affirment avec une clarté désolante le véritable sens de leur signification.

Au lieu de germer sur une faiblesse de naissance, le dénuement mental peut être acquis et la jalousie aura provoqué cette misère. C'est alors la paralysie de l'homme intelligent sous le foudroiement de la passion. La liberté de l'esprit, les facultés de discernement sont perdues. Toute l'attention est retenue sur l'objet de l'amour et la lucidité ne reviendra que plus tard, après guérison définitive.

§

Que l'amour apparaisse comme l'aiguillon le plus violent, cela tient directement aux raisons de sa nature. Il signifie l'instinct de conservation prolongé dans la personne des descendants. Soit dit en passant, c'est une grosse erreur de Freud d'avoit fait de l'instinct de reproduction l'élément capital.

Reproduire, c'est se conserver. Et l'instinct de conservation est le général en chef du corps humain.

Mettons que l'instinct de reproduction soit un général d'armée. Sa responsabilité s'avère fort lourde, mais c'est une voix supérieure qui lui dicte ses ordres.

Plus instinctive que l'homme, la femme doit à cette richesse fondamentale d'être jalouse et plus violemment. Cette passion chez elle ne se manifeste plus en mouvements de haine. Elle éclate en explosions de fureur, pour se dérober ensuite sous les manèges de la tortuosité la plus hypocrite et les combinaisons méditées de la vengeance. Ne nous occupons qu'en passant de ces machinations ourdies dans l'ombre. Nous verrons bientôt les désastres que déchaîne le ciel des tempêtes.

Dans ces chausse-trapes établies sous le pas des accusés, l'homme est vaincu par l'habileté de la femme. Il

manque de loisirs pour préparer les pièges et réussir après coup. Son activité, il la dépense trop au service de ses occupations professionnelles, pour en posséder des réserves quand il s'agit de jouer un rôle de traître à longue échéance. Quand il rentre au foyer, il est vidé de sa supériorité et ne demande que la paix. La femme alors a le champ libre. Nourrie d'énergies en surcroît, celle qu'elle consomme pour elle et celles que de par sa constitution physiologique, elle accumule en vue de l'enfant qu'éventuellement elle aura à nourrir dans son sein, vraiment elle est l'être supérieur par excellence. Tellement que l'histoire de la Genèse est absolument fausse. Ce n'est pas Adam, ainsi que nous l'enseigne la Bible, qui a été créé le premier. C'est Eve qui est la mère de l'humanité et le père n'est même pas la côte extraite d'une cage thoracique. C'est moins que rien, une substance d'excrétion, un crachat, une mucosité, une glaire. Comment voulez-vous alors que devant les contours arrêtés de sa femme, le mari, lui qui n'est qu'une pauvre masse gélatineuse, n'adopte pas les attitudes rampantes d'une larve?

Entre les deux, la partie n'est pas égale et la sagesse pour l'homme est d'accéder en toute chose et sans récrimination. Il lui est du reste aisé de baptiser de motifs honorables son consentement à l'abdication. A Alcibiade, venant d'assister à une querelle conjugale et reprochant sa longanimité à Socrate, ce dernier répondit: « Que veux-tu? Je supporte les querelles de Xanthippe à mon foyer. Elles m'habituent à supporter les sottises de mes semblables au dehors. »

§

La durée de la torture ne varie pas seulement suivant les tempéraments. Elle dépend encore des âges et aussi des milieux. Des enfants sont jaloux de l'amour de leurs parents entre eux. Cette impression fâcheuse se dissipe dans l'excitation des jeux. Elle ne reparaît pas moins au retour dans le foyer. Ici, ce sont surtout les enfants malingres retenus dans la famille qui s'excitent sur cet

amour de la mère qui se partage entre leur père et eux-mêmes. Les petits misérables s'accrochent désespérément à ce poteau de sauvegarde que leur offre l'affection de la mère. Ils estiment que ce poteau chancelle plus aisément quand le père s'y appuie à son tour. Aussi en veulent-is aisément à cet intrus qui dérange la sécurité de leur affection.

Dans la jeunesse, la jalousie, après un éclat tapageur, rentre dans le groupe des sentiments débonnaires. On souffre un peu, on n'en veut à personne.

Le cœur a changé d'orientation. Il abandonne les plans qu'il convoitait la veille pour s'élancer vers des chimères neuves. Pour durer, la jalousie a besoin d'un terrain affectif stable. Cette solidité de fondement n'existe pas dans la jeunesse.

C'est lâge adulte qui mue la jalousie en un supplice d'une cruauté intolérable. La fougue primitive est adoucie. Les souvenirs se gravent. Ils cessent d'être bousculés par la trépidation de nouvelles invasions affectives. La souffrance se prolonge. Elle ignore l'allégement par la transformation. Ce qui est demeure et n'est plus modifié qu'avec l'usure du temps. Peu à peu, la rudesse des contours réduit la cruauté de ses empreintes. Et une guérison s'opère dont l'esprit était incapable de concevoir l'espérance.

Quant à la vieillesse, nous en avons parlé. La jalousie est un fruit que la défaillance des forces empêche bien souvent de cueillir.

L'accoutumance au ciel de la jalousie varie également suivant les milieux. Une provinciale s'y fera plus difficilement qu'une Parisienne. Les femmes du Nord le supportent particulièrement mal; chez elles, une fois enfoncées, les empreintes mentales s'effacent plus lentement que chez leurs compagnes du Midi. En plus, d'autres conditions interviennent. Comptons ici l'aisance matérielle que le mari assure à la femme qu'il délaisse. J'ai connu des Parisiennes congrument trompées, mais le mari leur fournissait les moyens de mener une existence fastueuse. Après des mois d'emportement et de scènes,

elles finissaient par se résigner. La réconciliation s'opérait le jour. Les époux s'asseyaient à la même table et le mari, le soir, prenait congé et allait coucher dans l'appartement de sa maîtresse.

§

Les clameurs de cette passion ne varient pas seulement suivant les âges et les climats. Elles se modifient encore au hasard des métiers. Les médecins, les avocats, les hommes de lettres, les artistes poussent les cris les plus exaspérés. Ce que l'un fait de bien soulève la critique acerbe du rival. Et le ton du dénigrement ne s'émousse que du jour où le concurrent est écrasé par la maladie ou anéanti par l'âge. A ce moment peut-être la voix publique daignera-t-elle lui accorder quelque talent. A moins, avant ces heures d'expiation, que, soulevé soudain par les vagues de la faveur publique, le rival émerge à de telles hauteurs qu'il décourage les tentatives de lutte par l'impossibilité de les entreprendre. Le succès triomphant de l'un a pour effet de rejeter dans ses humeurs profondes le venin perfide de l'autre. Il cesse d'être dangereux. Mais pour demeurer dans le sang, le poison est toujours là. Au premier jour de fléchissement ou à l'occasion propice, il en bourrera la glande et la morsure de la dent accablera à jamais le malheureux que son élévation de la veille avait fortuitement préservé jusque-là.

Toutes les carrières où l'initiative de l'homme lui assure le succès sont exposées aux critiques fielleuses de l'adversaire. Lorsque la personnalité de l'individu est sans relief ou qu'elle rentre dans le cadre de programmes dont il lui est interdit de s'évader, la jalousie ne le prend pas pour cible et ses flèches, elle les plante ailleurs. Il est nombre de métiers dont les artisans ne sont pas jaloux les uns des autres. Tout d'abord, les ouvriers. La machine travaille pour eux et ce n'est pas une supériorité qui excite l'envie, que de presser sur tel ou tel bouton qui met en œuvre l'appareillage du mécanisme.

Au Vésinet, je vois notre corporation de jardiniers. Ils s'extasient sur la beauté des fleurs qu'a réussies l'un de leurs collègues et cherchent à l'imiter, sans songer le moins du monde à prendre ombrage de son mérite.

Au contraire, ils se réjouissent de cette aubaine. Elle leur permet d'admirer les éclats d'un triomphe qui rejaillit en rayons de gloire sur l'ensemble de la corporation tout entière.

La même règle existe entre militaires, fonctionnaires, industriels, commerçants. La jalousie ne joue qu'en sourdine. Ils se contentent de dire: « Un tel a de la chance. » Les attaques mordantes font défaut. Ils observent, cherchent à comprendre et lorsque la lumière s'est faite, s'évertuent à suivre les manières d'être et les procédés de ceux qui s'étaient montrés plus habiles qu'eux.

Quand il flambe à l'occasion de l'amour, la jalousie est un sentiment qui en allume ou en dévaste un autre. Le jaloux s'imagine être aimé. Cela arrive quelquefois. Sa croyance ne repose pas forcément sur une illusion. Attention à ce moment! La jalousie excite autant qu'elle abat. Ses effets dépendent de la quantité d'explosifs qu'elle allume. Un doute harcelant fait sauter la poudrière de l'amour, un doute mesuré y ajoute de nouvelles provisions de combustible.

Il ne faut pas que celui qui aime prétende mettre en cage l'être aimé, le poursuive de ses plaintes et lui tienne grief de ses fantaisies les plus innocentes. Les sentiments rappellent les remèdes médicamenteux. A doses trop élevées, les drogues produisent des effets opposés à celui qui était attendu de leur emploi. De même la jalousie. De légers coups de mèches de sa part comme d'un fouet habilement manié, augmentent l'amour qu'elle se désespérait de perdre. Des coups violents le saccagent et l'anéantissent à jamais. Une jalousie discrète est un piment. Eclatant en fracas, elle devient un poison. L'amour tombe mort et ne se relève pas.

Malheureusement, l'homme et la femme ignorent la discrétion dans l'usage du sentiment. Quand ils s'y mettent, ils en projettent des quantités extravagantes. C'est

trop et l'effet inverse est obtenu. Résultat qui ouvre jour sur la valeur de la jalousie à titre de réaction défensive. Nous ne savons si l'importance de cette vue a été suffisamment soulignée.

Le jaloux n'a de cesse qu'il ne justifie son angoisse par les preuves formelles qu'il s'en fournit. Il s'acharne à imposer au vêtement de ces fantômes un appareil de draperies à contours arrêtés et réels.

Et quand la certitude des formes s'impose à sa rétine, il gémit plus fort et crie son malheur par-dessus les toits. Il aime et n'est plus aimé. Quelle détresse! Sans doute. Mais cette détresse ne dure pas. Elle est suivie d'un avantage qu'il ne soupçonnait pas. L'angoisse est rompue. Il voit ce qui est et n'est plus tourmenté par les affres de ce qui peut arriver. La douleur est cruelle. Mais l'effroi jette dans des désespoirs plus fous. Une saignée émotive s'est produite sur l'heure. Elle a rétabli le contrôle de la raison et la santé complète est reconquise par la suite.

Si bien qu'il est à se demander si l'instinct de conservation n'a pas reparu à nouveau pour jouer dans le déroulement de l'aventure. Hier, il était mis à mal par la torture du doute. Aujourd'hui le doute est aboli. Il rongeait comme un point de gangrène; l'organisme était empoisonné. La constatation de la vérité a été le coup de bistouri du chirurgien, elle a réalisé l'amputation salutaire. Le membre malade a disparu. Sa section a permis à l'organisme délivré de rentrer dans son équilibre et de reprendre ses forces. Le jaloux ne harcelait sa victime que pour recouvrer, dans la démonstration d'une peine réelle, la sérénité de son âme.

Tout cela, c'est un peu le jeu de Gribouille. Mais Gribouille lui-même obéissait à l'instinct de conservation. Le fait d'être plongé dans l'eau lui était moins pénible que la peur d'être mouillé. Cette histoire dont chacun se moque représente, sous sa forme burlesque, une vérité journalière dans la vie des sentiments. Son application devient encore plus frappante quand la jalousie aboutit à une catastrophe : suicide ou assassinat. Pour éviter le

moindre, le malheureux se précipite dans le pire. J'ai conté ailleurs la fin de ce philosophe qui était fort connu au *Mercure de France.* Dans un duel avec un autre philosophe, il s'enfuit au moment du combat. Pris de désespoir, il m'écrit qu'il ne peut plus vivre de la sorte et se tue peu après d'un coup de revolver.

Le jaloux fait de même. Il se détruit pour conquérir la paix intérieure ou bien il en assassine un autre. L'obéissance aux appels de l'instinct se reconnaît dans la sottise de cette conduite.

L'instinct, en effet, n'est guidé que par les vues de sa satisfaction immédiate. Les conséquences lointaines le laissent indifférent. Une impulsion prend feu. La réflexion ne fait rien pour l'éteindre. Son intervention ne serait d'aucune utilité. Apparaîtrait-elle à son tour, on pourrait presque dire qu'elle lutte contre un élan inconscient de l'instinct de conservation. Le malheureux se tue ou tue pour arracher de son cœur l'angoisse qui l'étreint. Et quand il tue, il ne songe pas aux angoisses plus cruelles encore qu'il se réserve dans l'avenir.

En vérité l'aventure de Gribouille est si répandue qu'elle ne se borne pas seulement à bousculer la vie des sentiments. Elle intervient même, mais à un degré moindre, dans le mécanisme des fonctions physiologiques. Pour réparer un mal, elle en prépare un autre tout aussi et parfois plus grave. Un sujet est atteint d'hypertension artérielle et grâce à cette pression plus forte du courant sanguin, réussit à opérer la filtration à travers un rein malade ou la circulation à travers des vaisseaux dont le calibre est rétréci. Mais voici que le cœur, qui n'avait pas été consulté dans cette décision, se prend de son côté et se fatigue à lancer le sang dans des vaisseaux hypertendus. Et les malades ne meurent pas de leurs lésions des reins ou des artères. Ils succombent à une défaillance du cœur qui est venue se greffer sur les premières. La bienfaisance d'un résultat passager a été payée par l'entrée en scène d'accidents mortels. L'imbécillité dans les conséquences lointaines est aussi bien l'œuvre de la nature que des hommes.

§

Un certain nombre d'aphorismes pourraient résumer les considérations que nous venons d'émettre.

Etant un sentiment dérivé de l'instinct de conservation, la jalousie puise son énergie dans les résonances vitales du sujet. Quand ses résonances baissent de ton, la jalousie perd son caractère passionnel. Les malades et les vieillards ont trop de peine à se défendre eux-mêmes.

Cet instinct de conservation semble menacé chez quelques-uns, par le succès de leurs émules. La réussite de l'un fait tort à l'ambition de l'autre. Les carrières libérales où triomphent les initiatives de l'individu ouvrent une large porte et la jalousie s'y précipite avec frénésie.

Comme tous les instincts, la jalousie ne calcule pas. Aussi produit-elle souvent des résultats opposés à ceux qui en étaient attendus. Ainsi les remèdes en médecine. A haute dose, leur action est contraire.

L'aventure de Gribouille qui se jette à l'eau pour ne pas être mouillé répond à la vérité d'une loi presque universelle dans le monde des sentiments et qui se manifeste même au cours de certaines maladies. Pour échapper à une angoisse ou à un accident, l'instinct de conservation vous jette dans des tourments plus nettement justifiés et la disgrâce de complications parfois pires.

Dr CH. FIESSINGER.

SUR LÉON HENNIQUE

NOTES, SOUVENIRS ET TEXTES INÉDITS

—

Des six collaborateurs aux *Soirées de Médan,* Léon Hennique était, avec Henry Céard, le plus jeune, lorsque parut, en 1880, ce recueil qui assura, grâce aux adversaires du Naturalisme, la réputation des cinq camarades de lettres groupés autour de leur patron Emile Zola.

Il avait alors vingt-neuf ans.

Et il meurt le dernier (25 décembre 1935), ses dernières pages publiées restant la préface qu'il écrivit, en 1930, pour la réédition de ce même volume.

Maupassant disparut le premier (6 juillet 1893); puis ce furent : Paul Alexis le 28 juillet 1901, Emile Zola le 29 septembre 1902, et J.-K. Huysmans le 12 mai 1907. L'avant-dernier survivant, Henry Céard, mort le 16 août 1924, était né le même mois et la même année que Léon Hennique en novembre 1851, Hennique le 4 et Céard le18.

§

Les souvenirs de sa première enfance, à la Basse-Terre, où il naquit par le hasard d'une affectation militaire de son père, on les trouve dans un de ses meilleurs livres, *Pœuf* et, plus directement, dans cette note du *Journal des Goncourt* où l'auteur de la *Fille Elisa* raconte, à la date du 12 août 1893, une visite d'Hennique à Champrosay chez Alphonse Daudet :

Hennique vient de son Laonnais nous demander à Daudet et à moi, nos observation, nos critiques sur *Les deux Patries.*

Il reste coucher, et le soir, il nous parle de sa famille, de son père : son père élevé au séminaire et destiné à être

prêtre, s'engageant dans l'infanterie de marine, devenant général, gouverneur de la Guyane et de la Guadeloupe et mourant à trente ans de vie exotique. Sa mort était précédée de la mort de sa femme.

Et l'auteur de *Pœuf* se remémore quelques impressions de son enfance coloniale, entre autres l'*écoute,* à l'orée d'une grande forêt, vers la tombée de la nuit, l'écoute de l'éveil de la forêt, où de temps en temps, au-dessus de tous les bruits, s'élevait une grande lamentation d'animal, que toute la ville allait entendre; lamentation mystérieuse, et qu'on ne savait à quelle bête attribuer.

§

Toujours au hasard des endroits où son père tenait garnison ses études, commencées à Brest, se poursuivirent à Saint-Quentin (ses parents étaient originaires de l'Aisne) puis à Juilly et enfin à Paris chez les Jésuites, rue de Vaugirard. Il commença son droit mais l'abandonna vite pour se consacrer — par enthousiasme romantique, nous dit-il un jour — à la littérature. De ce goût romantique ses premières œuvres témoignent : l'*Empereur d'Assoucy,* une pièce en collaboration avec Charles Godde; *Elisabeth Couronneau,* un roman sur les convulsionnaires de Saint-Médard; *Les hauts-faits de M. de Ponthau,* ouvrage à propos duquel Gustave Flaubert lui écrivit :

« Sous prétexte de blaguer le romantisme, vous avez fait un très beau livre romantique. »

Encore un hasard : la rencontre avec Huysmans à la *République des Lettres,* du romantique Catulle Mendès, en 1876. A cette revue, il donna quelques poèmes de forme parnassienne avant de s'agréger au Naturalisme.

§

Ce fut, on le sait, la *République des Lettres* qui poursuivit, du 9 juillet 1876 au 7 janvier 1877, la publication en feuilleton de l'*Assommoir* d'Emile Zola, lorsque le *Bien public* y renonça. Et, huit jours après la publication du dernier numéro, Léon Hennique fit, à la Salle des

Capucines, une conférence sur l'audacieux roman, sans souci du scandale qu'il provoquait.

Cette conférence, Hennique l'avait préparée en lisant les dernières épreuves imprimées du volume à paraître, qui lui avaient été communiquées, sur intervention de Paul Alexis, par Emile Zola. Tout en commentant avec enthousiasme l'*Assommoir* et sa préface, Léon Hennique avait incidemment esquissé un parallèle entre Hugo et Zola, qui n'avait pas été du goût des Parnassiens et des admirateurs d'Hugo. Sous le couvert des initiales de son pseudonyme hugolien (Jean Prouvaire) Catulle Mendès répondit dans la *République des Lettres* (23 janvier 1877) au conférencier :

Un fait dénué d'importance, mais qu'il faut noter cependant. Dans une conférence de la salle des Capucines, M. Léon Hennique, un jeune écrivain qui a été notre collaborateur, proclame d'une façon assez inattendue que l'Idéal est une fadaise et que l'*Assommoir* d'Emile Zola est supérieur à *Quatre-Vingt-Treize* de Victor Hugo; le tout avec une assurance qu'excuse sans doute, mais que n'autorise pas, l'enthousiaste ferveur d'un très récent néophytisme. Les louanges de cette espèce sont-elles agréables à Emile Zola? Il est permis d'en douter... Précisément parce qu'elle (*La République des Lettres*) a publié l'*Assommoir*, précisément parce que M. Léon Hennique a été l'un de ses collaborateurs, elle doit protester contre des théories et des assimilations dont elle n'entend pas porter la responsabilité...

§

Rendez-vous de tout le monde lundi prochain (12 avril 1880) à trois heures et demie, dans le bureau de Léon Hennique, chez Charpentier [Hennique était alors lecteur à la librairie Charpentier] pour faire les envois des *Soirées de Médan*. Prière de prévenir tout de suite Huysmans du rendez-vous.

Par ce billet, rédigé sur papier à en-tête du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts (Secrétariat, 1er Bureau), Guy de Maupassant avisait Henry Céard,

alors employé au Ministère de la Guerre, de la date du service de presse des *Soirées de Médan,* le volume qui devait être mis en vente le mercredi suivant et dont — au dire de Céard — Hennique avait conçu l'idée.

§

En 1883, Hennique dédia l'*Accident de M. Hébert* à « son ami Emile Zola », comme il avait dédié son premier livre *La Dévouée,* (1881) « aux frères d'armes Henry Céard et J.-K. Huysmans », avec cet *ex-dono :*
« J'offre ce roman naturaliste. »

§

Parlant des nouvelles qui composent les *Soirées de Médan* il se trouva quelqu'un pour préférer l'*Affaire du Grand Sept,* de Léon Hennique, à *Boule de Suif* de Maupassant. Ce fut Paul Margueritte qui écrivit, dans le *Figaro* du 28 avril 1888 :

Disparates, peu concluantes au point de vue collectif, mais curieuses par leur mérite littéraire, les nouvelles des *Soirées de Médan* se partagèrent l'intérêt public. *Boule-de-Suif,* dont les effets sont un peu gros, requit le plus grand nombre; d'autres, dont nous sommes, préfèrent la nouvelle de M. Hennique intitulée : *L'Affaire du Grand 7.*

Hennique n'était pas le dernier à trouver cet éloge excessif. Et il le disait volontiers.

§

Dans *la Dévouée,* Léon Hennique voulant montrer que le personnage principal de son roman, l'inventeur Jeoffrin, est un dément, en fait un homme qui a trouvé « le moyen de diriger les ballons ».
Nous sommes en 1881...

§

J.-K. Huysmans traçant dans les *Hommes d'aujourd'hui* un portrait de Léon Hennique avait ainsi résumé,

avec sa truculence habituelle, *Benjamin Rozes,* ce court roman qui raconte les misères d'un ancien notaire dans le ventre duquel un ténia s'est lové :

Sous la plume d'Hennique, défile un amusant village qui surveille les émonctoires notariaux et guette la sortie du bothriocéphale, pendant que Benjamin Rozes cherche la tête du monstre et bat dans une chaise percée, avec une règle, la rémolade de ses purges. Cela arrive à une gaieté énorme, mais à une gaieté particulière, serrée, dense, d'autant plus détersive qu'elle ne parle pas les poings aux hanches et le nez en l'air mais qu'elle s'affirme délibérément, avec un inquiétant rire silencieux, en coin et avec une tranquillité quasi-cérémonieuse qui déconcerte.

§

C'est au succès de *Jacques Damour,* pièce tirée par Hennique d'une nouvelle d'Emile Zola, qu'Antoine dut, en grande partie, de poursuivre ce qu'il appelait ses « représentations d'essais » du Théâtre-Libre, passage de l'Elysée des Beaux-Arts, puis à Montparnasse et aux Menus-Plaisirs.

A un rédacteur de la revue *La Batte,* Zola déclarait en 1888, un an après cette première (30 mars 1887) :

Je rencontrai un jour Hennique qui me dit :

— Voulez-vous que nous laissions jouer *Jacques Damour* par une troupe d'amateurs?

— Parbleu, lui répondis-je, notre pièce a été refusée au Théâtre-Français et au Gymnase, nous n'avons pas le droit d'être bien difficiles.

On joua donc *Jacques Damour* passage de l'Elysée des Beaux-Arts et, du succès de la pièce, vint l'idée première du Théâtre Libre.

Peu après, Porel, directeur de l'Odéon, reprit cet acte malgré l'opposition du ministre de l'Instruction publique, René Goblet.

Avec *Jacques Damour* comme avec l'*Argent d'autrui, Deux Patries* et surtout la *Mort du duc d'Enghien,* Léon

Hennique apparaît comme l'auteur dramatique, l'animateur théâtral le plus heureux du *Groupe de Médan,* mais fort éloigné, à la scène, du naturalisme de ses débuts; et il faut peut-être regretter qu'il n'ait pas donné suite à son idée de faire collaborer les auteurs des *Soirées* à un second volume composé uniquement de pièces en un acte. Ce regret, Paul Alexis l'avait déjà exprimé au beau temps du Naturalisme, dans un article du *Gil Blas,* le 22 avril 1881. La préface, d'après Alexis, devait tenir en une seule ligne :

« Ceci est le théâtre de l'avenir! »

On ignore ce que sont devenues les notes rédigées à ce sujet par Maupassant et par Huysmans. On sait seulement que l'acte imaginé par ce dernier se passait sur un bateau-mouche...

§

Après la publication d'*Un Caractère,* roman sur le spiritisme dans une note d'observation psychologique et un style à la Goncourt, on le classa décadent; les symbolistes le revendiquèrent comme un des leurs et le placèrent (1894) dans leur galerie : *Portraits du prochain siècle.*

A la page 115 de cet ouvrage, Jacques des Gachons traçait cette silhouette d'Hennique, alors âgé de 43 ans :

Grand, l'impériale et la moustache blondes, un regard bienveillant à travers les lorgnons, un air de gentilhomme ou de tout jeune général...

Des Gachons décrivait ainsi la maison de Ribemont sur l'Oise, où Léon Hennique vivait alors plusieurs mois de l'année et qui fut complètement détruite pendant la guerre de 1914.

La maison où naquit Condorcet, une grande et grave maison qu'égaye une merveilleuse famille, un large vestibule avec de larges dalles. Laissons le grand salon plein d'odeurs très vieilles et de souvenirs sévères. Toujours tout droit : une cour pavée et l'ombre de hauts murs. Voici de vieux pommiers, un puits enguirlandé curieusement de treilles, des roses partout

et du buis très sage autour des plates-bandes. « Un jardin de curé », nous dit un jour le maître...

Là-bas, cette maisonnette, c'est le cabinet de travail. Comme un jet de lumière, comme un bruit de vie et de rire, c'est, quand on entre, l'imprévue apparition des plus merveilleuses affiches de Chéret couvrant les quatre murs. Une toute petite table de travail avec des cartonniers en bois blanc. Au-dessus, une mince bibliothèque avec seulement les livres préférés...

§

De même qu'il avait été conquis un moment par le spiritisme lorsqu'il écrivait *Un caractère*, — dédié à Edmond de Goncourt — il fut un moment attiré par l'étude de la télépathie, des pressentiments lucides, des hallucinations révélatrices. Avec un de ses amis, Emile Desbeaux, il essaya de faire de la télépathie à grande distance : lui se trouvant dans sa propriété de Ribemont, Desbeaux restant à Paris, séparés, en conséquence, par 171 kilomètres. Il avait été convenu qu'Hennique serait, ou mieux, tâcherait d'être le transmetteur, et que le premier essai aurait lieu dans la nuit du 11 au 12 juin 1891 à minuit et demi.

M. Emile Desbeaux publia, dans les *Annales des Sciences psychologiques* les lettres suivantes que reproduisit le *Figaro* du 31 octobre 1891 :

Première expérience

Paris, nuit du 11 au 12 juin.

Mon cher Hennique, il est minuit et 55 minutes, et je vous apprends ce que je viens de voir. A minuit trente, je m'installe dans un fauteuil tourné autant que possible dans la direction de Ribemont. J'ai les yeux bandés; la lampe est derrière moi sur la table.

Au bout d'un certain temps je vois un V brillant, puis de légers nuages, semblables à une phosphorescence scintillante, paraissent, disparaissent, reparaissent sans forme appréciable; une interruption; et soudain, très brillant, très

visible, mais restant à peine deux secondes, je vois un bouquet, une *gerbe de fleurs.*

J'attends dans la même position assez longtemps, mais plus rien ne se montre. Je me décide à retirer mon bandeau : il est douze heures cinquante-cinq. Je suis bien curieux de savoir ce que vous avez voulu me transmettre! — ÉMILE DESBEAUX.

Ribemont, 13 juin 1891.

Mon cher Desbeaux, j'ai pris un livre et j'attends l'heure de la communication. Le livre est assommant, et je m'assoupis. A minuit quarante, réveil brusque, sans raison aucune. J'ai décidé que vous verriez ma *lampe,* et tourné vers Paris, je veux qu'elle vous apparaisse chez vous où va ma pensée. Ma lampe a un abat-jour japonais où se trouvent peints, d'un côté un martin-pêcheur sur un piquet, de l'autre une *gerbe de fleurs.* La lampe est éteinte, mais, presque sous elle, une veilleuse fait transparaître les *fleurs.* J'ai voulu environ six minutes, puis ma volonté s'est épuisée.

Je reçois votre lettre. D'après ce qui précède, il y aurait donc eu commandement du phénomène, une réussite partielle.

J'y ajoute que, dans la cage ovale du verre de la lampe, je le vérifierai, la veilleuse devait se refléter en V. — LÉON HENNIQUE.

Deuxième expérience

Paris, 18 juin, 11 h. 1/2 du soir.

Mon cher Hennique, j'ignore si vous avez eu ma lettre à temps, et si vous avez pu tout à l'heure « faire de la télépathie » avec moi.

Pour ma part, à onze heures, assis dans mon fauteuil, tourné dans votre direction, les yeux bandés, tenant votre dernière lettre dans mes mains, j'ai bientôt vu une petite ampoule de verre d'un dessin très net; puis de légers nuages se sont succédé, cherchant à prendre forme; enfin, un dernier nuage phosphorescent s'est condensé en *boule*, en *sphère*, pleine et lumineuse.

Après un temps que, les yeux bandés, j'évalue à six minutes, peut-être à dix, je n'ai plus rien vu. J'ai attendu néanmoins, et quand j'ai retiré mon bandeau, la pendule marquait onze heures vingt. Je suis donc resté dix ou quatorze minutes sans plus rien voir.

Il est intéressant, pour moi, de savoir : 1° Si vous avez fait l'expérience; 2° Si vous l'avez faite dans ce laps de temps : de onze heures à onze heures six ou dix minutes. — J'attends votre réponse. — ÉMILE DESBEAUX.

Ribemont, le 19 juin 1891.

Mon cher Desbeaux, ce soir, 18 juin, onze heures sonnent. C'est l'heure convenue. Je prends un *globe de lampe* et je le dépose en *pleine lumière,* sur ma table, sous mon abat-jour. Aussitôt, je me mets à penser à vous. Tourné vers Paris, je suis les principales stations qui nous séparent : Saint-Quentin, Tergnier, Chauny, Compiègne, Creil, Chantilly, Paris. J'arrive dans votre rue et ma pensée monte chez vous, dans votre salon. Là, je commence de vouloir que mon *globe* soit vu par vous. Dix minutes, au moins, j'ai persisté en ce vouloir.

19 juin, je reçois votre lettre. L'expérience a parfaitement réussi, puisque vous m'apprenez que vous avez vu une *boule, une sphère pleine et lumineuse.* C'est extraordinaire! — LÉON HENNIQUE.

§

Il avait été désigné par Edmond de Goncourt comme son exécuteur testamentaire, dans un codicille du 6 juillet 1890, en même temps qu'Alphonse Daudet. Le 23 mai 1893, un nouveau codicille transformait les exécuteurs testamentaires en légataires universels.

A la mort de J.-K. Huysmans, Léon Hennique fut élu président de l'Académie Goncourt.

Daudet décédé en 1896, Hennique soutint seul — à ses risques et périls — l'action judiciaire contre les héritiers d'Edmond de Goncourt lorsqu'ils voulurent s'opposer à la constitution de l'Académie des Dix. A la mort de J.-K.

Huysmans (1907) il devint président de cette Compagnie et le resta jusqu'en 1912, date à laquelle il céda la place à Gustave Geffroy.

§

Sous la signature Mayneville il publia, en 1903, à tirage limité, à la collection des Dix, une *Chronique du temps qui fut la Jacquerie*. Dans une note manuscrite jointe à l'exemplaire d'un ami, il expliqua qu'il fut appelé à composer ce livre afin d'utiliser les dessins de Luc-Olivier Merson primitivement destinés à illustrer *La Jacquerie* de Prosper Mérimée.

L'histoire romancée l'avait toujours attiré. On trouvera, parmi ses inédits, un *Louvel* presque entièrement terminé.

§

En 1893, l'Opéra-Comique monta, avec la musique d'Alfred Bruneau, l'*Attaque du Moulin*, d'après la nouvelle donnée par Zola aux *Soirées de Médan*. Léon Hennique interwievé par Jules Huret sur cet événement lui déclara : « ce n'est pas ainsi que je rêve le drame lyrique... J'aime mieux Wagner ! » Puis, parlant de la candidature obstinée de Zola à l'Académie française il ajouta :

Je l'aime beaucoup; je suis resté avec lui en bons termes, et je ne voudrais pas lui être désagréable... Certes, son œuvre reste au summun, indépendante de tout, même de lui et de sa personnalité, elle reste très grande et très forte et n'a rien à gagner aux concessions qu'il a pris le parti de faire. Quant à lui... elles le diminuent plutôt, voilà mon opinion... J'aimais mieux l'autre Zola...

§

D'une lettre qu'il nous écrivit sur Zola le 2 janvier 1927 :

On eut tort de ne pas mieux le comprendre et de l'employer aussi mal, de presque le berner. Mais, il sut vaincre tous les obstacles et acquit la gloire, quel meilleur éloge !

« De l'employer aussi mal » ? Cela veut dire que le fils du général Hennique ne fut pas dreyfusard.

§

Lorque le *Mercure de France* et *L'Œuvre* apportèrent la preuve en 1926 et en 1927 que Guy de Maupassant avait laissé, — circonstance ignorée de ses amis les plus proches, — trois enfants : un garçon et deux filles, l'aîné, Lucien Litzelmann, sa sœur cadette, Mme Marguerite Belval et Mlle Lucienne Litzelmann, Léon Hennique nous écrivit :

Non seulement cela me paraît irréfutable, mais il y a de plus la ressemblance entre le fils, la fille et le père. Elle est très visible surtout avec M. Lucien Litzelmann. C'est vous répéter qu'on apprend, chaque jour, du nouveau, même sur ses amis les plus intimes.

§

Deux biographes de J.-K. Huysmans ayant écrit cette phrase :

Ne peut-on pas concevoir que, chez Huysmans, le culte d'hyperdulie était déterminé surtout par des souvenirs féminins dont l'évocation sensuelle, à travers la prière, s'épanouissait en pureté...

Léon Hennique leur répondit le 23 juin 1914 :

Je ne crois pas que le culte d'hyperdulie ait été déterminé, chez Huysmans — comme vous le semblez croire — surtout par des souvenirs féminins dont l'évocation sensuelle, à travers la prière, s'épanouissait en pureté... Non, sa foi était complètement débarbouillée de ces souvenirs-là ; Huysmans resta toujours maître de lui-même, après et avant la conversion, maître absolu, maître invraisemblable. Aussitôt catholique, il n'a plus eu que de l'horreur pour le jeune fanfaron de vices que ses amis avaient connu. Il fut conduit au catholicisme de même que le peintre James Tissot, aveuglément, presque par la main, à travers les frissons, les frayeurs, les stupeurs de l'occultisme...

§

Jules Renard, dans son *Journal,* prétend que Léon Hennique, lorsqu'il était président de l'Académie Goncourt, avait trouvé cette formule pour répondre à quiconque lui recommandait un candidat au prix Goncourt : « Votre protégé est mon candidat jusqu'à présent ».

§

« Mon élection a brouillé Hennique et Céard », écrit encore Jules Renard en notant, dans son *Journal,* les propos échangés au dîner Goncourt du 27 février 1908.

Ils ne se réconcilièrent que dix ans plus tard, le jour de l'élection de Céard à l'Académie Goncourt. Et Céard lui-même m'apprit peu après comment cela s'était passé.

Lorsqu'il entra dans le salon du restaurant où avait eu lieu le vote :

— Tu sais que je n'ai pas voté pour toi, lui dit Hennique.

— Ça ne fait rien, répondit Céard.

Et, me rapporta celui-ci tout heureux, nous nous sommes embrassés, oublieux des vieilles querelles...

Quelles étaient ces « vieilles querelles » ?

Céard accusait Hennique de l'avoir fait radier du testament d'Edmond de Goncourt et Hennique reprochait à Céard de présider un Cercle.

§

Cet homme plutôt réservé a été l'un des plus audacieux parmi les écrivains naturalistes. Personne n'a poussé aussi loin que lui l'accumulation des détails précis pour évoquer les conséquences pitoyables de l'amour, l'horreur comique de la mort et des funérailles.

Dans *Francine Cloarec* et dans *La Dévouée* il insiste, comme à plaisir, sur ce comique macabre. Il emploie même de dures expressions d'argot pour dire l'odeur du cadavre : « Ça schlingue! », il montre les croque-morts crachant dans leurs mains pour empoigner le cercueil. On a vu, avec *Benjamin Rozes,* qu'il ne recula pas non

plus devant le détail malodorant. *Minnie Brandon* est l'histoire d'une alcoolique. Avec l'*Accident de M. Hébert*, il est certainement le seul à avoir osé raconter l'aventure amoureuse d'une femme enceinte de trois mois. La scène de l'avortement, dans ce livre, est plus haute en couleurs que la même description dans *Pot-Bouille* de Zola, lequel a hésité pour nous dire ce que devient le foetus. Dans l'*Accident de M. Hébert*, une infirmière l'empoigne tranquillement et le jette dans les W.-C. où il « s'engloutit avec des heurts flasques dont le bruit diminue ». En somme, on pourrait trouver chez lui des modèles de style naturaliste pour raconter soit un cortège funèbre, soit un accouchement prématuré, soit une grossesse difficile, soit, selon l'expression de son ami Huysmans, des « batailles d'intestins ».

§

On comprend, après cela, la surprise des convives qui, se trouvant un jour à ses côtés, au cours d'un déjeuner, l'entendirent paisiblement déclarer :

— Avant la guerre j'ai brûlé au moins cinquante lettres d'Huysmans et beaucoup plus de Maupassant.

Comme quelqu'un s'étonnait :

— Oui, dit Hennique, elles contenaient des choses que j'ai jugées inconvenantes. Leur souvenir n'y gagnait rien...

Inutile d'ajouter qu'il était fermement opposé à la publication intégrale du *Journal des Goncourt*.

§

En mai 1930, on commémora, sous sa présidence, le cinquantenaire de la publication des *Soirées de Médan*. Un banquet eut lieu dans un décor heureusement choisi : un restaurant situé juste en face du marché de la Villette et de ces abattoirs que tel personnage d'Huysmans se plaisait à visiter au petit jour. Le menu fut robuste et simple : des sardines grillées, du plat de côtes Villette, du gigot haricots, une symphonie de fromages... Les discours furent réduits au minimum et prononcés à la bonne franquette par des orateurs sans caractère officiel.

Ce fut plutôt une évocation des souvenirs amicaux entre convives ayant les mêmes goûts, les mêmes dégoûts, les mêmes enthousiasmes.

Léon Hennique, levant son verre en l'honneur de ses amis disparus, dit simplement :

« Ils ont travaillé de leur mieux... »

§

Pour la réédition des *Soirées de Médan,* en cette même année 1930, à l'occasion du cinquantenaire de la première publication de ce livre, Léon Hennique écrivit la préface dont nous parlons plus haut et où il conta les circonstances de sa rédaction. Pour la première fois, croyons-nous, un auteur, cinquante ans après l'édition originale, préfaçait la réimpression de l'ouvrage auquel il avait collaboré et qui avec ce recul d'un demi-siècle prenait un air de composition d'histoire (dans le sens pictural du mot) un peu anecdotique, un peu bitumeuse peut-être mais d'une incontestable puissance évocatrice. Ces six nouvelles sur la guerre de 1870, c'est vraiment de l'ouvrage bien fait.

Dans cette préface, son tout dernier travail, Hennique attribue à Zola l'idée du livre, alors que Céard dans un article de la *Grande Revue* (25 mai 1907) l'attribuait à Hennique lui-même.

De même, s'il faut en croire les témoignages de Zola et de Céard, l'avertissement des *Soirées de Médan* serait de Céard. Or, Léon Hennique écrit qu'il est de Zola.

Ces contradictions nous rappellent le mot d'Alfred Vallette : « Il est impossible d'écrire exactement l'histoire. »

§

Quand la Société Huysmans fêta ses 80 ans en un déjeuner qui eut lieu au restaurant de « La Petite Chaise » (où il était venu souvent avec Huysmans) Hennique remercia avec une heureuse émotion teintée de mélancolie :

« A mon âge, dit-il, on a trop vu mourir de jeunes filles, on a perdu trop de vieux amis... Quand on regarde son

livre d'adresses, on recule épouvanté. Je vous remercie et je bois non à ma santé, mais à la vôtre... »

§

En 1932, lors de l'attribution du prix Goncourt, Léon Hennique, choqué par les audaces du *Voyage au bout de la nuit,* de L.-F. Céline, se manifesta nettement hostile à ce livre.

A ce propos, quelqu'un, dans un salon, s'amusait à rappeler, de mémoire, le début de *Benjamin Rozes :*

« Le matin où il s'aperçut de ce qui lui survenait, durant sa promenade habituelle, le long d'une petite source dont la voix était rieuse, presque à l'entrée d'un bois situé à une demi-lieue du pays natal, M. Rozes, déculotté, ancien notaire, se releva tout pâle... »

Mais Léon Hennique n'avait-il pas lui-même réédité ce texte, sans y changer un mot, lorsqu'en 1920 *Benjamin Rozes* parut sous le nouveau titre : *Un drôle de Compagnon*?

§

Son « ex-libris », dessiné par le peintre Léon Glaize, représente une jeune fille nue se cachant, des deux mains, les seins.

Devise : ***Puber Veritas.***

De cet ex-libris se dégage, comme l'artiste l'a voulu, non pas une impression « naturaliste » mais bien un sentiment de timidité, de pudeur frissonnante, le malaise du très jeune modèle qui se dévêt pour la première fois à l'atelier.

— C'est à peu près comme ça que je comprends aujourd'hui le Naturalisme, me dit Léon Hennique en m'offrant, l'an passé, cette image. Je ne renie rien, mais, tout de même, je préférerais avoir écrit autre chose...

Il ajouta, après un instant de recueillement :

— Ce qui m'amuse surtout maintenant, c'est de faire des vers...

Et, cet octogénaire aux mains déformées par le rhuma-

tisme me lut un petit poème champêtre où l'on sentait autant de fraîcheur d'inspiration qu'il pouvait y en avoir, un demi-siècle plus tôt, chez le débutant de la *République des Lettres.*

Il semblait y avoir toujours dans ses yeux, dans son caractère, dans son talent, un peu de cette anxiété qu'il avait exprimée devant Goncourt en décrivant l'*écoute* à l'orée de la forêt tropicale.

LÉON DEFFOUX

SIGNIFICATION BIOLOGIQUE DE L'ART

—

Le titre de ces propos d'esthétique indique qu'il n'y sera pas question des idées absolues par lesquelles la métaphysique ancienne a cru résoudre un problème qu'elle n'a fait, je pense, que soustraire à nos prises.

« Le malheur, a dit Remy de Gourmont, quand on cherche la vérité, c'est qu'on la trouve. » Il en est à peu près de même pour l'absolu. D'abstraction en abstraction, en supprimant dans les choses tout ce par quoi elles diffèrent, on approche de l'absolu. Une limite reste à franchir: la conscience, qui s'oppose à l'absolu et qui conditionne l'existence; car l'existence implique la connaissance d'elle-même. En sorte qu'il n'y a pas de place dans l'existence à la fois pour l'absolu et pour nous-mêmes. Faut-il donc, pour faire place à l'absolu, sacrifier notre conscience? Mais, si nous consentons à ce suicide métaphysique, voici que rien n'existe plus pour nous ni pour quiconque, rien et ni l'absolu. « Désir d'absolu, désir de néant » a signifié M. Vialle dans son grand ouvrage, *Le Désir du Néant* (1).

Il ne peut y avoir de philosophie fondée sur l'absolu, ni d'esthétique sur l'idée d'un Beau absolu. D'ailleurs le rejet de l'idée d'un Beau absolu ne peut plus passer actuellement pour une opinion subversive et M. Lalo, titulaire du cours d'esthétique à la Sorbonne a prononcé à cet égard un verdict plus impitoyable, par le dédain qu'il implique, que je ne fais ici moi-même. « Une ample critique de la

(1) Un vol in-8, Alcan.

construction métaphysique des idées, demande-t-il en un récent ouvrage est-elle encore de saison? Qu'elle soit de Platon, de Plotin, ou de Hegel, elle n'a que le genre de solidité des châteaux de cartes, intrépides et imposantes façades qui s'écroulent toujours au moindre souffle de l'expérience (1 *bis*). Toute ma conception philosophique du Bovarysme, à défaut de ce que je viens d'énoncer au sujet de la métaphysique des idées, témoigne de mon accord avec M. Lalo. Pourtant au risque de faire figure auprès de lui de philosophe officiel, parmi les trois philosophes qu'il a mis en cause, il en est un pour lequel je demande grâce, c'est Plotin. Plotin est trop souvent, à mon gré, un philosophe platonicien. Il est alors un professeur de philosophie et il enseigne la philosophie officielle de son temps. Mais quand il cède à son propre génie, il traite de l'esthétique, non en réaliste des idées, mais en panthéiste et déjà en moniste qui ne donne accès dans la réalité qu'à un principe unique. Ce principe est une *activité* et qui compose la totalité du monde des attitudes où elle entre en relation avec elle-même. Pour Plotin, la chose et l'idée ne sont que des phases de cette activité. C'est ce dont témoigne ce beau paragraphe des Ennéades : « Toutes les activités vraies viennent d'une contemplation et sont elles-mêmes des actes de contemplation. Lorsque ces réalités contemplent, il en vient d'autres choses qui sont des objets à contempler soit par la sensation, soit par la connaissance et par l'opinion. Les actions ont leur fin dans la connaissance. Tout désir est désir de connaître. La génération part d'un acte de contemplation pour aboutir à une forme qui est un acte de contemplation (2). »

Plotin nous donne donc la réalité vivante pour une activité, pour un dynamisme dont l'essence est la contemplation. Cette activité s'emploie tout entière à se donner un objet, à engendrer une œuvre qui réponde à son besoin. Ce qui est originel pour Plotin c'est l'activité qui produit la chose. Celle-ci n'est-elle même qu'un état

(1 *bis*) *L'expression de la vie dans l'art.* Un vol. in-8°, Alcan, p. 80.
(2) *De la contemplation*, III, 8, 7. Ed. des Belles-Lettres, tr. Bréhier.

du mouvement ; elle n'existe que dans sa relation avec la sensibilité active qui l'anime de ses qualités. Le réalisme de l'Idée et de la chose est exclu. Nous sommes déjà dans le domaine de la relation.

C'est dans ce domaine de la relation que je vais rechercher une définition de la beauté qui est l'objet de l'esthétique et de l'œuvre d'art où l'activité esthétique fait apparaître l'objet où elle se satisfait.

I

De quelle sorte de relation s'agit-il ici ? De celle que l'activité psychique de l'homme noue avec elle-même, quant à son rapport avec le monde extérieur. Quelque état que ce soit de cette relation suffit à déterminer l'apparition du monde, mais les différentes sortes de relations qui se forment au sein de l'activité psychique modifient les deux termes de la relation, l'objet extérieur et la sensibilité qui l'anime en lui donnant un sens et une valeur. En sorte que tout changement dans la relation de l'activité psychique avec elle-même donne naissance à un aspect nouveau de la réalité. Vue relativiste qui rejoint par delà Plotin cette maxime d'Héraclite :

> La sagesse est une seule chose, elle consiste à connaître la pensée par laquelle toutes choses sont dirigées par toutes choses (1).

§

Notre relation avec le monde nous est signifiée par nos sens.

Ils nous apportent deux sortes de sensations de nature bien distincte. Les unes ont trait au plaisir et à la douleur. Je les désignerai, au cours de cette étude, sous le nom de *sensations élémentaires* et je nommerai *utilitaire* l'activité psychique qu'elles suscitent. Les autres ont trait à la connaissance. Je nommerai *spectaculaire* l'activité qu'elles mettent en œuvre en vue de se satisfaire.

Il pouvait sembler que le second groupe intéressât seul

(3) Cité par Mario Meunier. *Hymnes philosophiques*. L'Artisan du livre, p. 40.

ma recherche. Je dois pourtant traiter d'abord des sensations du premier groupe, parce qu'elles sont apparues dans la biologie les premières et que les autres n'auraient pas d'objets si ces sensations élémentaires n'avaient élaboré pour elles la matière à laquelle elle s'appliquent en la transformant. Enfin tout état affectif de la sensibilité engendre, à titre de réaction, une activité propre à lui donner satisfaction. Or, c'est tout d'abord comme moyens suscités par le sens utilitaire pour le servir, que les éléments de la sensibilité spectaculaire ont fait leur apparition.

§

Dans la série biologique le sens du toucher est à la base de tous les autres. C'est sur lui que, par extension et par complication des faisceaux nerveux, se sont développés les autres sens de l'odorat, du goût, de l'ouïe et de la vue. De tous ces sens, on peut dire ce qui a été dit de la vue, que chacun d'eux est un toucher à distance. Ils avertissent avant tout contact, du voisinage de la proie ou de l'ennemi. Comment ? On peut supposer que l'avertissement ne fut lui-même à l'origine qu'une sensation mais qu'atténuée par la distance, celle-ci rejeta peu à peu au second plan les éléments douleur et plaisir pour se particulariser en sa fonction avertisseuse, le dynamisme de la fonction engendrant les organes de la vue et de l'ouïe dans leur autonomie et leur distinction de l'organe du toucher sur lequel ils se sont développés. Genèse par scissiparité dans le domaine de l'intensité comme dans le domaine de la masse. Métamorphose d'une part de la douleur et du plaisir en phénomènes lumineux, colorés et sonores où le monde est enrichi d'aspects nouveaux, telle est la grandeur de la péripétie que consacre l'apparition dans la matière vivante de ces formes nouvelles de la sensibilité. Transformation dont j'ai déjà évoqué les modalités imaginables dans la *Sensibilité métaphysique*(1) et qui, quelle que soit la valeur de cette suggestion, témoigne en fait d'une orientation de la vie vers la connaissance.

(1) Un vol. in-16, Alcan, p. 99-100.

A l'origine toutefois ces nouveaux sens restent, je l'ai déjà noté, sous la dépendance du sens utilitaire qui les emploie comme des signaux. Comment vont-ils devenir des sens spectaculaires? Par le jeu de la loi très générale selon lequel le moyen s'érige en fin, lorsque, par la vertu du fait de répétition, il en vient à procurer à l'activité psychique plus de plaisir que le but en vue duquel il avait été d'abord institué. Le but n'a plus alors que la valeur d'un prétexte et c'est par là que l'art échappe à la vanité du but. Transition du travail servile au sport qui est un art. Par la vertu de l'acte qui se répète, le moyen a conquis son autonomie. Révolution analogue, sur le plan biologique, à celle accomplie par nos maires du Palais. Plus profonde, toutefois, en ce qu'à la fonction que ces sens avertisseurs exerçaient en serviteurs, ils substituent, devenus maîtres, leur propre fonction, celle d'une sensibilité spectaculaire qui a pris conscience de sa propre fin.

Avec l'apparition du sens spectaculaire dans l'humanité, commence un long conflit au cours duquel les artistes, les grands savants, ceux qui ne s'intéressent qu'à connaître indépendamment de l'utilité, s'insurgent contre un pouvoir qui détient encore une force considérable et qui continue d'exercer sa tyrannie. Long martyrologe des artistes et des savants, venus trop tôt en un monde trop jeune, où la plupart des hommes sont encore dominés par le souci prépondérant d'éviter la douleur et de se procurer le plaisir.

§

Mais j'anticipe et peut-être convient-il de constater d'abord que la biologie, où nous en sommes, nous signifie d'une façon générale, selon l'ordre d'apparition des divers sens, une orientation et une progression constante vers les possibilités de connaissance. Il serait trop simple de classer l'ouïe et la vue comme les seuls sens strictement spectaculaires et d'affecter les autres sens au seul service de l'utilité. En fait, si le sens du toucher a trait plus expressément au plaisir et à la douleur, il contient déjà des éléments d'information en raison de la propension

qu'a l'homme à rechercher le plaisir. Ces éléments d'information vont s'enrichir de nouveaux apports avec les sens de l'odorat et du goût. Ceux-ci toutefois nous font éprouver encore des sensations très vives de l'ordre du plaisir et de la douleur. Une odeur nauséabonde, le mauvais goût d'un aliment sont encore des souffrances avant d'être des informations. Mais les sens de la vue et de l'ouïe sont relativement indolores, les renseignements qu'ils nous apportent sont déjà presque entièrement différenciés de toute sensation de plaisir et de douleur. Ils n'ont trait, en eux-mêmes, qu'à connaître. A percevoir la couleur et la forme d'un champignon vénéneux nous n'éprouvons pas une sensation plus pénible en soi qu'à reconnaître à leur aspect un cèpe ou une oronge. Pourtant une lumière ou un son d'une intensité extrême peuvent encore nous être douloureux.

A vrai dire, tous nos sens déterminent donc des états psychologiques de deux sortes, les uns de l'ordre de la douleur et du plaisir, les autres de l'ordre de la qualité qui, affranchie de son asservissement au but utilitaire, deviendra la connaissance. Tout ce qu'il est permis de constater, c'est qu'il y a, des sens les plus élémentaires aux plus complexes, une différence dans la distribution et dans la proportion des éléments qui les composent, une différence et une progression en faveur des éléments purement qualitatifs.

II

Mais ce qui importe le plus directement, c'est d'observer la façon dont se comporte à l'égard de ces données des sens, l'activité psychique elle-même, en tant qu'elle est dominée par l'une ou l'autre sensibilité, c'est de distinguer comment et par quels procédés, différents jusqu'à l'opposition, elle réussit à inventer les objets où chacune de ces sensibilités se satisfait.

Je prie mes lecteurs de considérer avec moi l'homme, l'organisme humain, comme un lien d'échange et un transformateur d'énergie. Il reçoit des excitations du

monde extérieur. Ces excitations sont de l'ordre du mouvement. Au moyen des appareils sensoriels développés au cours de l'évolution biologique, il les transforme en sensations qui sont l'équivalent psychique de la vibration nerveuse déterminée par le choc de l'extérieur. Le trouble causé par ce choc et qui, en termes de mouvement, détermine dans l'organisme une rupture d'équilibre, une sorte de cyclone énergétique, c'est, en termes de psychologie, l'émotion. Cette émotion, il faut que l'organisme s'en délivre en restituant au milieu extérieur l'excitation qu'il en a reçue, en répliquant à l'action venue du dehors par une réaction dirigée vers le dehors. Si la vibration nerveuse ne trouvait une issue hors de l'organisme, l'homme périrait, étouffé par l'afflux des excitations accumulées. Or, les réactions par lesquelles il se libère sont de deux sortes selon que l'activité psychique est sous le joug du sens utilitaire, ou qu'elle est dominée par le sens spectaculaire.

§

Sous le joug du sens utilitaire, elle est tout entière mobilisée en vue de transformer le monde extérieur, qui apporte à la sensibilité peine et plaisir, en un monde duquel la peine serait exclue, où il n'y aurait place que pour le plaisir. C'est la première caractéristique de l'activité utilitaire: *elle veut que les choses soient autrement qu'elles ne sont. Elle est une tentative de réforme.* A l'excitation du monde extérieur qui, par la menace ou le désir, détruit l'équilibre organique, elle réplique par des actes, la fuite ou la défense, ou la ruée vers la proie qui dissiperont le trouble et rétabliront l'euphorie.

Mais par delà ces réactions spontanées, l'activité utilitaire, usant de toutes les ressources de l'intelligence, dont c'est la fonction d'adapter des moyens à des fins, invente une série de dispositifs. Ceux-ci ont tous pour but de répondre aux *causes* qui, du dehors, affectent l'organisme, par des systèmes *de causes et d'effets* qui, dressés aussi dans le monde extérieur, le protègent contre la menace, ou calment l'excitation du désir dans la possession. C'est la

seconde caractéristique de l'activité utilitaire. *Elle opère dans le domaine de la causalité.* Au froid, aux intempéries, elle réplique par la construction des maisons, et la confection des vêtements. Aux attaques des bêtes féroces, et à celles des autres hommes, elle oppose des armes. Et c'est elle aussi qui, par d'autres modes de son activité, culture de la terre et des plantes nourricières, domestication des animaux, par les outils et, plus tard les machines qu'elle invente, multiplie les premières satisfactions que la nature propose au besoin. Agriculture, travaux publics, commerce et industrie, guerre, marine, air, il suffit de citer les noms de nos principaux ministères pour évoquer le rôle presque universel que joue dans le monde moderne l'activité utilitaire et le degré de complexité qu'elle a atteint.

§

On peut se demander si, ayant mobilisé à son profit la totalité, ou presque, de l'énergie psychique, le sens utilitaire a réussi à réformer le monde selon son vœu, à en exorciser la douleur, et à n'y laisser place qu'au plaisir. A considérer les progrès merveilleux de la science, qui en est venue à restituer la magie, et les applications qui en ont été faites, il pourrait sembler que le sens utilitaire eût dû, dans ses propres cadres, réaliser le bonheur dans le bien-être. L'état de fait s'inscrit en faux contre cette réussite. Il est permis de penser qu'à aucune époque l'humanité n'a été en proie à un pire malaise, qu'elle n'a été plus mécontente de son sort. Mais on pourrait faire crédit au messianisme du progrès en réservant l'avenir. On le pourrait s'il n'apparaissait que le sens utilitaire se développe en contradiction avec la sensibilité élémentaire sur laquelle il se fonde, et qui n'existe que dans la relation du plaisir à la douleur. Cette relation, il n'a pas réussi à la briser parce que le lien qui unit ces deux pôles est d'une élasticité indéfinie. La sensibilité au plaisir est insatiable. Elle se blase à l'égard de toute satisfaction nouvelle, la convertit en peine, et exigeant une sensation plus forte, reconstitue, au comble

du plaisir, les conditions de son activité essentielle qui ne s'exerce que dans la relation du plaisir à la douleur.

De cet exposé qui comporterait un plus long développement, je ne retiens que le troisième trait caractéristique de l'activité utilitaire : *Son impuissance à dissocier le plaisir de la douleur.* Et il ne me reste plus, pour l'identifier, qu'à mettre en lumière sa propriété la plus essentielle.

Le sens utilitaire exige des individus *la possession des objets qui procurent ses satisfactions.* Le sens possessif est un des noms qui lui conviennent le mieux, qui évoquent le plus complètement toutes les conséquences qu'il engendre. Qu'il s'agisse d'objets de la nature, terres productives de moissons, ou d'objets fabriqués par l'industrie humaine, des vêtements ou des armes, il faut, ces choses, les posséder pour en jouir, pour en tirer parti, pour recueillir leur efficacité. Depuis le morceau de pain qu'il faut avoir à soi pour satisfaire sa faim, jusqu'aux mets les plus raffinés, depuis la paillasse pour dormir jusqu'aux lits les plus somptueux, jusqu'aux inventions les plus subtiles du confort, tout tient dans la relation d'un besoin ou d'un désir à la possession d'un objet, tout, et par dessus tout l'argent, signe virtuel et moyen de la possession de toutes choses, et qu'il faut lui-même posséder pour participer à son pouvoir. Le sens possessif est lié d'une façon indissoluble au sens utilitaire, et bien que j'écarte, comme étrangères à mon sujet, toutes les considérations morales et sociales, il me faut bien, pour marquer les différences entre les deux sortes de sensibilités que j'oppose, tirer cette dernière conséquence: le sens utilitaire est le grand générateur de la cupidité et de la lutte entre les hommes pour la possession des objets dont on ne peut jouir sans les posséder.

III

Ce caractère possessif est à mes yeux d'une telle généralité que proposant dans la *Sensibilité métaphysique* une définition du sens esthétique, c'est par opposition avec cette forme ultime du sens utilitaire que je l'ai défini:

« Le pouvoir de jouir des choses sans les posséder (5). »

Ce signalement, je crois pouvoir de nouveau le proposer ici. Il va être l'amorce d'une nouvelle analyse au cours de laquelle les caractéristiques du sens utilitaire que je viens de relever permettront, en les invertissant, de composer la physionomie du sens esthétique.

§

Causalité d'abord. C'est dans la causalité du monde extérieur que l'activité utilitaire, au voisinage du corps humain, dresse des dispositifs qui s'interposent entre la sensibilité et les causes extérieures qui la blessent. Le sens esthétique fait abstraction de cette causalité du monde extérieur. Il n'y réplique pas par une causalité adverse. Il n'oppose plus la causalité à la causalité. Il rompt, au contraire, le lien de causalité entre le monde du dehors et la sensibilité. A la défense par la *causalité,* il substitue la défense par la *représentation.* A mesure que le sens esthétique se développe chez l'individu, il y reproduit le processus que la biologie nous a montré en contraignant l'activité psychologique à attacher son attention aux sens qui, du toucher à la vue, nous apportent des perceptions, des éléments de spectacle, plutôt que des sensations de plaisir et de douleur.

De tous les philosophes, Epicure est celui qui a évalué à sa plus haute puissance la vertu propre du sens spectaculaire et son pouvoir. Il le donnait comme un remède contre la douleur, affirmant que le fait de prendre la douleur comme un objet à connaître nous préserve d'en ressentir l'acuité. Cette théorie esthétique, il en avait fait à l'égard de lui-même une pratique, et ses historiographes nous rapportent qu'au cours de sa dernière maladie, qui fut très douloureuse, il ne laissa échapper aucune plainte et ne cessa de détourner son attention de ses souffrances, soit en en décrivant les aspects, soit en s'entretenant avec ses amis des sujets qui, durant toute sa vie, avaient préoccupé sa pensée. Epicure pous-

(5) *La sensibilité métaphysique.* Un vol. in-16, Alcan, p. 106.

sait très loin cette confiance en la théorie, et c'est un fait d'une assez curieuse ironie, que ce représentant de l'hédonisme soit allé jusqu'à affirmer l'immunité du sage dans le ventre du taureau de Phalaris dans les mêmes termes que les stoïciens eux-mêmes. Il n'est pas nécessaire de suivre Epicure jusqu'au taureau de Phalaris. Il n'en est pas moins vrai que la théorie où il oppose la représentation à la douleur repose sur une observation incontestablement juste. Notre énergie psychique émane d'un unique foyer, nous n'avons qu'une seule énergie psychique. Mais elle s'exprime selon des modes différents, et il n'est pas douteux que si notre attention, s'exerçant sous forme spectaculaire, s'applique à l'observation d'une douleur physique que nous éprouvons nous-même, la part d'énergie qu'elle prélève pour son exercice sur l'énergie totale diminue d'autant la part où retentit la douleur physique et qu'elle atténue cette douleur. Les choses n'existent pour nous que dans la mesure où nous leur prêtons notre attention. La théorie d'Epicure trouvera donc son application et son succès dans la mesure et dans la proportion où le sens spectaculaire occupera une place plus ou moins importante dans le psychisme individuel.

§

J'ai consacré dans la *Sensibilité métaphysique* un important développement à cette évolution qui, ainsi que dans la biologie, est orientée dans l'esprit humain, vers des états où s'accuse la prépondérance sur les sensations affectives des éléments de représentation. Je ne puis ici que le résumer. La première manifestation du sens spectaculaire apparaît dans la vie humaine avec la curiosité. « Il semblait, disais-je, dans la *Sensibilité métaphysique* (6), qu'il n'y eut pas d'autres formes de la sensibilité que celles du jouir et du souffrir. Voici qu'un esprit assistant du dehors aux péripéties du jouir et du souffrir en d'autres consciences, y trouve matière à se récréer,

(6) *La Sensibilité métaphysique*. Un vol. in-16, Alcan.

et que voir, connaître, savoir comment les choses se passent, engendrent en cet esprit un intérêt passionné. La curiosité est née où s'ébauche le spectateur. Avec elle deux faits considérables entrent en scène : par rapport à elle, la sensation n'a plus exclusivement sa fin en soi, elle est aussi le *moyen* d'un spectacle. Peu importe aussi, au regard de la curiosité, que le spectacle soit composé avec des sensations de plaisir ou de douleur. Car les unes et les autres sont également propres à faire apparaître le spectacle qui de plus en plus deviendra la véritable raison d'être. Et à ce premier stade de son apparition, le sens spectaculaire témoigne déjà d'une universalité et d'un pouvoir de séduction extraordinaire ». Plaisir unique des vieilles demoiselles qui, derrière les fenêtres des maisons de province, penchées sur leur ouvrage, écartent le rideau pour voir qui passe dans la rue, passion des badauds qui s'attroupent aux accidents, se pressent aux devantures, ruée de la foule aux feux d'artifice, aux grandes eaux, aux mariages et aux enterrements, et qui, si elle n'a d'autres spectacles à s'offrir, s'écoule et se promène dans les jardins publics, où chacun compose pour chacun un objet plus attrayant que les musiques militaires au kiosque de la ville. Curiosité folle du voisin à l'égard du voisin.

J'ai eu entre les mains la lettre à son gérant d'une locataire, victime de cette forme embryonnaire du sens spectaculaire. Elle se plaignait d'un voisin de palier dont la porte restait obstinément ouverte, en sorte qu'elle ne pouvait sortir de chez elle, ni y rentrer, sans être disait-elle, « l'objet d'une bête curieuse ». Nous sommes tous des bêtes curieuses. Mais le degré et l'orientation de nos curiosités donne accès vers des régions bien inégales, et singulièrement variées du sens spectaculaire; depuis ce chevalier du cordon, ce concierge neurasthénique qui, résolu au suicide remettait de jour en jour l'accomplissement de son dessein parce qu'il voulait connaître le dénouement du roman-feuilleton qu'il avait commencé de lire dans son journal, et n'est-ce pas une très humble réplique à l'attitude de Socrate qui, quelques

heures avant de boire la ciguë, apprenait une chanson, seulement « pour la savoir »? Et voici Fontenelle déclarant : « Je ne vis plus que par curiosité. » En sorte que ce germe du sens spectaculaire qui mûrit dans la curiosité, montre assez de puissance pour distraire d'une existence fastidieuse des êtres voués au labeur quotidien des tâches monotones, pour faire supporter des souffrances à un malheureux décidé à mourir ou, dans le cas du vieux Fontenelle, quand toutes les passions se sont éteintes, pour composer à soi seul une raison de vivre.

Mais la curiosité n'est à vrai dire qu'une période d'apprentissage où le sens spectaculaire s'exerce dans des conditions de facilité qui n'exigent pas encore une grande force. Les sensations agréables ou douloureuses dont est composée la trame des événements offerts en spectacle à la curiosité, ce ne sont pas celles du spectateur lui-même. Il en est à la période où il apprend à se détacher de lui-même, à prendre autant ou plus de plaisir à voir, à regarder qu'à ressentir des émotions. Mais c'est à l'occasion des aventures des autres que se fait son apprentissage de la vision spectaculaire. Et au début, celle-ci n'engendre pas un plaisir assez fort pour le soustraire à l'empire de ses émotions propres, lui compenser les déplaisirs et moins encore les joies qu'elles lui apportent. J'ai noté que c'était le propre du sens esthétique de rompre le lien de causalité entre la sensibilité et l'objet du monde extérieur qui l'affecte. Cette condition se trouve ici réalisée du fait que l'objet proposé au sens spectaculaire est pris hors du spectateur : accident d'auto, vitres brisées, on retire des blessés, nous assistons à l'accident, nous pouvons compatir, mais les blessures ne nous font pas souffrir, ni les dommages ne nous concernent.

Le sens spectaculaire a dû s'exercer longtemps, sous la forme de cet apprentissage où le lien de causalité entre l'événement et la sensibilité individuelle est supprimé par l'immunité du spectateur, avant de prendre assez de force pour prévaloir à l'égard des événements où le spectateur est en même temps celui qui souffre ou jouit, et celui qui contemple. Difficulté de faire abstraction de la

douleur pour la considérer comme un objet de vision et de spectacle. Difficulté plus grande de faire abstraction du plaisir. Pourquoi s'écarter du bonheur ? Pourtant par la vertu du moyen qui devient fin, qui devient la chose la plus importante, cet événement s'accomplit, et il vient un moment où, chez certains individus d'exception, l'inversion se réalise. Chez ceux-ci, l'hypertrophie du sens spectaculaire parvient à un tel degré qu'ils prennent plus de plaisir à faire de leur douleur des spectacles qu'ils ne souffrent de les subir et que chez quelques-uns même, le plaisir pris à jouir du spectacle de leurs joies l'emporte sur l'émotion directe que ces joies leur font sentir.

Je ne rechercherai pas ici ce qu'il peut y avoir de pathologique dans le jeu de cette inversion et si elle provient de l'abaissement du pouvoir d'éprouver joie et douleur physique ou d'un accroissement de la puissance spectaculaire. Peu importent les moyens par lesquels l'état nouveau, l'état spectaculaire s'empare du pouvoir, et asservit à son profit l'énergie psychique. Ce que j'ai dit de la nature unique de cette énergie suppose d'ailleurs que l'une des manifestations où elle s'exprime croissant, l'autre décroît. De quelque façon que se réalise cette révolution, n'en voici pas moins constitué ce nouveau règne, caractérisé par la suprématie du sens spectaculaire. Qu'il le veuille ou non, l'homme chez qui ce triomphe et cette hiérarchie nouvelle se sont constitués non seulement n'est plus libre de subordonner les intérêts de la vision à ceux de l'action, non seulement ne sait plus employer les renseignements apportés par le sens spectaculaire comme agents d'information au profit de l'utilité, mais tout ce qui est en lui, action, plaisir ou peine, n'est plus pour lui que prétexte de représentation. Ici encore, le lien de causalité est rompu entre le monde extérieur et son pouvoir normal de déterminer des actes. Il est rompu parce qu'il rencontre une force plus grande qui intercepte le courant de causalité, l'appauvrit, le stérilise avant qu'il ait atteint son but. L'événement n'a plus pour l'activité psychique que la réalité d'un objet de représentation, d'une nature morte.

§

Que les choses se passent ainsi, c'est ce dont témoigne la vie de la plupart des grands artistes. Parmi ceux-ci, s'il faut à ce texte une illustration, je ne retiendrai, pour abréger du moins, que les poètes et, parmi ceux-ci, dont je pourrais lever une légion, ces quatre seulement, Villon, Musset, Verlaine, Baudelaire. Verlaine, qui évoque Villon, nous est plus proche et mieux connu que cet ancêtre des poètes maudits et rien n'est plus caractéristique, du point de vue que j'expose, que ces poèmes de *Parallèlement* dans lesquels il prend pour thème de son inspiration les épisodes les plus scabreux de sa vie pour les opposer comme des répliques aux vers édifiants de *Sagesse, Amour, Bonheur.* C'est que pour lui, sa vie abandonnée à toutes les impulsions de sa sensibilité, n'avait d'autre raison d'être que de fournir au sens spectaculaire de l'artiste des modèles et des prétextes à représentation. Chez ce poète maudit, jeté tout entier en pâture à son art, toujours le sens spectaculaire veillait, était à l'affut, même parmi les fumées de l'ivresse. N'est-il pas l'auteur de ces vers hallucinés :

Etre soûl, vous ne savez pas quelle merveille,
Et quel don c'est...

Il y a de Musset une réflexion merveilleusement significative de la relation qui se peut former, même chez un être dominé par la passion, entre l'ardeur de la volupté et ce sens de la représentation qui demeure en fin de compte prépondérant chez l'artiste. Lui, le chantre enivré de l'amour, il se lamente qu'il faille toujours recommencer, toujours revivre les expériences amoureuses, comme s'il ne suffirait pas d'une seule avec ses joies et ses déboires, pour que l'esprit en ait pu retenir tout ce qui peut être utilisé pour l'expression poétique.

Enfin, de Baudelaire je ne ferai qu'évoquer son poème liminaire des *Fleurs du mal,* « Bénédiction » pour ne retenir que ces trois vers du« Mauvais moine » qui dramatisent d'un cri d'angoisse cette relation entre l'homme et l'artiste :

O moine paresseux, quand donc saurai-je faire
Du spectacle vivant de ma triste misère,
Le travail de mes mains et l'amour de mes yeux?

Et laissant les poètes, je rapporterai le mot d'un philosophe, mais d'un philosophe spectaculaire comme un artiste, Montaigne : « Je parle de moi comme d'un arbre », et c'est à Flaubert que je demanderai de résumer en une formule les conditions qui signifient dans l'esprit le triomphe du sens esthétique. « Enfin, a-t-il écrit, dans la préface aux *Dernières Chansons* de Louis Bouilhet, si les accidents du monde, dès qu'ils sont perçus, vous apparaissent transposés comme pour l'emploi d'une illusion à décrire, tellement que toutes les choses y compris votre existence ne semblent pas avoir d'autre utilité et que vous soyez résolus à toutes les avanies, prêts à tous les sacrifices, cuirassés à toute épreuve, lancez-vous, écrivez. » Sous la forme d'un conseil, cette phrase, qui décrit un état psychologique, révèle la transposition du monde que réalise l'avènement du sens esthétique, la révolution prodigieuse qu'il accomplit. Il semblait, sous le règne du sens possessif, que l'action eût sa fin en elle-même, qu'elle fût orientée à travers les événements du monde vers sa propre utilité. Voici que tout est changé et que tout est inverti. L'action n'a plus de vertu que l'illusion qu'elle engendre, l'hallucination qu'elle suscite et par où elle procure au sens esthétique ses modèles. Rejoignant la vue d'artiste de Flaubert, Henri Poincaré lui apporte la consécration de sa pensée méditative de savant. « A mes yeux, dit-il, c'est la connaissance qui est le but, et l'action le moyen. » Et de ces deux sommets de l'art et de la science modernes nous découvrons cette autre cime de la pensée antique, ce phare illuminé par la formule de Plotin que j'ai rapportée au début de ces pages. La réalité s'y résout en une activité contemplative : le monde de l'action utilitaire, qui ne comporte pas de fin en lui-même, qui se perd dans l'indéfini de la causalité prend un sens en fonction de l'acte de contemplation qui lui offre une justification. La joie et la douleur qui le remplissent n'apparaissent plus que comme des moyens de

sensibiliser la conscience, d'appeler son attention sur quelque chose hors d'elle-même, de susciter l'hallucination d'un monde extérieur dont ce sera le rôle de l'activité contemplative de convertir les puissances affectives, plaisir et douleur, en ces éléments indolores que sont les perceptions, les lignes, les couleurs, les sonorités et jusqu'à ces formules abstraites de la science où, en quelques lettres et en quelques chiffres, sont symbolisés et représentés les états de la matière dans l'espace et dans le temps. On peut donc tenir, selon la vue de Plotin, la phase de la sensation elle-même comme participant à un acte de contemplation. Elle est le premier stade d'un processus au cours duquel l'activité psychique se fait, si je peux dire, sensation, pour déterminer son propre éveil à la conscience, c'est-à-dire à la connaissance d'elle-même. Se dépouillant par la suite de ces éléments affectifs, elle va n'en conserver que les empreintes et selon la formule que je proposais déjà dans les *Raisons de l'Idéalisme* (7) « transmuer la sensation en perception » c'est-à-dire ne retenir de la sensation que les éléments de représentation, les perceptions apparaissant alors comme des sensations anesthésiées. Et désormais ces perceptions y compris les objets dont elles nous hallucinent et qu'elles nous présentent, comme à bout de bras, dans l'espace, ne se donnent plus comme quelque chose de distinct de cette activité psychique sur laquelle elles se reflètent ainsi que sur un écran, mais comme le dernier terme de cette activité et son ultime métamorphose. L'activité se fait objet.

J'ai noté que l'activité psychique, sous son aspect utilitaire, est commandée par les deux sensations du plaisir et de la douleur. Plaisir et douleur sont les deux pôles entre lesquels elle oscille. En vain essaierait-elle d'exorciser la douleur. C'est sa fonction par où elle est un principe de mouvement, de perpétuer ces forces d'attraction et de répulsion, plaisir et douleur, où se composent les actions des hommes et les événements du monde. Aussi est-elle agencée de telle sorte que son vœu de bonheur

(7) *Les Raisons de l'Idéalisme*. Un vol. in-18, Mercure de France.

s'élance au delà de toute satisfaction et, du même bond dont elle se rue sur l'objet convoité, projette au delà de la possession une exigence nouvelle de son désir. Elle ne se satisfait que par la possession, mais tout objet possédé lui devient accoutumance, lassitude et souffrance. De l'attitude de cruauté divine que détermine le sens esthétique quand il s'érige en fin du monde, peut-être faut-il tenir pour une nécessité qu'il en soit ainsi : un désir qui comme un Phénix renaît incessamment des cendres où il se consume dans la possession n'est-il pas la condition d'un mouvement indéfini, et ne faut-il pas qu'au spectateur esthétique les scènes du spectacle ne fassent jamais défaut et que sa contemplation s'entretienne sans cesse renouvelée à leur diversité ?

Quoi qu'il en soit, c'est par ce dernier contraste que je dois différencier le sens esthétique du sens utilitaire. Le sens utilitaire engendre les sensations polarisées du plaisir et de la douleur. *Le sens esthétique n'engendre que l'unique sensation de beauté.* J'ai noté déjà que la curiosité se satisfait également à l'occasion des événements tristes ou gais, heureux ou douloureux. Il en est de même du sens spectaculaire, quand il a atteint dans la contemplation esthétique sa plus haute température. Qu'est-ce donc que la beauté ? L'aspect que prend la réalité au regard de l'esprit après que les événements et les choses qui en composent la trame ont été dépouillés par le sens esthétique des éléments qui agissent sur notre sensibilité en joie ou en douleur.

C'et par cette définition que le point de vue de la relation diffère le plus profondément du réalisme idéologique. Il ne nous donne pas la beauté pour une *res,* pour une chose, mais pour une relation avec elle-même de l'activité psychique et qui s'exprime en une attitude de sensibilité. Les choses ne sont, en soi, ni belles, ni laides, elles nous font seulement éprouver des sensations agréables ou douloureuses. Mais la beauté se lève sur le monde et rayonne sur quelle chose que ce soit quand une nouvelle relation s'est formée dans l'activité psychique par laquelle elle se rend insensible aux sensations du plaisir

et de la douleur pour n'attacher son attention qu'aux éléments de représentation, de vision et de spectacle en lesquels sont converties ces sensations élémentaires. Il y a une sensibilité au jouir et au souffrir. Il y a une sensibilité de connaissance. Qu'il soit entendu toutefois que ce terme n'est pas pris ici dans le sens de la connaissance scientifique qui a pour fonction le *rerum cognoscere causas*, le fait de connaître les choses par l'enchaînement des effets et des causes, mais celle qui se satisfait dans la vision spectaculaire et éveille la sensibilité à tous les actes de présence par lesquels, le plaisir et la douleur exceptés, le monde se révèle à nos sens.

En ce sens, la beauté peut être dite *la métamorphose d'une émotion en spectacle*. Métamorphose par évanescence. C'est-à-dire que tous les éléments, plaisir et douleur, constitutifs de l'émotion, communiquent leur seule intensité au nouvel état de conscience où, par une synthèse analogue à celle que j'ai déjà décrite, à propos de la métamorphose de la sensation en perception, ces éléments sont convertis et absorbés l'un et l'autre en un fait de représentation qui ne laisse place qu'à l'euphorie.

IV

J'ai défini le sens esthétique le pouvoir de jouir des choses sans les posséder. Cette définition n'a son sens plein qu'en tant qu'elle évoque comme indissolublement liés à cette conséquence essentielle tous les autres caractères par lesquels le sens esthétique a été identifié. Ces caractères, tels qu'ils résultent de l'analyse, sont tout d'abord la rupture du lien de causalité entre les objets du monde et la sensibilité élémentaire, ensuite toute réalité impliquant une relation, l'apparition entre l'homme et les choses d'un nouveau rapport, celui d'objet à représentation, par où, la chaîne de la causalité ayant été rompue, la réalité demeure amarrée dans la conscience par ce nouveau lien où la sensation se survit dans l'image et dans la perception. C'est encore, tout désir de réforme aboli, l'acceptation et le maintien du donné dans la cau-

salité, c'est enfin l'abolition du sens possessif et, comme il vient d'être dit, l'évanescence du plaisir et de la douleur dans la contemplation, qui résout en l'unique sensation de beauté ces deux termes antagonistes de la sensibilité élémentaire.

§

Tous ces caractères s'opposent exactement à ceux qui définissent le sens utilitaire. Or ceux-ci, je les ai fait apparaître dans la considération des divers objets que ce sens fabrique pour son usage. Je dois donc montrer réalisés dans l'objet inventé, pour son usage aussi, par la sensibilité spectaculaire, ces caractères opposés où elle nous révèle son identité. Cet objet quel est-il ? C'est l'œuvre d'art. Le sens esthétique étant défini le pouvoir de jouir des choses sans les posséder, l'œuvre d'art est l'objet créé, pour son usage exclusif, par le sens esthétique, un objet dont il est possible de jouir sans le posséder. Nous sommes donc avertis que, parmi l'universalité des objets dont les hommes recherchent et se disputent la possession en vue de leur bien-être et qui composent et totalisent le monde de l'utilité, nous ne rencontrions pas l'œuvre d'art. La beauté est faite de son inutilité. Epreuve révélatrice, et qui par voie de contradiction nous peut aiguiller vers notre recherche, l'homme que domine le sens utilitaire se comporte à l'égard de l'œuvre d'art comme, à l'égard d'une souris empaillée, un chat qui l'ayant flairée s'en écarte comme de quelque chose qui n'a pas pour lui de réalité.

Par quels moyens l'art réussit-il donc à soustraire au domaine de l'utilité les objets qu'il y rencontre, à les convertir en œuvres d'art et à les destiner à ceux-là seuls qui sont pourvus du sens esthétique ?

Répondre à cette question, c'est traiter des techniques de l'art, de ses techniques naturelles, de celles auxquelles un artiste ne peut se soustraire et auxquelles il se conforme nécessairement dès qu'il œuvre, bien ou mal. En sorte que cette question des techniques se trouve

posée sinon résolue par la recherche même des moyens par lesquels l'œuvre d'art réalise les exigences du sens esthétique.

La première de ces exigences est le retrait de l'objet du domaine de la causalité et la substitution, au rapport de causalité entre la sensibilité et l'objet, du rapport de représentation.

Par quel procédé le lien de causalité est-il rompu ? Ici, il faut distinguer entre les arts plastiques, sculpture, dessin, peinture, et les arts d'expressions dont la musique et la danse sont les types et auxquels participent la poésie et l'art dramatique, qui sont des complexes de ces deux formes de l'art, et l'architecture qui est un complexe de l'art et de l'utilité.

§

Les arts plastiques ont trait aux objets du monde extérieur. Il s'agit donc à leur égard d'interrompre le courant de causalité dans le sens où il va de ces objets vers la sensibilité, par où ces objets sont pour nous des menaces ou des promesses de bonheur, excitant notre peur ou notre désir.

La sculpture procède par transsubstantiation, change la chair, les muscles en une matière inerte, marbre ou airain où les fauves les plus redoutables nous deviennent plus inoffensifs, aux groupes d'un Barye ou d'un Cain, que ne sont les lions et les tigres du Zoo, séparés de nous par un fossé que leur bond ne peut franchir. Le dessin et la peinture usent d'un moyen plus radical : ils réduisent le volume à la surface, modifient l'espace en ne lui conservant que deux de ses dimensions. Il n'y a plus de place pour la causalité en ce qui touche à ces objets transformés à son usage par l'activité esthétique. Une nature morte de Chardin, une table chargée de fruits, n'apaisera pas notre soif et nous pourrons mourir de faim devant les venaisons et les quartiers de viande entassés sur sa toile par l'art d'un Jordaens. Mais dans le silence forcé de nos convoitises, toute notre activité spectaculaire, tout notre pouvoir de représentation, seul maître de la totalité de

notre esprit, atteint sa plus haute puissance et voici substitué aux sensations du goût et au désir du ventre la seule sensation de beauté.

Il en va autrement pour les arts d'expression. La musique, la poésie ont pour objet le monde intérieur des sentiments, des émotions et des passions. Le cours de la causalité s'écoule ici du dedans vers le dehors. Aux excitations du monde extérieur converties en émotions, l'organisme va répondre par des actes. Mais c'est au moment où cette réplique s'apprête que la transformation esthétique intervient. Elle construit un barrage à l'encontre de ce flux de causalité et, à l'énergie accumulée dans l'organisme qu'elle détourne de son orientation vers l'acte, elle offre une issue où, sur la tension des cordes vocales, la vibration nerveuse prête à déclancher le jeu des muscles se mue en une vibration sonore, où elle s'extériorise. Le cri jaillit, ancêtre du chant et de la poésie qui du dehors, par l'entremise de l'ouïe, pourra affecter notre sensibilité. Ce qui était sensation et émotion devient perception et spectacle.

§

Je vous ai demandé de considérer l'homme, l'organisme humain, comme un lieu d'échange et comme un transformateur d'énergie. Or tel est bien le phénomène qui s'accomplit ici. L'homme a reçu du milieu une excitation. Il la lui peut restituer en réagissant par un acte. Première forme de l'échange et qui va perpétuer le jeu de la causalité. Mais il a aussi le pouvoir de rompre ce jeu indéfini et de métamorphoser ce dynamisme de l'action et de la réaction en un phénomène nouveau, en un objet de représentation qui, sur les rives du fleuve où la causalité continue de s'écouler, dresse immobile dans l'éternité ou parmi ces perspectives du temps esthétique dont M. Brunschvicg a proposé la notion, la forme d'une réalité nouvelle, l'œuvre d'art. En ce qui touche aux arts d'expression, voici donc rompu le courant de causalité

qui va des hommes vers les choses ou vers les autres hommes.

Cette rupture est l'événement essentiel qui sépare la réalité utilitaire de la réalité esthétique. Elle se produit à l'égard des arts plastiques de telle façon qu'elle nous met à l'abri des menaces, des agressions et des maux du monde extérieur. N'oublions pas toutefois qu'elle nous sèvre aussi des voluptés et des plaisirs qui sont l'un des deux modes de nos sensations élémentaires. Il y a beaucoup d'ascétisme dans la conception que je propose ici de l'art. L'apparition de la beauté est faite de la métamorphose du plaisir aussi bien que de la douleur en cette forme nouvelle de la sensation que l'art réalise. Cette métamorphose est, je l'ai dit, une synthèse. Elle ne s'accomplit que par la composition et l'évanescence des sensations élémentaires.

Et je note, fermant cette parenthèse, que la rupture du courant de causalité en ce qui touche aux arts d'expression, se produit de telle façon qu'elle protège le monde extérieur, celui des hommes et des choses contre les actes de vengeance et d'agression que, dans l'ordre de l'action, les excitations que nous avons subies de son fait pourraient nous inspirer.

Par ces deux opérations de chirurgie spirituelle que l'activité esthétique accomplit, par cette section en deux endroits du courant de causalité qui se propage dans le domaine de l'action, le monde recouvre son innocence: paradis terrestre où il n'y a plus ni bien ni mal, ni faute ni péché, où le plaisir et la souffrance se sont réconciliés dans la contemplation. Ce que j'ai appelé en différentes études : *l'erreur sur la fonction de la conscience* prend fin. L'instinct vital, sous ses formes utilitaires, s'était servi de la conscience comme d'un moyen de réformer le monde pour se le rendre propice. L'instinct esthétique a attendu que le sens spectaculaire, qui est la seule activité spécifique de la conscience, ait pris assez de force pour engendrer une joie contemplative supérieure à toutes les douleurs. C'est cette joie que provoque l'œuvre d'art. Elle n'en peut causer d'autre.

§

Je ne perds pas de vue cette autre exigence du sens esthétique : l'œuvre d'art implique chez l'artiste la résolution de ne rien changer aux événements du monde qu'elle représente ou qu'elle évoque. Il faut que les choses demeurent dans l'ordre de la causalité ce qu'elles y sont *devenues* pour que puisse se manifester la relation nouvelle que l'œuvre d'art noue avec elles dans le domaine de la représentation. Quand le poète compose *la Nuit d'Octobre* ou *le Souvenir,* il transmue en spectacles et en éléments de beauté une trahison amoureuse à laquelle il faut que rien ne puisse plus être changé pour qu'elle demeure l'objet de son inspiration. C'est le don des poètes et c'est le don des musiciens, un Beethoven ou un Schumann, de pouvoir transposer dans le monde de l'expression lyrique ou sonore des événements qui comportent d'autres conséquences, les meurtres et les suicides, pâture inépuisable du *fait divers,* dans un monde où le lien n'est pas rompu entre l'excitation et l'action.

§

Il est un dernier point sur lequel je dois insister pour montrer réalisée dans l'œuvre d'art l'exigence suprême du sens esthétique, le pouvoir qu'il confère à ceux chez lesquels il s'est développé de jouir des choses sans les posséder. Il faut pour cela que la nature de l'œuvre d'art soit telle que le fait de la posséder n'ajoute rien au plaisir spécifique que le sens esthétique tire de sa seule contemplation. Or il en est ainsi, que l'œuvre d'art relève de la plastique ou de l'expression. Le possesseur des plus belles galeries de tableaux que l'on imagine ne retirera de leurs possessions aucune joie véritable, s'il n'est pourvu de cette vertu active qu'est le sens esthétique. Ainsi d'un eunuque qui, par une révolution de palais, serait devenu le propriétaire du sérail de son maître. Et si j'emploie cette comparaison c'est pour réagir contre le préjugé qui place un fait de renoncement à la base du sens esthétique alors qu'il répond dans la biologie à l'acquisition d'un pouvoir

nouveau. C'est pourquoi le plus pauvre hère, s'il est doué de ce sens privilégié, éprouvera une joie plénière à contempler dans les musées les grandes œuvres de la peinture de tous les temps. Et celles-ci pour n'être pas à lui ne lui en livreront pas moins leurs trésors. Posséder n'est rien en cet ordre. Il s'agit et il suffit de voir.

Mais il est presque dépourvu de sens de parler de la possession d'une symphonie de Beethoven, d'une sonate de Mozart, d'un opéra de Berlioz ou de Wagner. Il n'est ici que d'entendre et il n'y a rien à posséder.

Tous les objets du monde utilitaire exigent la possession individuelle et cette possession s'épuise par l'usage. Le morceau de pain que j'ai mangé ne peut nourrir d'autres que moi et ma maison ne peut abriter qu'un nombre restreint de personnes. Pour qu'un autre en pût jouir, il a fallu que saint Martin se dépouillât de son manteau. Mais l'art renouvelle incessamment le miracle des pains et des petits poissons. Ou plutôt le sens esthétique, par sa vertu créatrice, restitue le miracle dans la réalité de l'œuvre d'art. C'est par cette vertu qu'une symphonie peut être entendue, qu'un tableau ou un marbre peuvent être contemplés par un nombre toujours croissant d'admirateurs sans que le plaisir des uns soit diminué par le plaisir des autres. Ainsi, tout ce que le sens esthétique exige pour sa satisfaction est assemblé dans l'œuvre d'art : rupture du lien de causalité, éveil par ses métamorphoses de la seule sensation de beauté, inutilité de la possession individuelle, caractère inépuisable des joies qu'elle distribue.

V

Mais, parmi tous ces caractères qui distinguent l'œuvre d'art de tous les objets inventés par l'homme en vue de son utilité, le plus important est celui qui révèle l'apparition dans l'esprit d'un nouveau rapport entre l'homme et les choses, celui d'objet à représentation. C'est là le fait capital. Il est l'œuvre propre du sens esthétique et j'en ai déduit la définition de la sen-

sation de beauté comme de la métamorphose de l'émotion en spectacle. Cette définition je la rappelle à deux fins au terme de cette étude : insister sur la part d'ascétisme qu'elle comporte et que déjà j'ai dénoncée, la mettre au point précis d'une philosophie de la relation dont elle découle et garder mes lecteurs d'une interprétation sans nuances par où elle viendrait à se confondre avec ces philosophies de l'absolu dont j'ai dénoncé, dès les premières pages de cette étude, l'inanité.

D'une part donc, je ne voudrais pas donner la sensation esthétique pour plus désirable qu'elle n'est et je rappelle que, si la rupture du lien de causalité entre la sensibilité de l'homme sous ses formes élémentaires et le monde extérieur le délivre des sensations douloureuses, elle le sèvre des voluptés qui sont l'un des deux modes de cette sensibilité. Une philosophie de l'art n'a pas à jouer le rôle d'un sergent recruteur. Les vocations d'art ont toute la gravité des vocations religieuses. Il y faut éviter le bovarysme. Seule la grâce esthétique, engendrant une virtualité, impliquant une maturité physiologique, indépendante de tout effort individuel, peut faire que la métamorphose s'accomplissant réintègre dans la sensation de beauté toute l'ardeur des sensations primitives. Le sens esthétique se développe comme une croissance naturelle. Il apparaît, chez l'homme, comme apparaît dans la biologie une espèce nouvelle, qu'aucun effort volontaire de l'espèce dont elle est sortie n'a contribué à former. La morale peut prêcher le renoncement aux passions. Par là, il est possible qu'elle prépare inconsciemment l'avènement du sens esthétique. Mais le sens esthétique est une réalisation. Il ne connaît pas le renoncement et, les formes les plus violentes des sensations élémentaires, il les recueille et les transpose sans en rien perdre dans la plénitude de la sensation de beauté.

§

Est-il nécessaire, après cela, pour ceux qui ne l'auraient déjà fait, d'éclairer et de préciser de la lueur

d'une nuance la définition que j'ai donnée de la sensation de beauté? Faut-il donc en exclure l'émotion? Mais je pense que sans émotion il n'y a pas de vie psychique. Ce qui est exclu dans la métamorphose c'est l'émotion, sous les formes polarisées de la douleur et du plaisir... Mais le fait nouveau de la représentation spectaculaire qui résorbe en la sensation équatoriale de beauté ces deux modes alternés, quel artiste en ayant éprouvé la réalité pourrait penser qu'il ne provoque aussi une émotion d'une extraordinaire intensité? Dans la délivrance de la douleur ou dans l'abandon de la volupté que réalise la métamorphose, n'y a-t-il pas la source d'une prodigieuse émotion, qui retentit, du fait de l'évanescence, dans la sensation de beauté? Mais cette forme nouvelle de l'émotion diffère *toto cœlo* de l'émotion élémentaire, plaisir et douleur, Par l'attitude spectaculaire, qui est une relation de l'activité psychique avec elle-même, ce qui est accompli, c'est la substitution à une réalité imparfaite où la douleur se mêle au plaisir d'une réalité bienheureuse qui se constitue aux dépens de la douleur aussi bien qu'aux dépens du plaisir. S'il me fallait critiquer ma définition de la beauté, je dirais que le terme émotion y est entendu au sens restreint où celle-ci est provoquée par le plaisir et la douleur. C'est cette part de l'émotion, la seule que nous éprouvions et connaissions avant la métamorphose, qui est convertie en spectacle. Mais l'émotion qui, en son sens plein, est la condition de la vie psychique, renaît de la consomption de ces éléments évanouis sous la forme spectaculaire de l'émotion de beauté.

§

Je conserverai sous le bénéfice de cette critique et de ces éclaircissements la définition de la beauté comme de la métamorphose de l'émotion en spectacle, et j'en viens à la seconde part de la mise au point où cette étude trouvera sa conclusion.

Elle a trait à l'œuvre d'art, en tant qu'elle est le produit où l'activité esthétique s'invente un objet qui réponde à

son besoin. Par les procédés techniques où se manifeste l'activité propre du sens esthétique, l'art retire les objets du monde de la causalité. Il les affranchit du sens utilitaire. Est-ce à dire que l'activité esthétique réussisse à créer un objet qui éveille d'une façon absolue et sans partage l'attitude de la contemplation? Je ne le pense pas. Il pourrait sembler que l'œuvre d'art accomplie fut celle où toute émotion, plaisir et douleur, eût été convertie en spectacle. Je pense qu'une telle œuvre n'existe pas en fait et que, théoriquement, elle ne peut être conçue. Je n'ai pas, au début de ces pages, rejeté la conception d'un beau objectif et absolu, qui longtemps a été à la base de l'esthétique classique, pour en rétablir l'équivalent dans une philosophie de la relation dont le seul énoncé l'exclut. L'absolu, qui ne laisse place à aucun état de conscience, s'abolit dans le néant au moment même où il se réalise.

La philosophie de la relation, qui implique le maintien de la conscience, implique donc aussi en tout objet qu'elle considère une part d'imperfection qui est la marque de sa réalité. Ce point de vue domine la conception du Bovarysme qui est *la philosophie de la conscience* introduisant dans l'être la relation qui le fait apparaître à sa propre vue dans le monde de l'existence phénoménale, seul concevable pour l'esprit. C'est ce que j'exprimais dans la quatrième et dernière partie du *Bovarysme,* tout entière consacrée à l'étude du réel.

« Quelque manifestation de la réalité que l'on considère, disais-je, il apparaîtra que cette forme quelconque doit son existence à un état d'antagonisme entre deux tendances d'une même force, il apparaîtra que dans tous les cas, chacune de ces tendances aspire à supprimer l'autre afin de régner seule » enfin, « qu'à supposer réalisé le vœu de l'une ou de l'autre de ces tendances, ce triomphe causerait avec la ruine de cette tendance la suppression de toute réalité (8). »

L'activité unique dont il a été question au cours de cette étude est l'activité psychique. Les deux tendances

(8) *Le Bovarysme,* p. 260. Un vol. in-8°, Mercure de France.

issues d'elle et qui se disputent l'hégémonie sont le sens utilitaire et le sens spectaculaire. Il ne peut être de réalité d'art que dans la relation de ces deux sensibilités. Sans une part d'émotion, plaisir et douleur, demeurée dans l'œuvre d'art, le sens spectaculaire ne serait pas appelé à s'exercer car l'œuvre d'art n'affecterait aucune sensibilité. Il est donc nécessaire que toujours persiste dans l'œuvre d'art, à quelque degré de dilution homéopathique qu'elle soit réduite, la présence d'un élément plaisir ou douleur par où le lien est maintenu entre les divers états de l'activité psychique. Si la tendance spectaculaire qui s'y épanouit excluait l'autre absolument, elle s'évanouirait elle-même dans son triomphe, selon les exigences de la proposition du bovarysme, n'étant plus supportée dans la relation par le terme antagoniste qui la soutient en la contrariant, comme s'opposent et se soutiennent les deux arcs de l'ogive.

Comment donc définir l'œuvre d'art en demeurant dans les termes de la philosophie de la relation? Celle où intervient d'une façon prépondérante l'activité esthétique dans son rapport avec l'activité du sens utilitaire; celle qui, pour cette prépondérance, détermine l'esprit à en faire usage comme d'un spectacle à contempler plutôt que comme d'un objet à utiliser. Or, on a vu que c'est la fonction naturelle de l'art de soustraire par ses techniques les objets qui sont ses œuvres à la possibilité d'être utilisés dans le domaine de la sensibilité élémentaire.

Toute œuvre d'art est donc un complexe où interfèrent les éléments de la sensibilité élémentaire avec le sens esthétique qui transforme une part de ces éléments en représentation, en spectacle.

§

La définition que j'ai donnée de la beauté, la métamorphose de l'émotion en spectacle permettra donc de distinguer dans ce complexe, qu'est toute œuvre d'art, ce qui y entre d'exclusivement esthétique. De ce critère on pourra faire usage pour établir une hiérarchie entre les œuvres d'art selon la proportion plus ou moins forte

qu'elles renferment d'éléments spectaculaires par rapport aux appels à l'émotion qui y persistent. On pourra de cette relation conclure à un jugement de valeur. On pourra, d'un point de vue plus objectif, n'en faire état que comme d'un strict appareil de dosage. Pour fixer par un exemple concret ce que j'entends signifier ici, je comparerai le *Faust* de Gounod à la *Damnation de Faust* de Berlioz. Ces deux compositions musicales sont des œuvres d'art. Mais qui ne sent que la première implique un appel aux sensations élémentaires de l'érotisme et de la douleur, qui est singulièrement atténué dans la seconde par la qualité de la technique musicale? Toutefois, cet appel à la sensation a pour effet d'amener jusqu'au seuil de la transposition esthétique nombre de sensibilités sur lesquelles n'aurait pas de prise l'art plus transposé de Berlioz.

De telles comparaisons, qui pourraient être multipliées selon bien des nuances, formeraient une introduction à des considérations sur l'art populaire et l'art savant, termes tranchés qui comporteraient eux-mêmes toute une gradation de nuances. Je n'en veux retenir qu'une application du point de vue physiologique qui est à la base de cette étude et qui me semble propre à identifier l'un avec l'autre ces deux modes de l'art, quelles que soient leurs divergences. Aussi bien est-ce par la considération de ces éléments physiologiques par où l'art plonge dans la biologie que je terminerai cette étude.

L'homme lieu d'échange et transformateur d'énergie. Cette proposition tient elle-même à la conception que je me forme de l'existence, non, à la façon des anciens philosophes, comme d'un événement se déroulant d'un commencement vers une fin, mais comme d'un jeu de forces indéfini s'exerçant dans l'ordre de la cause à l'effet, processus physico-chimiques, puis biologiques, pour aboutir, aux phases ultimes de la biologie, à une péripétie où cette activité pure apparaît divisée avec elle-même par la conscience où elle reflète à sa propre vue les états antérieurs de son improvisation. L'homme est l'être chez lequel se manifeste à nos yeux d'une façon claire et dis-

tincte, avec l'apparition de la conscience, cette division avec elle-même de l'activité totale qui se développe dans l'existence. Au cours de toutes les péripéties antérieures du devenir, chacune des métamorphoses que nous voyons apparaître, et qui forment à nos yeux les règnes de la nature, impliquent la transmission totale au nouveau règne des éléments impliqués dans le règne précédent. Il y a, de l'un à l'autre, altération, transformation en vertu d'une synthèse, mais rien ne nous autorise à penser qu'il y ait perte d'énergie. Toutes les forces incluses dans les éléments physico-chimiques se retrouvent dans la biologie avec des manifestations inédites qui réalisent par des relations nouvelles des degrés divers du jeu de la causalité. Chez tous les représentants de ces règnes, il y a égalité de la réaction à l'action. Il en est autrement dès que la conscience apparaît. Né des combinaisons de la causalité, le nouveau pouvoir de représentation qui se dégage avec elle des virtualités du devenir, est soustrait à l'improvisation en termes de causalité.

Cette conséquence en résulte.

L'être chez lequel la conscience s'est développée, l'homme, ne peut plus extérioriser par une réaction dans l'ordre de la causalité la totalité de l'excitation qu'il a reçue du monde extérieur. Par le mécanisme physiologique de la conscience, une part de cette excitation a été transformée en représentation. D'où cette angoisse et ce déséquilibre que j'ai signalés au cours de cette étude et qui vient d'un excès de plénitude. Malheur de la conscience. Mais ce malheur est compensé par le pouvoir que la conscience introduit dans l'activité psychique d'extérioriser en un phénomène de représentation dont l'œuvre d'art est l'expression concrète, cette part de l'excitation qui a été retenue par la conscience. Et ceci marque la place de l'art comme fonction de la biologie que, pour réagir aux excitations du monde extérieur, il manifeste chez l'homme une modalité nouvelle qui ne se rencontre en aucune autre espèce. Il n'est d'œuvre d'art que de l'homme.

Et c'est par là que cette étude se rattache à mes études

antérieures sur la moralité esthétique, si la moralité, en tant que condition d'existence, est l'harmonie de l'homme avec lui-même. Cette harmonie consiste en l'adéquation la plus approchée qui soit possible, de la réaction à l'excitation. Importance suprême, dans l'ordre humain, du sens esthétique et de l'œuvre d'art pour approcher de cette adéquation.

JULES DE GAULTIER.

LA RESCOUSSE [1]

—

QUATRIEME PARTIE

LE DON DES HAUTS-FONDS

I

Lingard, seul dans le dinghy ramenait Mrs. Travers, du yacht au brick. Pendant tout le branle-bas de l'embarquement et jusqu'à ce que le dernier homme d'équipage eût quitté le bord, il était resté près d'elle, immobile et silencieux. Ce ne fut qu'une fois les murmures inquiets des matelots qui s'éloignaient dans les canots complètement dissipés que sa voix, prenant dans le silence une intonation grave, avait articulé les mots : « Suivez-moi! » Elle l'avait suivi. Leurs pas retentissaient sur le pont désert. Parvenu au pied de l'échelle, il s'était retourné pour lui dire à voix basse : « Prenez garde! »

Il était descendu dans l'embarcation et l'avait tenue accostée. Il avait eu l'impression que Mrs. Travers était intimidée par l'obscurité. Elle s'était senti saisir le bras fermement. « Je vous tiens! » avait-il dit. Elle s'était élancée, se fiant aveuglément à son étreinte, et en retenant son souffle, elle s'était laissée tomber sur le banc-arrière. Elle avait entendu un léger clapotis, et le flanc confus du yacht abandonné s'était fondu soudain dans l'ombre épaisse de la nuit.

Tout en ramant, il la voyait devant lui, enveloppée dans un manteau à capuchon, et il apercevait au-dessus de sa tête la lueur du fanal qui s'atténuait peu à peu sur le navire qu'ils venaient de quitter. Une fois qu'il se fut éteint sans le moindre vacillement, Lingard ne distingua plus rien de la

(1) Voyez *Mercure de France*, n°s 898 à 902. - Copyright by G. Jean-Aubry and Librairie Gallimard.

forme du navire échoué. Ce feu avait disparu comme un rêve, et les événements des dernières vingt-quatre heures semblaient faire partie, eux aussi, d'un rêve évanoui. Cette forme encapuchonnée en faisait également partie. Elle ne parlait pas : elle ne bougeait pas : elle allait se dissiper dans un instant. Il lui semblait emporter de cette goélette disparue non pas une femme, mais un souvenir, — la troublante vision d'un être humain qu'il ne reverrait plus.

A chaque coup d'aviron, Mrs. Travers sentait l'embarcation bondir en avant avec elle. Lingard devait, pour tenir sa route, jeter de temps en temps un coup d'œil par-dessus son épaule. « Vous serez en sûreté à bord du brick. » lui dit-il. Elle demeurait silencieuse. Un rêve! Un rêve! Il souqua dur, l'eau frappa violemment l'avant arrondi. La lueur vermeille que projetaient les torches se refléta à l'intérieur du capuchon. Ce rêve avait un visage pâle; ce souvenir avait des yeux vivants.

— Il fallait que je vienne vous chercher moi-même, dit-il.

— Je n'attendais pas moins de vous.

C'étaient les premiers mots qu'il lui entendait prononcer depuis cette troisième rencontre.

— Et j'avais juré, — et devant vous encore — de ne jamais remettre le pied à bord de votre navire.

— C'est très bien de votre part de... commença-t-elle.

— Je l'avais pour ainsi dire oublié, fit-il simplement.

— Je n'attendais pas moins de vous, répéta-t-elle.

Il donna trois rapides coups d'aviron avant de lui demander doucement :

— Qu'attendez-vous de plus?

— Tout, répondit-elle.

Il longeait l'arrière du brick et dut tourner la tête. Puis, de nouveau, il lui fit face :

— Et vous avez confiance en moi... s'écria-t-il.

— J'aimerais avoir confiance en vous, interrompit-elle, parce que...

Au-dessus de leurs têtes une voix, d'un ton inquiet, cria en malais :

— Voici le commandant!

En entendant ce bruit étrange, elle s'interrompit. Lingard rentra les avirons et elle se sentit glisser contre le flanc élevé du navire. Un visage sombre, aux yeux attentifs, apparut tout près de ses yeux : des doigts noirs saisirent le plat-bord

de l'embarcation. Elle s'était levée et tout son corps suivait les mouvements du dinghy.

— Prenez garde, fit de nouveau Lingard; mais cette fois, dans la lumière des torches, il ne lui offrit pas de l'aider. Elle monta seule et il franchit la lisse derrière elle.

Le pont-arrière était encombré de Blancs et de Malais. Lingard et Mrs. Travers le parcoururent d'un pas rapide, entre des groupes qui s'écartaient sur leur passage. Lingard lui ouvrit la porte du carré, mais demeura sur le pont pour s'enquérir de ses embarcations. Elles étaient rentrées pendant qu'il était allé à bord du yacht, et les deux patrons vinrent sur l'arrière lui faire leur rapport. L'embarcation envoyée au nord n'avait rien vu. Celle qu'il avait chargée d'explorer les bancs et les îlots au sud avait reconnu les *praus* de Daman. Le patron rapporta que des feux étaient allumés sur le rivage : les équipages des deux *praus* campaient sur un banc de sable. Ils étaient en train de préparer leur repas. L'embarcation avait pu s'approcher au point d'entendre leurs voix. Un homme était en sentinelle près du rivage : il s'en était rendu compte en l'entendant crier à ceux qui étaient plus haut près des feux. Lingard voulut savoir comment ils avaient réussi, eux, à ne pas se faire voir.

— La nuit nous cachait, répondit l'homme de sa voix profonde.

Il ne savait pas qu'il pût y avoir des Blancs dans le camp de Daman. Qu'y pourraient-ils bien faire ? Rajah Hassim et sa sœur étaient apparus à l'improviste dans leur canoe, près de son embarcation. Rajah Hassim lui avait dit à voix basse de rallier immédiatement le brick et d'aviser Tuan de ce qu'il avait observé. Rajah Hassim lui avait dit aussi qu'il reviendrait à bord du brick avant peu avec d'autres nouvelles. Il avait obéi parce que le Rajah était selon lui un personnage « qui », ajouta-t-il, « connaît parfaitement ce qui est dans l'esprit de Tuan, comme chacun le sait ». — « Connaît! » s'écria brusquement Lingard. L'homme leva un moment un regard lourd et s'en alla sur l'avant sans rien ajouter. Lingard le suivit des yeux, l'air irrité. Une force nouvelle avait fait son apparition dans le monde, une puissance douée de la parole et qui s'en servait sinistrement pour d'ironiques allusions. Qu'on vînt lui dire que « quelqu'un savait parfaitement ce qu'il avait dans l'esprit » l'avait fait bondir. Cela lui avait fait comprendre qu'il ne savait plus lui-même ce qu'il

avait dans l'esprit, qu'il lui semblait impossible de jamais le savoir. Et cette puissance nouvelle avait exercé son action, non seulement sur les paroles qu'il lui fallait entendre, mais aussi sur les faits qui l'assaillaient, sur les gens qu'il voyait, sur ses propres pensées, sur les sentiment qu'il éprouvait. Ils formaient, comme toujours, la surface visible de la vie offerte à la conquête d'une volonté sans entraves. La veille il aurait pu discerner clairement, maîtriser, mépriser tout cela : maintenant une puissance nouvelle avait fait son apparition dans le monde et y projetait l'inquiète pénombre d'un sombre et impénétrable dessein.

II

Lingard, se reprenant dans un léger sursaut, donna l'ordre d'éteindre tous les feux à bord du brick. Maintenant qu'on avait transbordé l'équipage du yacht, l'obscurité offrait tout avantage. Il donna cet ordre instinctivement ; c'était ce qu'imposait la circonstance. Toutes ses pensées étaient dans le carré de son brick, où une femme attendait. Il mit sa main devant ses yeux, en concentrant son énergie comme pour un grand effort mental. Il entendait autour de lui chuchoter avec animation ces Blancs que, le matin même, il avait si ardemment souhaité voir en sûreté sous sa garde. Ils y étaient maintenant, mais un accident, une malchance, une absurdité, avait fait échoué son plan. Il lui fallait aller au carré parler à Mrs. Travers. Il le souhaitait, et cette idée l'effrayait. Il n'était pas de ceux qui savent s'exprimer : soulager son esprit était pour lui une gigantesque entreprise, qui réclamait un effort désespéré, pour une réussite incertaine. Il faut que je m'en explique avec elle, se dit-il à part lui, comme s'il se préparait à un combat. Il n'était pas sûr de lui, pas sûr d'elle : il n'était sûr de rien ni de personne; mais ce dont il était absolument sûr, c'est qu'il voulait la voir.

Au moment où il atteignait la porte du carré, les deux torches s'éteignirent à la fois et la voûte noire de la nuit que soutenaient au-dessus du brick ces flammes farouches retomba derrière lui et plongea soudain le navire dans une complète obscurité. Un bourdonnement de voix inconnues s'éleva immédiatement avec des intonations effrayées. — Holà! — On n'y voit goutte! — Eh bien! qu'est-ce qui va arriver? insista une voix. Je veux savoir ce qui va arriver.

Lingard, sur le point d'ouvrir la porte, s'arrêta et attendit, attendit absurdement une réponse à cette question comme s'il en espérait un avis :

— Qu'est-ce qui te prend? Tu peux t'estimer heureux, fit une autre voix.

— Cela va bien, oui, pour cette nuit! reprit la voix.

— Pourquoi t'agites-tu? déclara l'autre, d'un ton raisonnable, on reviendra bel et bien chez nous.

— Je n'en suis pas sûr; le lieutenant, il dit...

— Ne t'occupe pas de ce qu'il dit; l'homme à qui appartient ce brick nous tirera de là. La femme du propriétaire va lui parler, — pour sûr. Avec de l'argent, on fait bien des choses.

Les deux voix se rapprochèrent, plus distinctes, derrière Lingard.

— Suppose que ces sacrés sauvages s'avisent de mettre le feu au yacht. Qu'est-ce qui peut les en empêcher?

— Et suppose qu'ils le fassent. Ce brick est capable de leur rentrer dedans. N'est-ce pas? Canons et tout. On reviendra chez nous tout de même. Qu'est-ce que tu dis, John?

— Je ne dis rien, et je m'en moque, fit une troisième voix, paisible et faible.

— Veux-tu dire, John, que tu t'en irais aussi bien par le fond que de rentrer chez toi? Voyons!

— Par le fond, répéta la voix grêle, tranquillement. Ma foi! C'est là que nous allons tous, en fin de compte. Peu m'importe la façon!

— Oh! là, là! Tu ficherais le spleen à un clown. Qu'est-ce que dirait ma femme si je ne revenais plus?

— Elle en prendrait un autre; il ne manque pas d'idiots dans les parages.

Un rire se fit entendre, tranquille et sans joie, dans l'intervalle d'un silence. Lingard était resté immobile, la main sur la porte. Un peu plus loin une voix furieuse éclata :

— J'ai horreur d'être dans les ténèbres à bord d'un navire que je ne connais pas. Je me demande où ils fourrent leur eau fraîche. Je ne peux rien tirer de ces idiots de nègres. On n'a pas l'air d'avoir plus d'importance ici qu'un troupeau de bestiaux. Il va falloir probablement loger sur ce sacré pont-arrière pendant Dieu sait combien de temps.

Puis de nouveau, tout près de Lingard, la première voix reprit, discrètement assourdie :

— C'est bizarre, ce brick qui s'est amené comme ça tout

d'un coup, tu ne trouves pas? Et le patron de ce brick? hein? Quel genre d'homme tu crois que c'est, — hein?

— Oh! c'est un de ces patrons qui se baladent de côté et d'autre. Le brick lui appartient, je pense. Il se balade et ramasse ce qu'il trouve d'honnête ou de malhonnête. Mon beau-frère a fait deux campagnes dans ces mers-ci, et il m'en a raconté de terribles sur ce qui se passe dans ces endroits perdus. Peut-être qu'il m'a raconté des blagues. Sur les bateaux de guerre ils vous racontent de sacrées histoires. Ma foi! qu'est-ce que tu veux que ça me fasse, ce que c'est que ce patron. Laisse-le faire à sa tête et ne te casse pas la tienne. Tu ne le reverras jamais de ta vie, une fois qu'on nous aura sortis d'ici.

— Et est-ce qu'il peut faire quelque chose pour le propriétaire? reprit la première voix.

— Nous, en tout cas, nous ne pouvons rien, c'est bien certain. Le propriétaire est peut-être bien à moitié assommé quelque part en ce moment même : est-ce qu'on sait? Les sauvages d'ici sont des gens dangereux. Et ma foi! je le regrette pour lui tout autant qu'un autre.

— Oui, oui, marmotta l'autre d'un ton approbateur.

— Il n'était peut-être pas en règle avec le bon Dieu, le pauvre! reprit l'homme à l'accent raisonnable.

Lingard entendit pousser un profond soupir.

— Si l'on peut faire quelque chose pour lui, c'est à sa femme à en décider avec ce capitaine. Avec l'aide de la Providence, il peut la tirer d'affaire.

Lingard ouvrit toute grande la porte du carré, entra, et, la refermant brusquement, rejeta derrière lui l'obscurité.

— Je suis là, pour vous tirer d'affaire, avec l'aide de la Providence, dit-il, après être resté un moment absolument immobile, le regard fixé sur Mrs. Travers. La lampe à suspension répandait dans le carré une clarté extraordinaire. Mrs. Travers avait rejeté son capuchon. La lumière étincelante de la petite pièce l'enveloppait si bien, s'attachait à elle avec une telle force qu'on aurait cru qu'elle provenait de sa personne même. On ne voyait aucune ombre sur son visage; il était violemment éclairé, hermétiquement fermé, empreint d'une beauté impénétrable.

Lingard contempla cette vision, dans une extase inconsciente, cette vision si surprenante qu'elle semblait venue d'au delà des limites du concevable, s'être égarée dans son existence. Il était impossible de deviner ses pensées, de connaître

ses sentiments, de comprendre sa peine ou sa joie. Mais elle, elle savait tout ce qu'il y avait au fond de son cœur. Il le lui avait dit lui-même, poussé par une impulsion soudaine, par un espoir absurde, une incroyable confiance. Il lui avait dit ce qu'il n'avait dit à personne au monde, sauf à lui-même peut-être, mais sans paroles, — moins clairement. Il le lui avait dit, et elle avait écouté en silence. Elle l'avait écouté, penchée au-dessus de la lisse au point qu'à la fin son souffle lui avait effleuré le front. Il se le rappelait et il eut un moment d'ardent orgueil et d'inexprimable épouvante. Il parla enfin, non sans effort.

— Vous avez entendu ce que je viens de vous dire? Me voici.

— Que voulez-vous donc que je vous dise? demanda-t-elle. Est-ce nécessaire? Est-ce possible de dire quelque chose?

— Non, répondit-il. C'est déjà dit. Je sais ce que vous attendez de moi. Je le sais. Tout.

— Tout, répéta-t-elle; elle se tut, puis ajouta à voix plus basse : C'est vraiment le moins.

Il semblait perdu dans ses pensées.

— C'est extraordinaire, déclara-t-il à mi-voix, ce que je déteste cet homme.

Elle se pencha légèrement en avant.

— Rappelez-vous qu'ils sont innocents tous les deux, dit-elle.

— Moi aussi, je le suis, innocent. Chacun est innocent en ce monde. Avez-vous jamais rencontré un homme ou une femme qui ne le soit pas? Il leur faut courir leur chance, tout de même.

— Je compte que vous serez généreux, dit-elle.

— Pour vous?

— Eh bien, pour moi. Oui, si vous voulez, — pour moi seule.

— Pour vous seule! Et vous savez tout! Sa voix retomba. Vous voulez votre bonheur.

Elle eut un mouvement d'impatience, et il vit se crisper la main qu'elle avait posée sur la table.

— Je veux qu'on me rende mon mari, déclara-t-elle, brusquement.

— Oui. Oui. C'est ce que je disais. C'est la même chose, murmura-t-il avec une étrange placidité. Elle le regarda attentivement. Sa grande simplicité suffisait à remplir une vision. Elle se sentit lentement gagner par cet être magistral. Il

n'était pas médiocre. En tout cas, il n'était pas médiocre. La splendeur d'une vie indifférente aux lois s'étendait au-dessus de lui comme le ciel de toutes parts au-dessus de la mer, vers un horizon ininterrompu. Il s'y mouvait, solitaire, dangereux, romanesque. Il portait en lui le crime, le sacrifice, la tendresse, le dévouement, et la folie d'une idée fixe. Elle pensa avec étonnement que de tous les hommes au monde, c'était certainement celui qu'elle connaissait le mieux, et pourtant elle ne pouvait prévoir, ni ce qu'il dirait, ni ce qu'il ferait la minute d'après.

— Vous m'avez accordé votre confiance, déclara-t-elle d'une voix nette. Maintenant je veux que vous m'accordiez la vie de ces deux hommes. La vie de ces deux hommes que vous ne connaissez pas, que vous oublierez demain. C'est possible. Il le faut. Vous ne pouvez pas me le refuser.

Elle attendit.

— Pourquoi ne puis-je pas refuser? murmura-t-il, d'un air sombre, sans lever les yeux.

— Vous le demandez! s'écria-t-elle.

Il ne fit aucun geste. Il semblait incapable de trouver un mot.

— Vous le demandez!... Ah! s'écria-t-elle. Vous ne voyez donc pas que je n'ai pas, moi, de royaumes à conquérir?

III

Un léger changement d'expression, qui disparut presque aussitôt, montra que Lingard avait entendu le cri passionné qu'avait arraché à cette femme la détresse de son esprit. Il ne fit aucun geste. Elle comprenait parfaitement l'extrême difficulté de sa situation. Situation dangereuse, non pas tant dans les faits eux-mêmes que par son sentiment. Parfois elle ne lui semblait pas avoir plus de réalité qu'une tradition : et elle se croyait l'héroïne de quelque ballade, qui doit implorer la vie d'innocents captifs. Sauver la vie de Mr. Travers et de M. d'Alcacer était plus qu'un devoir. C'était une nécessité, c'était un besoin impérieux, une mission irrésistible. Il lui fallut pourtant penser à l'horreur d'une mort cruelle et obscure, avant d'éprouver pour eux la pitié qu'ils méritaient. C'était en regardant Lingard qu'elle se sentait le cœur déchiré par une extrême compassion. Les autres étaient pitoyables; mais lui, cette victime de ses extravagantes im-

pulsions, lui semblait tragique, fascinant et coupable. Lingard releva la tête. On entendit chuchoter à la porte, et Hassim suivi d'Immada pénétra dans le carré.

Mrs. Travers regarda Lingard, parce que, de tous ces visages, c'était le seul dans cette chambre qui fût intelligible. Hassim se mit à parler immédiatement; quand il eut achevé, on entendit dans le brusque silence Immada pousser un profond soupir. Lingard regarda alors Mrs. Travers :

— Ces messieurs sont vivants, lui dit-il. Rajah Hassim les a vus il y a moins de deux heures, et sa sœur aussi. Ils sont vivants et sans aucun mal vraisemblablement. Et maintenant...

Il s'interrompit. Mrs. Travers, appuyée sur son coude, s'abritait les yeux sous l'étincellement des foudres de l'écusson.

— Vous devez nous détester, murmura-t-elle.

— Vous détester, répéta-t-il; et il lui sembla que son intonation avait une nuance de dédain. Non. C'est moi que je déteste.

— Pourquoi vous? demanda-t-elle à voix basse.

— De ne pas savoir ce que j'ai dans l'esprit, répondit-il. De ne pas savoir ce que je pense. De ne pas savoir ce qui s'est emparé de moi depuis... depuis ce matin. J'étais furieux alors... Seulement furieux!

— Et maintenant? murmura-t-elle.

— Je suis... malheureux, répondit-il. Après un moment de silence qui donna à Mrs. Travers le temps de s'étonner que cet homme eût réussi à pénétrer dans les profondeurs mêmes de la compassion qu'elle ressentait, il frappa sur la table avec une telle violence que les lourds fusils semblèrent en tressauter.

Mrs Travers entendit Hassim prononcer quelques mots d'un ton grave et Immada pousser un gémissement de détresse.

— J'ai cru en vous avant que vous... avant que vous m'accordiez votre confiance, commença-t-elle. Vous avez pu le voir. N'est-ce pas?

Il la regarda fixement.

— Vous n'êtes pas la première à croire en moi, dit-il.

Hassim, adossé à la porte fermée, restait les yeux fixés sur lui, et le regard sombre et triste d'Immada ne se détournait pas du visage de la femme blanche. Mrs. Travers eut l'impression d'être engagée dans une lutte contre eux; dans une lutte à qui posséderait la force de cet homme, le dévouement

de cet homme. Quand elle releva les yeux vers Lingard, elle vit sur ce visage, qu'elle s'attendait à trouver impassible ou exalté, visage d'un chef résolu ou d'un impitoyable rêveur, elle vit une expression d'oubli complet. Il semblait goûter les délices d'une profonde et surprenante sensation. Et au moment où elle faisait appel à sa générosité, Mrs. Travers s'était mise à bégayer, au milieu d'une phrase, en comprenant soudain qu'elle était l'objet même de cette contemplation.

— Non! Ne regarde pas cette femme, cria Immada. O Maître, détourne-toi...

Hassim passa son bras autour du cou de sa sœur. La voix d'Immada tomba.

— O Maître, regarde-nous!

Hassim, l'attirant vers lui, lui mit la main sur la bouche. Elle se débattit un peu, comme un oiseau pris au piège, et, se cachant la tête sur l'épaule de son frère, céda, en sanglotant doucement.

— Que vous disent-ils? demanda Mrs. Travers avec un sourire triste. Que peuvent-ils dire? il est intolérable de penser que leurs paroles qui n'ont pour moi aucun sens peuvent vous aller tout droit au cœur...

— Détournez-vous, murmura Lingard sans faire le moindre mouvement. Mrs. Travers soupira.

— Oui, il est très dur de penser que moi qui voudrais vous émouvoir, je ne puis me faire comprendre comme eux. Et pourtant je parle la langue de votre enfance, la langue de l'homme pour qui il n'y a de recours qu'en votre générosité.

Il secoua la tête. Elle le regarda un moment avec angoisse.

— Dans vos souvenirs, alors, dit-elle, et elle fut surprise de l'expression de profonde tristesse qui se répandait sur le visage attentif de Lingard.

— Savez-vous ce dont je me souviens? dit-il. Voulez-vous le savoir?

Elle écoutait, la bouche entr'ouverte.

— Je vais vous le dire. La pauvreté, un dur labeur, — et la mort, reprit-il, très calmement. Et maintenant je vous l'ai dit, et vous ne savez pas. Il en est ainsi entre nous. Vous me parlez, — je vous parle, — et nous ne savons pas.

Elle baissa les yeux.

— Alors, — que puis-je dire? reprit-elle. Que puis-je faire? Je ne peux pas renoncer. Réfléchissez! Parmi vos souvenirs, il doit bien y avoir un visage, une voix, un nom, sinon plus.

Je ne puis croire qu'il n'y ait rien d'autre que de l'amertume.

— Il n'y a pas d'amertume, murmura-t-il.

— O mon Frère! mon cœur tremble de crainte! chuchota Immada, et Lingard se tourna brusquement vers elle.

— Alors, il faut les sauver, s'écria Mrs. Travers. Ah! je savais...

— Supporte ta crainte avec patience, dit rapidement Hassim à sa sœur.

— Il faut les sauver. Vous l'avez dit, déclara Lingard en élevant soudain la voix. Il était comme un nageur qui, tout en faisant un effort surhumain pour atteindre la rive, sent le courant l'entraîner vers la mer. Il s'en irait avec ce mystérieux courant, il s'en irait rapidement, — et ce serait la fin, l'achèvement à la fois bienheureux et terrible.

A cet état d'exaltation qui le faisait étrangement se voir toujours victorieux, en dépit de tout, se mêlait une volonté tenace. Il lui était impossible de sacrifier son dessein, ce dessein caressé tant d'années, le dessein de sa vie; il ne pouvait pas plus y renoncer et exister, qu'il n'eût pu s'enlever le cœur et vivre. Cet aventurier tenait à son aventure qui lui donnait une impression exacte de lui-même.

Il examinait le problème avec une froide audace, renforcée par sa confiance en sa force. Ce n'était pas ces deux hommes qu'il avait à sauver : c'était lui-même! Et vue sous cet angle, la situation lui sembla familière.

Il savait par Hassim que les deux Blancs avaient été conduits par leurs ravisseurs au camp de Daman. Le jeune Rajah, laissant sa sœur dans le canoe, avait atterri sur le sable et rampé jusqu'à la limite même de la clarté que répandaient les feux auprès desquels les Illanuns préparaient leur repas. Daman était assis à l'écart, près d'une clarté plus vive. Les *praus* étaient mouillées sur un haut-fond, près du banc de sable, sur la crête duquel une sentinelle allait et venait, surveillant les lumières du brick; le camp bourdonnait de murmures tranquilles. Hassim était retourné à son canoe; et en compagnie de sa sœur, pagayant prudemment autour des *praus* à l'ancre, où l'on pouvait entendre les voix des femmes, il s'était approché de l'autre extrémité du camp. Une grande lueur tombait sur l'eau, que le canoe longea, sans bruit, sans sortir de l'ombre. Hassim, débarquant une seconde fois, s'était glissé tout près des feux. Chacune des *praus*, selon la coutume des pirates Illanuns quand ils étaient en campagne, était suivie d'une plus petite barque de guerre; celles-ci, légè-

res et facilement maniables, avaient été tirées sur le sable, non loin de cette grande lueur; on les avait tirées assez loin sur le rivage en pente, où elles projetaient de fortes ombres. Hassim s'était glissé jusqu'à la plus grande, et dressé sur la pointe des pieds il avait pu observer le camp, par dessus les plats-bords. La conversation confuse de ces hommes ressemblait à un bourdonnement d'insectes dans une forêt. Un enfant vagissait à bord d'une des *praus,* une femme appelait vers le rivage d'une voix perçante. Hassim tirant son kriss du fourreau l'avait tenu à la main.

Il rapporta que, peu après, il avait vu les deux Blancs marcher entre les feux. Ils gesticulaient et parlaient ensemble, s'arrêtant de temps à autre; ils s'étaient approchés de Daman, et le plus petit des deux, celui qui avait des poils sur le visage, lui avait fait un long discours grave. Daman, assis les jambes croisées sur un petit tapis, le Coran ouvert sur ses genoux, en chantait les versets, tout en se balançant, les yeux fermés.

Les chefs Illanuns, roulés dans leurs manteaux et allongés sur le sol, se soulevaient sur le coude pour regarder les Blancs. Quand le petit homme blanc avait eu fini son discours, il les avait regardés un moment, puis il s'était mis à taper du pied. Il semblait furieux qu'on ne le comprît pas. Il avait eu soudain l'air triste; il s'était couvert le visage de ses mains; le plus grand lui avait mis la main sur l'épaule et lui avait murmuré quelque chose à l'oreille. Le bois sec des feux craquait, les Illanuns dormaient, faisaient leur cuisine, parlaient, leurs armes à portée de la main. Quelques hommes armés étaient venus regarder attentivement les prisonniers, puis étaient retournés à leurs feux. Les deux Blancs s'étaient accroupis sur le sable devant Daman. Ils avaient des vêtements souillés, du sable dans les cheveux. Le plus grand des deux avait perdu son chapeau : dans l'œil de l'autre le morceau de verre étincelait; le dos de son vêtement était couvert de vase et une manche de sa veste déchirée au coude.

Hassim avait tout observé et était revenu sans être vu jusqu'à l'endroit du rivage où Immada tenant le canoe à flot l'attendait. Les Illanuns se fiant à la mer, n'exerçaient sur leurs prisonniers qu'une lointaine surveillance; s'il avait pu communiquer avec eux, Hassim pensait qu'ils auraient pu s'enfuir. Mais ils n'auraient pas compris ses signes et encore moins ses paroles. Il avait demandé conseil à sa sœur. Immada n'avait eu qu'un murmure triste : à leurs pieds, le

ressac faisait un bruit mélancolique à peine plus fort que leurs voix.

La loyauté d'Hassim était absolue, mais elle ne lui montrait plus maintenant la vive clarté de l'espérance, mais l'ombre du doute. Il avait voulu obtenir ces renseignements pour son puissant ami qui saurait peut-être être constant. Quand, suivi d'Immada, il s'était approché de nouveau du camp, — ouvertement cette fois, leur venue n'avait guère éveillé de surprise. On savait fort bien parmi les chefs Illanuns que le Rajah pour qui ils devaient combattre, — si Dieu le voulait, — était dans les parages des hauts-fonds à attendre la venue du Blanc qui avait de si grandes richesses et une réserve d'armes, et qui était son serviteur. Daman qui, seul, comprenait l'exacte relation d'Hassim et de Lingard avait accueilli le frère et la sœur avec une impénétrable gravité. Hassim avait pris place à sa droite sur le tapis. Un entretien s'était tenu à mi-voix, en phrases courtes et apparemment négligentes, qu'entrecoupaient de longs silences. Immada, se serrant contre son frère et s'appuyant d'un bras à son épaule, avait écouté avec une grave attention et avec une apparence de calme, comme il convient à une princesse de Wajo accoutumée à se trouver au milieu de guerriers et d'hommes d'Etat aux moments de danger et aux heures de délibération. Son cœur battait rapidement; devant elle les deux Blancs silencieux regardaient ces deux visages connus, comme s'ils eussent été de l'autre côté d'un golfe. Quatre chefs Illanuns étaient assis sur un rang. D'amples manteaux leur tombaient des épaules, jusque sur le sable derrière eux où leurs quatre longues lances étaient plantées, chacune supportant un petit bouclier de bois oblong, taillé sur les bords, et teint de pourpre foncé. Daman avait étendu le bras et désigné les prisonniers. Les visages des Blancs étaient très calmes. Daman les regardait ardemment et en silence, comme s'il était consumé d'un indicible désir.

Le Coran, dans une enveloppe de soie, était suspendu sur sa poitrine par un cordon rouge. Il reposait sur son cœur; juste au-dessous on voyait dépasser la poignée de corne unie d'un kriss, placé dans le pli du sarong, à portée de la main. Les nuages qui s'amoncelaient au-dessus du camp faisaient peser lourdement l'obscurité sur la lueur des feux éparpillés. « Il y a du sang entre les Blancs et moi », avait-il déclaré avec violence. Les chefs Illanuns étaient restés impassibles. Il y avait du sang entre eux et toute l'humanité. Hassim lui

avait fait tranquillement observer qu'il y avait un Blanc avec lequel il serait sage de rester en bons termes; d'ailleurs, Daman n'était-il pas déjà son ami? Daman s'était mis à sourire, les yeux à demi fermés. Il était l'ami de cet homme blanc, mais non pas son esclave. Les Illanuns, jouant avec la poignée de leurs sabres, avaient acquiescé d'un grognement. Pourquoi, avait demandé Daman, ces Blancs inconnus voyagent-ils si loin de leur pays? Le grand homme blanc qu'ils connaissaient tous n'avait aucun besoin d'eux. Personne n'avait besoin d'eux. Le malheur suivrait leurs traces. C'était des gens envoyés par des chefs pour examiner l'aspect de pays lointains, parler de paix et faire des traités. Ainsi commençaient les grandes calamités. Les Illanuns étaient loin de leur pays, dont aucun Blanc n'osait approcher; ils avaient donc bien le droit d'aller chercher leurs ennemis sur la mer. Ils avaient trouvé ces deux-là qui étaient venus voir. Il voulait savoir ce qu'ils étaient venus voir. Ils n'avaient donc rien à voir chez eux?

Il avait parlé sur un ton ironique et contenu. Les cendres éparpillées brillaient d'un rouge plus sombre; la grande clarté du feu du Chef avait baissé et était devenue terne avant de s'éteindre. Des silhouettes raides se levaient, se baissaient, allaient et venaient, chuchotaient sur la grève. Ça et là le fer d'une lance accrochait un rayon rouge au-dessus de la forme noire d'une tête.

— Les Illanuns cherchent du butin sur la mer, s'était écrié Daman. Leurs pères, et les pères de leurs pères en ont fait autant, intrépides comme ceux qui voient la mort de près.

On avait entendu un rire étouffé.

— Nous frappons et avançons, avait dit une voix ardente. Nous vivons et mourons les armes à la main.

Les Illanuns s'étaient levés précipitamment. Ils s'étaient mis à piétiner le sable, en brandissant des lames nues au-dessus de la tête de leurs prisonniers. Un tumulte s'était élevé.

Quand il se fut calmé, Daman était resté debout, drapé dans un manteau qui lui tombait jusqu'aux pieds, et il s'était remis à parler pour donner son avis. Assis sur le sable, les Blancs regardaient les visages l'un après l'autre comme s'ils essayaient de comprendre. Il avait été décidé qu'on enverrait les prisonniers dans le lagon, où le chef du pays déciderait de leur sort. Les Illanuns ne voulaient que piller le navire. Ils ne se souciaient pas de ce que deviendraient les hommes.

— Mais Daman s'en préoccupe, déclara Hassim à Lingard, en lui rapportant ce qui s'était passé. Il s'en préoccupe, ô Tuan!

Hassim avait déclaré également qu'à voir l'état d'effervescence qui régnait sur les terres de Belarab, on se serait cru à la veille d'une guerre. Belarab campait avec ses partisans près de la tombe de son père, dans le vallon qui s'étendait au delà des terres cultivées. La palissade était close à l'intérieur, personne ne se montrait sur les vérandas des habitations. Seule la fumée des feux de cuisine montrait qu'elles étaient habitées. Les partisans de Tengga, pendant ce temps, faisaient les bravaches aux alentours, tyrannisant de paisibles indigènes. Le peuple était en proie à une sorte de folie, folie aussi puissante que celle de l'amour, celle de la bataille, le désir de verser le sang. Une crainte étrange aussi les animait. La grande fumée, aperçue ce matin au-dessus des forêts de la côte, était quelque signal convenu de Tengga à Daman, mais Hassim avait été incapable d'en découvrir le sens. Il craignait pour la sûreté de Jörgenson. Il raconta que tandis que l'on armait l'une des barques de guerre pour conduire les prisonniers au lagon, sa sœur et lui avaient quitté le camp tranquillement et étaient partis sur leur canoe. Les torches du brick, reflétées en un vague dessin sur les nuages, leur avaient permis de tenir leur route à travers les bancs de sable. Ils étaient à peine à mi-chemin que ces torches s'étaient éteintes, et l'obscurité lui avait paru plus épaisse que jamais. Mais elle ne l'était pas plus que celle de son esprit, — ajouta-t-il. Il avait observé les deux Blancs assis immobiles et silencieux sous le tranchant des épées; il avait observé Daman, il avait entendu des paroles amères; il observait maintenant son ami blanc, — et il ne voyait pas d'issue à ces circonstances. On peut voir les visages des hommes, mais on ne peut voir leur destinée, qui est pourtant écrite sur leurs fronts. Il n'avait rien d'autre à dire, et ce qu'il avait rapporté était, mot pour mot, la vérité même.

IV

Lingard, à son tour, rapporta tout à Mrs. Travers. Son courage, son intelligence, la rapidité de sa compréhension, la couleur de ses yeux et l'intrépidité de son regard éveillaient

en lui une admiration enthousiaste. Elle était là à son côté! Cette fatale illusion s'attachait de plus en plus étroitement à son âme, — comme un vêtement de lumière, — comme une armure de feu!

Il répugnait à envisager les faits. Toute sa vie, — jusqu'à ce jour, — avait été une lutte ouverte contre les événements; mais à présent, il ne pouvait se résigner à considérer sa situation. Ce fut Mrs. Travers qui, au bout d'un moment, le contraignit à la pénible nécessité de penser en voulant savoir dans quelle mesure les nouvelles rapportées par Hassim affectaient l'état des choses.

Lingard ne doutait aucunement que Daman désirât qu'il fût instruit du sort des prisonniers. C'était la raison pour laquelle Daman avait si bien accueilli Hassim, lui avait laissé connaître la décision prise, et lui avait permis de quitter le camp établi sur le banc de sable. Tout cela n'avait eu qu'un seul objet : faire savoir à Lingard que les prisonniers avaient été mis hors de son atteinte tant qu'il resterait à bord de son brick. C'était dans son brick que résidait maintenant toute sa force. L'obliger à quitter son brick, c'était lui retirer l'épée des mains.

— Vous me comprenez bien Mrs. Travers? demanda-t-il. Ils ont peur de moi, parce que je sais manœuvrer mon brick. Ils ont peur du brick, parce que lorsque je suis à mon bord, le brick et moi nous ne faisons qu'un. Je suis un homme armé, voyez-vous? Sans le brick, je suis désarmé; et sans moi, il ne peut frapper un grand coup. C'est ce que Daman pense. Il ne sait pas tout, mais il n'est pas très loin de la vérité. Il se dit que si j'arme les embarcations pour aller au lagon chercher ces Blancs, ses guerriers s'empareront du yacht assurément, — et peut-être aussi du brick. Si je reste ici avec le brick, il tient les deux Blancs et il peut le prendre de haut avec moi. Belarab croit en moi certainement, mais Daman ne se fie à personne au monde. Il ne peut absolument pas se fier à qui que ce soit, car il ne cesse lui-même de comploter. Il est venu ici pour me prêter main-forte et dès qu'il a su que je n'étais pas là, il s'est mis à comploter avec Tengga. Il a agi; et il a agi habilement, avec plus d'habileté même qu'il ne pense. Pourquoi? Je vais vous dire pourquoi. Parce que, moi, Tom Lingard, je n'ai pas à bord de ce brick un seul Blanc à qui me fier. Pas un seul. Je viens de découvrir à l'instant que mon second pense que je suis une espèce de pirate. Et tout l'équipage du yacht a la même idée. C'est comme si vous

m'aviez apporté la malédiction à bord de votre yacht. Personne n'a confiance en moi. Véritablement! Où en suis-je arrivé? Même ces deux-ci, — regardez-les; je vous en prie, regardez-les. Juste ciel! ils se défient de moi! de moi!...

Il désigna du doigt Hassim et Immada. La jeune fille prit un air effrayé. Hassim conservait le même regard calme et intelligent, empreint d'une inépuisable patience. Lingard laissa soudain tomber sa voix.

— Et, ma foi, ils ont peut-être raison. Qui sait? Vous? Vous le savez? Voilà des années qu'ils attendent. Ils attendent, le cœur lourd. Croyez-vous donc que ce me soit égal? Aurais-je dû garder tout cela pour moi, — n'en rien dire à personne, à personne, — pas même à vous? Attendent-ils ce qui maintenant ne viendra jamais?

Mrs. Travers se leva et fit rapidement le tour de la table.

— Ne pouvons-nous pas donner quelque chose à ce... ce Daman, ou aux autres? Nous pourrions leur offrir plus qu'ils ne pensent peut-être. Moi, mon mari...

— Ne me parlez pas de votre mari, dit-il brusquement. Vous ne savez pas ce que vous faites.

Elle vit son regard chargé d'une sombre colère.

— Mais je le dois affirma-t-elle avec chaleur.

— Vous devez, fit-il d'un ton pensif, tout en remarquant qu'elle était presque de sa taille. Vous devez! Oh! oui. Naturellement, vous devez! Vous devez! Oui! Mais je ne veux pas l'entendre. Donner! Qu'est-ce que vous pouvez donner? Vous pouvez bien posséder toutes les richesses du monde. Non! Vous ne pouvez rien donner...

— Je pensais à vos difficultés en disant cela, répliqua-t-elle en l'interrompant.

Il abaissa son regard, qui suivit la ligne de son épaule.

— Mes difficultés, à moi! répéta-t-il.

Ils échangèrent ces paroles presque à voix basse. Du pont au-dessus de leurs têtes leur parvenait un bruit de pas traînants. Lingard se tourna vers la claire-voie ouverte.

— Dites-moi, là-haut. Il y a de la brise?

Le silence régna un moment, puis quelqu'un répondit avec nonchalance :

— Un peu de brise établie au nord.

Et ajouta rapidement, après un moment d'interruption :

— Il fait noir comme dans un four.

— Oui, assez noir, murmura Lingard.

Il lui fallait prendre une résolution. Maintenant. Immédia-

tement. Le monde attendait. Ce monde plein d'espérances et de terreurs. Que devait-il faire? Au lieu de répondre à cette question, il suivait des yeux les ondulations mates de la chevelure de Mrs. Travers et demeura fasciné par une mèche folle près du cou. Que devait-il faire? Personne à qui confier le commandement du brick. La voix qui lui avait répondu était celle de Carter.

— Il rôde par là pour me surveiller, dit-il à Mrs. Travers.

Elle secoua la tête et esquissa un sourire. En haut l'homme toussa discrètement.

— Non, reprit Lingard, il faut que vous compreniez que vous n'avez absolument rien à offrir.

On entendit l'homme qui, sur le pont, semblait s'être attardé près de la claire-voie, dire d'un ton tranquille :

— Je suis là, si vous avez besoin de moi, Mrs. Travers.

Hassim et Immada levèrent les yeux.

— Vous voyez! s'écria Lingard. Qu'est-ce que je vous disais? Il me surveille. A bord de mon propre navire. Est-ce que je rêve? Est-ce que j'ai la fièvre? Dites-lui de descendre, dit-il après un moment de silence.

Mrs. Travers fit ce qu'il demandait et Lingard trouva sa voix à la fois très douce et très ferme.

— Il n'y a rien au monde que j'aime autant que ce brick, reprit-il. Rien au monde. Si je le perdais, je n'aurais plus rien au monde sous les pieds. Vous ne comprenez pas cela. Vous ne pouvez pas comprendre.

Carter entra et referma soigneusement la porte du carré. Il regarda avec sérénité chacun de ceux qui s'y trouvaient.

— Tout va bien là-haut? demanda Lingard.

— Bien, si ça vous plaît d'appeler cela ainsi, répondit-il. Mais vous n'avez qu'à passer la tête par la porte pour les entendre ronfler, les uns contre les autres, comme s'il n'y avait pas la moindre femme chez eux ni le moindre pirate à la mer.

— Ecoutez-moi, dit Lingard. J'ai découvert que je ne peux pas avoir confiance dans mon second.

— Vraiment! fit Carter d'une voix traînante. Je n'en suis pas autrement surpris. Je dois dire que lui, il ne ronfle pas, mais je crois bien que c'est parce qu'il n'a pas assez de raison pour dormir. Il m'a guetté, il y a juste un moment, sur la dunette, pour me raconter je ne sais quoi à propos des mauvaises fréquentations qui corrompent les bonnes manières.

Il me semble avoir déjà entendu cela. Une remarque assez étrange. Il a voulu me donner à entendre, en somme, que s'il n'était pas entièrement corrompu, ce n'était pas de votre faute. Comme si tout cela me concernait. Il est aussi idiot qu'il est gras.

Carter se mit à rire et s'adossa à la cloison.

Lingard regardait cette femme qui attendait tant de lui, et, dans la clarté qu'elle semblait répandre, il se voyait conduisant une colonne d'embarcations armées à l'attaque des possessions de Belarab. Il pouvait les détruire de fond en comble et disperser ces gens jusque dans la jungle. Il le pouvait! Et il éprouva une surprise, un choc, une vague horreur à la pensée de la force destructrice de sa volonté. Il pouvait lui offrir un nombre considérable de vies humaines. Il ne la connaissait que depuis la veille, et il lui semblait qu'il avait attendu toute sa vie qu'elle fît un signe. Elle restait immobile. Il méditait un plan d'attaque. Il voyait la fumée et la flamme, — et un moment après, il se vit seul parmi des ruines informes, tandis que les murmures, les soupirs, les gémissements des hauts-fonds bruissaient à ses oreilles. Il frissonna et secoua la tête.

— Non! je ne peux pas vous donner toutes ces existences! s'écria-t-il. Et avant même que Mrs. Travers eût pu deviner le sens de cette violence, il déclara que, puisqu'il fallait sauver les deux captifs, il s'en irait tout seul au lagon. Il ne pouvait songer à employer la force.

— Vous comprenez pourquoi? dit-il à Mrs. Travers.

— Oui! murmura-t-elle faiblement.

Il courrait le risque tout seul. Il avait l'espoir que Belarab comprendrait où se trouvait son véritable intérêt.

— Si je puis seulement arriver jusqu'à lui, je me charge de le lui faire comprendre. N'ai-je pas assuré sa puissance pendant ces deux années? Il le sait bien aussi. Il le sent.

Lui serait-il possible d'arriver jusqu'à Belarag? Cela c'était une autre question. Lingard se perdit dans ses pensées.

— Il n'oserait pas! s'écria-t-il.

Mrs. Travers écoutait, la bouche légèrement entr'ouverte. Pas un muscle ne bougeait du visage juvénile et calme de Carter : mais quand, se retournant brusquement, Lingard s'avança tout près de lui et lui demanda avec un éclair dans les yeux et en baissant un peu la voix : « Vous sentez-vous capable de mener ce brick au combat? » un mouvement qui ressemblait à un sourire souleva sa petite moustache blonde.

— Capable? dit-il. Je pourrais essayer, en tout cas. Il s'arrêta, et ajouta comme dans un souffle :

— Pour madame, — naturellement.

Lingard sembla chanceler comme s'il avait reçu un coup dans la poitrine.

— Je pensais au brick, reprit-il doucement.

— Mrs Travers serait à bord, répliqua Carter.

— Quoi? à bord! Ah! oui, à bord! Où pourrait-elle être? reprit Lingard en bégayant.

Carter le regardait avec stupéfaction.

— Combattre! dites-vous, reprit-il lentement. Mettez-moi à l'épreuve!

— C'est ce que je ferai, s'écria Lingard.

Il sortit du carré en appelant : Serang! On entendit une petite voix éraillée répondre immédiatement : Tuan! et la porte se referma violemment.

— Vous avez confiance en lui, Mrs. Travers? demanda Carter, rapidement.

— Pas vous, pourquoi? répondit-elle.

— Je ne le comprends pas. Si c'était un autre homme, je dirais qu'il est ivre, répondit Carter. Pourquoi diable est-il ici, — lui et son brick? Excusez mon audace, — mais lui avez-vous promis quelque chose?

— J'ai... j'ai promis! s'écria Mrs. Travers d'un ton d'amertume qui fit que Carter garda un moment le silence.

— Tant mieux. dit-il enfin. Qu'il montre d'abord ce qu'il peut faire et puis...

— Dites-moi! Prenez ceci, dit Lingard qui rentrait dans le carré, en fourrageant autour de son cou. Carter avança machinalement la main.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il, en voyant une petite clef de cuivre attachée à une chaîne mince.

— La soute à poudre. Une trappe sous la table. L'homme qui a cette clef commande le brick en mon absence. Le *serang* est au courant. Vous tenez la vie même du navire entre vos mains.

Carter regarda la petite clef dans la paume de sa main.

— J'étais justement en train de dire à Mrs. Travers que je n'avais pas confiance en vous, pas complètement...

— Je sais à quoi m'en tenir, interrompit Lingard, d'un ton dédaigneux. Vous portez un sacré pistolet dans votre poche pour me faire sauter la cervelle, n'est-ce pas? Que voulez-vous que ça me fasse? C'est au brick que je pense. Je crois

connaître les garçons de votre espèce. Vous ferez l'affaire.

— Ma foi, peut-être, marmotta Carter, modestement.

— Pas d'imprudence! reprit Lingard avec un air anxieux. S'il faut combattre, servez-vous de votre tête autant que de vos bras. S'il y a de la brise, combattez sous voiles. S'ils essayent de vous prendre à l'abordage par calme plat ,remettez-vous-en aux fusils pour les tenir à distance. Ne perdez pas la tête et...

Il plongea son regard dans les yeux de Carter : ses lèvres remuèrent sans qu'un son en sortît, comme s'il était devenu muet tout à coup :

— Ne vous occupez pas de moi. Qu'est-ce que cela peut vous faire ce que je suis? Pensez au navire, s'écria-t-il, ne l'abandonnez pas!

L'accent de passion dans sa voix fit impression sur ceux qui l'écoutaient et qui gardèrent quelque temps un profond silence.

— C'est bon! dit enfin Carter. Je ne lâcherai pas plus votre brick que s'il m'appartenait; mais j'aimerais voir clair dans tout ceci. Dites-moi. Vous vous en allez quelque part? Seul, avez-vous dit?

— Oui. Seul.

— Très bien. Mais ne me revenez pas avec une bande de ces gens à peau brune qui sont vos amis, — ou bien alors je ne vous laisse pas avancer à portée de voix de votre propre navire. Dois-je garder cette clef?

— Capitaine Lingard, dit soudain Mrs. Travers, ne vaudrait-il pas mieux tout lui dire?

— Tout lui dire? répéta Lingard. Tout! Hier c'eût été possible. Hier seulement! Que dis-je, hier? Il y a seulement six heures, — il y a seulement six heures, j'avais quelque chose à dire. Je vous l'ai dit. Maintenant c'est fini. Lui dire! Il n'y a plus rien à dire.

Il resta un moment la tête baissée, tandis que devant lui Mrs. Travers, qui avait esquissé un geste de protestation, laissa soudain retomber ses bras. Au bout d'un moment, il releva les yeux.

— Gardez cette clef, dit-il avec calme, et quand le moment sera venu, allez-y et prenez le commandement. Cela va comme ça.

— J'aimerais tout de même voir clair dans tout ceci, murmura de nouveau Carter. Et pour combien de temps nous quittez-vous, capitaine?

Lingard ne répondit pas. Carter attendit un moment.

— Ecoutez, capitaine, insista-t-il. Il faut tout de même que j'aie une idée. Combien. Deux, trois jours?

Lingard sursauta :

— Jours! répéta-t-il. Ah. Jours! Qu'est-ce que vous voulez savoir? Deux... trois, — qu'est-ce que le vieux m'a dit? Peut-être pour la vie.

Cela fut dit si bas que Carter seul entendit les derniers mots.

— Est-ce possible? murmura-t-il.

Lingard approuva de la tête.

— Attendez aussi longtemps que vous le pourrez, et puis, partez, dit-il de la même voix à peine distincte.

— Partir où?

— Où vous voudrez, le port le plus proche, n'importe lequel.

— Bien. Voilà au moins quelque chose de clair, en tout cas! déclara le jeune homme avec une imperturbable bonne humeur.

— Je pars, ô Hassim! dit Lingard, et le Malais s'inclina lentement et ne releva la tête que lorsque Lingard eut cessé de parler. Il ne manifesta ni surprise ni émotion en entendant Lingard, en quelques phrases concises, lui faire part de son intention de s'en aller tout seul pour délivrer les prisonniers. Quand Lingard acheva en disant : « Et il faudra trouver le moyen de m'aider, si j'ai des difficultés, ô Rajah Hassim! » il leva son regard et dit :

— Bien. Tu ne m'as jamais rien demandé jusqu'ici.

Il adressa un sourire à son ami blanc. Ce sourire eut quelque chose de subtil, et ses lèvres une fois au repos, eurent un accent plus ferme. Immada s'avança vers Lingard qu'elle regarda avec une expression de terreur dans ses yeux noirs dilatés. D'une voix dont la vibration communiqua à ceux qui l'écoutaient un sentiment indéfinissable d'alarme, elle s'écria :

— Il périra, Hassim! Il périra seul.

— Non, dit Hassim. Ta crainte, maintenant qu'il fait nuit, est aussi vaine qu'elle l'était au coucher du soleil. Il ne périra pas seul.

Elle abaissa lentement les paupières. Et, de ses yeux voilés, des larmes coulèrent. Tous se taisaient. Le front de Lingard se sillonna de rides qui semblaient renfermer une infinité de sombres pensées.

— Rappelle-toi, ô Hassim! que quand je t'ai promis de te ramener dans ton pays, tu m'as promis ton amitié pour tous les Blancs. Ton amitié pour tous les Blancs qui sont de mon peuple, à jamais.

— Ma mémoire est bonne, ô Tuan! dit Hassim. Je ne suis pas de retour dans mon pays, mais chacun n'est-il pas le maître de son cœur? Les promesses faites par un homme de noble famille durent autant que celui qui les a faites.

— Adieu! dit Lingard à Mrs. Travers. Vous serez en sécurité ici.

Il parcourut le carré du regard.

— Je vous laisse, reprit-il, et il s'arrêta court. La main de Mrs. Travers, qui reposait doucement sur le bord de la table, se mit à trembler.

— C'est pour vous... Oui. Pour vous seule... et il semble que cela ne peut pas...

Il lui semblait dire adieu au monde tout entier, prendre congé de lui-même. Mrs. Travers ne prononça pas un seul mot, mais Immada se jeta entre eux et s'écria :

— Vous êtes une femme cruelle! Vous l'envoyez loin de l'endroit où est sa force. Vous avez mis la folie dans son cœur! Oh! Aveugle, impitoyable, impudente!...

— Immada! fit Hassim d'une voix calme. Nul ne bougea.

— Qu'a-t-elle dit? demanda Mrs. Travers d'une voix hésitante. Et elle répéta d'une voix qui sembla plus dure : Qu'est-ce qu'elle m'a dit?

— Pardonnez-lui, dit Lingard. Pardonnez-lui. Ses craintes sont pour moi...

Mrs. Travers l'interrompit brusquement :

— C'est au sujet de votre départ? dit-elle.

— Oui, et il faut lui pardonner.

Il avait détourné les yeux avec une sorte d'embarras, mais il se sentit soudain assailli d'un irrésistible désir de regarder encore cette femme. Au moment de se séparer d'elle, il s'attachait à elle par le regard comme un homme tient entre ses mains une possession précieuse et disputée. La légère rougeur qui envahit graduellement les traits de Mrs. Travers donnait à son visage un air d'extraordinaire animation.

— Au sujet du danger que vous courez? demanda-t-elle anxieusement. Il écarta cette idée d'un léger geste de la main.

— Ce n'est rien. Il ne vaut pas la peine d'y penser, dit-il. J'en ai vu d'autres.

Il frappa dans ses mains et attendit jusqu'à ce qu'il eût entendu la porte du carré s'ouvrir derrière lui.

— Steward, mes pistolets.

Le mulâtre, en pantoufles, un tablier jusqu'au cou, traversa le carré sans rien regarder, comme si la pièce eût été vide...

— Est-ce mon cœur qui me fait si mal? se demandait Mrs. Travers, en contemplant le visage impassible de Lingard. Combien de temps va durer cette sensation douloureuse? Va-t-elle durer toujours?...

— Combien de vêtements dois-je mettre, commandant? demanda le steward tandis que Lingard lui prenait les pistolets et en replaçait les chiens, après avoir mis de nouvelles amorces.

— Je ne prendrai rien avec moi cette fois-ci, steward.

Le mulâtre lui remit, l'un après l'autre, un mouchoir de soie rouge, un portefeuille, un porte-cigare. Lingard noua le mouchoir négligemment autour de son cou; il était évident que c'était là son habitude quand il allait à terre : il ouvrit même l'étui à cigare pour s'assurer qu'on l'avait rempli.

— Votre chapeau, commandant, murmura le mulâtre. Lingard le mit d'un geste sur sa tête.

— Tu prendras les ordres de madame, steward, jusqu'à mon retour. Le carré lui appartient, tu entends?

Il soupira, tout prêt à partir, mais incapable, semblait-il, de soulever un pied.

— Je vais avec vous, déclara soudain Mrs. Travers d'un accent d'inaltérable décision.

Il ne la regarda pas; il ne leva même pas les yeux, il ne prononça pas un mot, jusqu'au moment où Carter s'étant écrié : « C'est impossible, Mrs. Travers », il murmura à part lui : Naturellement.

Mrs. Travers avait déjà rabattu sur sa tête le capuchon de son manteau, et son visage, encadré par cette étoffe noire, avait pris une blancheur intense et irréelle, qui donnait au violet de ses yeux une expression d'insondable mystère. Carter fit un bond en avant :

— Vous ne connaissez pas cet homme, dit-il presque en criant.

— Je le connais, dit-elle.

Et devant l'attitude incrédule du jeune homme, elle ajouta, lentement et sans hausser la voix :

— Je crois vraiment qu'il n'y a pas une seule pensée ni une seule action de sa vie que je ne connaisse.

— C'est vrai, c'est vrai, murmura Lingard.

Carter leva les bras avec un gémissement.

— Arrière! dit une voix qui lui fit l'effet d'un grondement de tonnerre, et une pression sur sa main sembla lui en broyer les os. Il se dégagea d'une saccade.

— Mrs. Travers, restez! cria-t-il.

Ils avaient disparu par la porte ouverte et l'on n'entendait déjà plus le bruit de leurs pas. Carter se retourna stupéfait comme s'il cherchait de l'aide.

— Quel homme est-ce, steward? Qui diable est-il? demanda-t-il avec fureur. Il fut confondu du ton froid et philosophique de la réponse.

— Je n'ai pas à m'inquiéter de cela, monsieur, — ni vous non plus, j'imagine.

— Vraiment, hurla Carter. Quoi! il a emmené cette dame avec lui.

Le steward regardait la lampe d'un air critique et, après un moment, il en baissa la mèche.

— Cela vaut mieux! marmotta-t-il.

— Bon Dieu! qu'est-ce que c'est que cet homme? reprit Carter, en regardant Hassim et Immada, qui chuchotaient ensemble et ne dirigeaient vers lui qu'un regard absent. Il se précipita sur le pont et se sentit instantanément aveuglé par la nuit qui semblait l'avoir attendu; il trébucha sur quelque chose de mou, donna un coup de pied à quelque chose de dur, se jeta sur la lisse.

— Revenez! cria-t-il. Revenez, Capitaine, Mrs. Travers! ou laissez-moi venir avec vous.

Il prêta l'oreille. La brise fraîche lui caressait la joue. Il avait l'impression d'avoir un bandeau noir sur les yeux.

— Ils sont partis! grommela-t-il, accablé. Et soudain il entendit la voix de Mrs Travers, lointaine, sortir des profondeurs de la nuit.

— Défendez le brick! disait cette voix, et le ton triste et autoritaire de ces mots, qui semblaient se former d'eux-mêmes dans l'immensité d'un univers privé de toute lumière, fit frissonner chaque fibre de son corps.

— Défendez le brick!...

— Le diable m'emporte, si je le fais! cria Carter au désespoir. A moins que vous ne reveniez!... Mrs. Travers.

— ...Comme si — j'étais — à bord, — moi-même, reprit la cadence chantante de cette voix, plus lointaine cette fois, avec une merveilleuse et impérieuse clarté.

Carter ne répondit rien; il essaya pendant un moment de distinguer l'embarcation, et quand, y renonçant, il sauta en bas de la lisse, la lourde obscurité du pont du brick s'agitait comme l'eau d'un étang sombre, se balançait, tourbillonait, semblait se rompre. Des masses obscures reculèrent, dérivèrent, on entendit un bruit confus de pieds nus, de vagues murmures se dissipèrent.

— Des lascars! murmura-t-il. L'équipage est sens dessus dessous.

Il écouta un moment les ronflements assourdis des Blancs qui dormaient, sur un rang, la tête sous l'aplomb de la dunette. Quelque part à ses pieds, le chien noir du yacht, invisible, et enchaîné à un anneau du pont, se mit à geindre, secoua les minces maillons, gratta avec ses griffes, perdu dans cet entourage inconnu, désireux d'attirer l'attention d'un être humain. Carter se baissa machinalement, et se sentit lécher la figure.

— Allons, mon vieux! Il tapota les flancs couverts d'une épaisse fourrure, caressa la tête lisse.

— Sois sage, Rover! Couche! Couche! mon vieux. Tu ne sais à quoi t'en tenir, n'est-ce pas?

Le chien s'immobilisa.

— Eh bien! moi non plus, murmura Carter. Mais des natures de ce genre trouvent un secours dans leur mépris pour les suggestions compliquées et infinies de la pensée. Il se dit qu'il ne tarderait pas à voir comment les choses tourneraient et renonça à toute spéculation. Un peu plus âgé, il eût compris que la situation ne dépendait en aucune façon de lui; mais il était encore trop jeune pour la considérer dans son ensemble et avec détachement. Tous ces inexplicables événements le préoccupaient considérablement, mais, d'un autre côté, il avait la clef de la soute à poudre et il n'éprouvait dans son cœur aucune antipathie pour Lingard. Sur ce point du moins il avait une certitude, et à s'en rendre compte après ce long conflit intérieur il se croyait plus près d'une solution. Tout en suivant Shaw jusqu'au carré, il ne put se défendre de quelque gaieté ni réprimer un léger sourire malicieux.

— Il est parti, dites-vous? Et il a emmené la dame avec lui, s'écria Shaw en élevant la voix au moment de franchir la porte du carré. Vraiment? Eh bien, je n'en suis pas autrement surpris. Que peut-on attendre d'un homme pareil, qui abandonne son navire dans une rade ouverte sans laisser, — je

ne dis pas des ordres, — mais même la moindre instruction à son second? Et au milieu de la nuit encore! Cela vous montre quel genre d'homme c'est. Est-ce une façon d'agir avec un second? J'imagine qu'il était irrité de la petite al-ter-ca-tion que nous avons eue juste avant que vous ne veniez à notre bord. Je lui ai dit une ou deux vérités, mais n'importe! La loi existe et cela me suffit. Je suis le commandant ici, aussi longtemps qu'il n'est pas à son bord, et si son adresse n'est pas, d'ici peu, l'une ou l'autre des prisons de Sa Majesté, je vous autorise à me traiter de Hollandais. Rappelez-vous bien cela.

Il entra d'un air d'importance, s'assit et son regard parcourut le carré d'une façon négligente d'autocrate; mais il sembla soudain pétrifié d'étonnement et d'indignation; il tendit un index gras et tremblant.

— Des nègres! fit-il d'une voix rauque. Dans le carré! Dans le carré!

Il en resta un moment privé de parole. Depuis qu'il était entré dans le carré, Hassim n'avait cessé de l'observer dans un silence pensif.

— Je ne peux pas supporter cela, reprit Shaw d'une voix indignée. Sacré nom! je me respecte trop pour admettre pareille chose.

Il se leva avec une pesante lenteur; les yeux lui sortaient de la tête, son regard était sévère et digne :

— Sortez d'ici! hurla-t-il, tout à coup, en faisant un pas en avant.

— Ma parole! Qu'est-ce qui vous prend, monsieur? demanda d'un ton calme et surpris le steward, dont la tête apparut dans l'ouverture de la porte. Ce sont les amis du commandant.

— Dis-moi qui tu hantes et... reprit Shaw, d'un ton dogmatique, mais qui fit brusquement place au ton de l'avertissement. Débarrasse-moi de ta gueule, laveur de vaisselle! Ce ne sont pas mes amis. Je ne suis pas un vagabond. Je sais ce qu'on me doit. Allez, ouste! dit-il avec fureur. Hassim, d'un mouvement rapide, mit la main sur la poignée de son *kriss*. On vit les joues de Shaw se gonfler et ses sourcils se froncer.

— Faites attention! Il vous découdrait comme un bœuf gras, murmura Carter sans qu'un seul muscle de son visage remuât.

Shaw regarda autour de lui, inquiet.

— Et vous trouveriez cela drôle, n'est-ce pas? dit-il avec amertume.

Le sourire distant et indifférent de Carter l'accabla par son horrible froideur. L'orgueil de race fit place à un abattement extrême dans l'âme primitive du second.

— Mon Dieu! Quelle calamité! Qu'est-ce que j'ai fait pour tomber au milieu de gens pareils?

Et il s'assit en gémissant et en prenant dans ses mains sa grosse tête grise. Carter s'écarta pour laisser passer Immada qui, obéissant à un murmure de son frère, s'apprêtait à quitter le carré. Elle sortit après une légère hésitation, pendant laquelle elle leva son regard vers Carter. Son frère, immobile dans une attitude de défense, assura sa retraite. Elle disparut : Hassim détendit les doigts qui serraient son arme : il regarda tour à tour les différents objets du carré, comme pour en fixer à jamais la place dans son esprit, et, suivant sa sœur, il sortit d'un pas silencieux.

Ils s'enfoncèrent dans cette même obscurité qui avait reçu, enveloppé et dissimulé les âmes agitées de Lingard et d'Edith; mais la lumière dont ces deux-là s'étaient vus chassés ressemblait maintenant à la lumière d'espoirs interdits; elle avait le terrible et tranquille éclat qu'un feu allumé sur le rivage a pour un nageur exténué sur le point de s'abandonner à l'océan fatal. Quand ils se retournèrent, elle avait disparu; Carter avait refermé derrière eux la porte de la cabine pour s'expliquer avec Shaw. Il voulait arriver à une sorte de compromis avec le commandant nominal; mais le second était si démoralisé par la nouveauté des assauts qu'avait reçus sa respectabilité, que le jeune défenseur du brick n'en put rien tirer d'autre que des lamentations mêlées de blasphèmes bénins.

Le brick dormait, et le long de son pont tranquille des voix s'élevaient dans le carré; les appels et les reproches qu'en vociférant Shaw adressait au ciel, et la voix inflexiblement traînante de Carter, se mêlaient en un murmure continu et assourdi. Les hommes de quart immobiles sur le passavant et scrutant l'obscurité, l'oreille tendue vers la mer, entendaient ce bruit étrange comme un fantôme de querelle qui eût plané dans leur dos. Wasub, après avoir vu Hassim et Immada descendre dans leur canoe, arpenta le navire avec vigilance dans toute sa longueur. Il n'y avait pas une étoile au ciel, pas un reflet sur l'eau; il n'y avait ni horizon, ni contour, ni forme sur laquelle reposer les yeux, rien à saisir

avec la main. Une obscurité qui semblait illimitée dans l'espace et le temps avait, comme un flot destructeur, submergé l'univers.

Une accalmie de la brise maintint quelque temps la petite embarcation dans le voisinage du brick. La voile hissée, invisible, battait légèrement, mystérieusement, et l'embarcation montant et descendant tout d'une pièce au passage de chaque ondulation invisible de la mer semblait reposer sur une vivante poitrine.

Lingard, assis la main sur la barre, se tenait tout droit, attentif et silencieux. Mrs. Travers avait serré son manteau autour d'elle. Leurs regards plongeaient profondément dans un vide sans lumière, et ils étaient pourtant si près du brick, que le pitoyable gémissement du chien, uni au grincement désordonné de la chaîne, leur parvenait confusément aux oreilles, évoquant d'obscures images de détresse et de fureur. Un brusque aboiement suivi d'un hurlement plaintif que sembla faire naître le passage de fantômes invisibles aux hommes, déchira les immobiles ténèbres, comme si l'instinct de la brute inspiré par l'âme de la nuit avait exprimé dans cette lamentable plainte l'appréhension de l'avenir, l'angoisse de la mort aux aguets, la terreur de l'obscurité. A peu de distance de l'embarcation du brick, Hassim et Immada dans leur canoe, laissant leurs pagaies traîner dans l'eau, restaient plongés dans une silencieuse et invincible torpeur comme si les capricieuses risées avaient porté jusqu'à leurs cœurs un subtil et mortel poison. — Tu as vu les yeux de cette femme blanche? s'écria la jeune fille. Elle frappa violemment ses paumes l'une contre l'autre et demeura les bras tendus, les mains jointes.

— O Hassim! as-tu vu ses yeux étinceler sous ses sourcils comme les rayons du soleil sous les branches recourbées dans la forêt? Ils me transperçaient. Le son de sa voix me faisait tressaillir. Je l'ai vue marcher derrière lui, — il me semble qu'elle ne vit pas sur la terre, — que tout cela est de la sorcellerie.

Elle se lamentait dans la nuit. Hassim restait silencieux. Il n'avait aucune illusion et, de tout autre que Lingard, il aurait considéré la chose comme un suicide insensé. Pour lui, Travers et d'Alcacer étaient deux puissants rajahs, — probablement parents du chef du royaume des Anglais qu'il savait être une femme : mais pourquoi étaient-ils venus se mêler de la reconquête de son propre royaume, c'était là pour

lui un obscur problème. Il s'inquiétait de la sécurité de Lingard. Qu'il courût ce risque en grande partie dans son intérêt à lui, — pour que les perspectives de la grande entreprise ne fussent pas entièrement ruinées par une querelle au sujet de la vie de ces Blancs, — cela ne le frappait pas au point où on eût pu le croire. Aussi une telle action de la part de Lingard lui apparaissait-elle comme presque inévitable. N'était-il pas Rajah Hassim ,et l'autre n'était-il pas un homme au cœur résolu, au bras puissant, au courage orgueilleux, un homme assez grand pour protéger des princes, — un ami? Les paroles d'Immada firent naître un sourire qui, comme les paroles, se perdit dans l'obscurité.

— Oublie ta lassitude, ô ma sœur! Autrement nous arriverons trop tard, lui dit-il doucement.

Le jour suivant éclairerait quelque événement décisif. Hassim pensait à ses partisans qui gardaient l'*Emma,* et il souhaitait se trouver en un endroit d'où ils pourraient entendre sa voix. Il regrettait l'absence de Jaffir, l'absence à son côté de l'homme qui, jadis, avait porté ce qu'il croyait bien être son dernier message à son ami. Ce n'avait pas été le dernier. Il avait vécu pour nourrir de nouveaux espoirs, affronter de nouvelles difficultés, et peut-être pour envoyer un autre message encore, tandis que la mort par les mains d'ennemis en armes frapperait à la porte... La brise mollit; la houle successive balançait doucement le canoë sur les lames qui se dirigeaient vers la terre. Ils avançaient lentement; mais le cœur d'Immada était plus las que ses bras, et Hassim, plongeant sans bruit la pelle de sa pagaie, regardait attentivement à droite et à gauche, essayant de distinguer la forme confuse des îlots. Bien en avant du canoë, et suivant la même route, le *dinghy* du brick avançait, la voile pleine, faisant route vers le passage étroit et sinueux entre la côte et les récifs du sud, vers l'embouchure de la rivière qui reliait le lagon à la mer.

Ainsi, par cette nuit sans étoiles, les hauts-fonds étaient peuplés d'âmes inquiètes. Le voile épais des nuages s'étendait au-dessus d'elles, les séparait du reste de l'univers. De temps en temps Mrs. Travers avait, dans l'obscurité, l'impression d'être emportée dans une course folle, et par moments il lui semblait que l'embarcation était absolument immobile, que tout dans le monde était absolument immobile, que seule son imagination était libre de toute entrave. Lingard, parfaitement immobile près d'elle, naviguait, tenant sa route d'après

le vent. Il aperçut bientôt devant lui la vague apparence d'une lumière livide que la terre semblait répandre sur l'uniforme obscurité du ciel. Le dinghy approchait des hauts-fonds. La confuse clameur des brisants faisait entendre une note plus grave.

— Combien de temps allons-nous naviguer ainsi? demanda Mrs. Travers d'une voix douce.

Elle ne reconnut pas la voix qui en réponse à sa question prononça le mot :

— Toujours.

Cette voix avait le son impersonnel d'une voix sans maître. Mrs. Travers sentit son cœur battre à coups redoublés.

— Capitaine Lingard! cria-t-elle.

— Oui. Quoi? dit-il nerveusement, comme s'il sortait d'un rêve.

— Je vous ai demandé combien de temps nous allions naviguer ainsi, répéta-t-elle d'une voix nette.

— Si la brise se maintient, nous atteindrons le lagon un peu après le lever du jour. Ce sera le moment convenable, aussi. Je vous laisserai à bord du ponton avec Jörgenson.

— Et vous? Qu'allez-vous faire? demanda-t-elle.

Elle dut attendre un moment.

— Je ferai ce que je pourrai, l'entendit-elle dire enfin.

Il y eut un autre moment de silence.

— Tout ce que je pourrai, ajouta-t-il.

La brise tomba, la voile claqua.

— J'ai une complète confiance en vous, dit-elle. Mais êtes-vous sûr de réussir?

— Non.

Mrs. Travers comprit l'inutilité de sa question. En quelques heures d'existence, elle avait été privée de toutes ses certitudes, jetée dans un monde d'improbabilités. Cette pensée au lieu d'augmenter sa détresse sembla l'apaiser. Ce qu'elle éprouvait n'était ni du doute ni de la crainte. C'était autre chose. Ç'aurait pu être une grande fatigue.

Elle entendit une détonation sourde qui semblait venir des profondeurs de la mer. Ce ne fut guère qu'un choc et une vibration. Une vague s'était brisée sur les hauts-fonds : la clarté livide que Lingard avait vue sur l'avant brillait et vacillait sur des étendues blanches beaucoup plus rapprochées maintenant de l'embarcation. Et tout ceci, — cette blême lueur, ce coup sourd comme l'effondrement de quelque chose de lointain et d'immense se passait au delà des bornes

de sa propre existence qui restait entourée d'une impénétrable obscurité et d'un impénétrable silence. Des risées passaient autour de sa tête et mollissaient; la voile retombait, on l'entendait frémir, se remplir et de nouveau elle demeurait immobile; et de nouveau la sensation d'une vitesse vertigineuse et d'une immobilité absolue se succédant avec une croissante rapidité se fondaient dans l'étrange sensation d'un mouvement impétueux et d'une paix profonde. L'obscurité l'enveloppait comme la caresse énervante d'un sombre univers. Elle était à la fois douce et destructive. Sa langueur entraînait son âme à s'y abandonner. Rien n'existait plus et tous ses souvenirs s'évanouissaient dans l'espace. Elle était heureuse à la pensée que rien n'existait plus.

Lingard, qui n'avait cessé de sentir sa présence toute proche à l'arrière étroit de l'embarcation, fut stupéfait du poids de cette tête de femme sur son épaule. Il se raidit encore davantage comme s'il voulait, à l'approche d'un danger, dissimuler sa vie même sous la rigidité de son corps. L'embarcation montait et descendait lentement: une traînée d'écume et de récifs s'étendait en travers de sa route, bouillonnant comme un gigantesque chaudron : une bonne risée mena l'embarcation droit dessus pendant un moment, puis s'éloigna et l'abandonna au balancement régulier de la houle. La lutte entre ces rochers toujours recouverts et découverts et de cette mer toujours victorieuse et repoussée, fascinait Lingard. Il observait ce combat comme une lutte qui se fût passée au dedans de lui-même, tandis que Mrs. Travers dormait soutenue par son bras, pressée contre lui, abandonnée à son appui. Les hauts-fonds qui gardaient la Côte du Refuge lui avaient offert sa première vision de succès, — le soutien solide que réclamait son action. Les hauts-fonds étaient le refuge de ses rêves; leur voix avait le pouvoir d'apaiser et d'exalter ses pensées par la promesse de libres espérances. Jamais il n'avait connu si généreuse amitié... Une masse d'écume blanche tourbillonnant autour d'un centre d'une intense obscurité passa silencieusement le long de l'embarcation... Cette femme qu'il tenait comme une captive sur son bras, c'étaient les hauts-fonds aussi qui la lui avaient donnée.

Soudain son regard découvrit sur un banc de sable éloigné la rouge lueur des feux de campement de Daman qui s'éclipsa instantanément, comme le clignotement d'un feu au niveau de l'eau. Cela lui rappela l'existence des deux hommes, — ces autres captifs. Si l'embarcation de guerre qui les trans-

portait jusqu'au lagon avait quitté les sables peu après le départ d'Hassim du camp de Daman, Travers et d'Alcacer devaient se trouver déjà assez haut sur la rivière. L'idée d'agir était devenue odieuse à Lingard, puisque tout ce qu'il pouvait faire maintenant c'était de hâter le moment de se séparer de cette femme à laquelle il avait confié tout le secret de sa vie.

Et elle dormait. Elle pouvait dormir! Il abaissa son regard vers elle, comme il eût contemplé le sommeil innocent d'un enfant, mais la vie en lui avait le battement désespéré des moments suprêmes. Tout près de lui les remous soupiraient le long des récifs, l'eau bruissait parmi les pierres, se collait aux rochers avec de tragiques murmures qui ressemblaient à des promesses, à des adieux, à des prières. Des insondables profondeurs de la nuit parvenait le grondement de la houle qui assaillait le côté des hauts-fonds qui faisait face au large. Il sentait cette femme si proche de lui qu'il n'entendait rien... Soudain, il pensa à la mort.

— Eveillez-vous, lui cria-t-il à l'oreille, en se retournant sur son banc.

Mrs. Travers haleta : des embruns lui arrivèrent au-dessus des yeux, des gouttes ruisselèrent sur ses joues, elle en sentit le goût sur ses lèvres, amer et tiède comme celui des larmes. Une mouvante ondulation soulevait l'embarcation, une autre encore la suivait : puis, avec la brise par le travers, elle glissa toute inclinée sur de l'eau calme.

— Nous avons passé le récif maintenant, déclara Lingard soulagé.

— Etions-nous en danger? demanda Mrs. Travers dans un murmure.

— Ma foi, la brise a molli et nous dérivions assez près des rochers, répondit-il. Il m'a fallu vous réveiller. Ce n'aurait pas été drôle pour vous de vous réveiller en vous débattant dans l'eau.

Elle avait donc dormi! Il lui semblait incroyable qu'elle eût pu fermer les yeux dans cette petite embarcation, en sachant la nature de ce voyage désespéré, et sur une mer aussi agitée. L'homme près d'elle se pencha en avant, étendit le bras, et l'embarcation, avançant vent arrière, s'élança plus rapidement. Sur la mer, une bande noire s'étendait à l'infini, en travers de leur route, redoutablement immobile. Mrs. Travers attira l'attention de Lingard: « Regardez cet affreux nuage. »

— Ce nuage, c'est la côte, dit-il tranquillement, et d'ici un moment nous entrerons dans la rivière. Mrs. Travers regarda fixement dans cette direction. Etait-ce la terre, la terre? Elle lui paraissait encore moins palpable qu'un nuage, sinistre et immobile au-dessus de l'agitation de la mer, berçant dans son sein l'agitation des hommes, qui, dans sa pensée, n'étaient pas plus réels que des ombres fantastiques.

V

Ce qui frappa le plus Mrs. Travers, dès qu'elle eut aperçu Jörgenson, ce fut son aspect de créature d'outre-tombe. Il avait été si longtemps enterré, hors de la vue des hommes, que son long corps décharné, ses gestes lents et mécaniques, son visage impassible, ses yeux au regard vide donnaient l'impression d'une indifférence invincible à toutes les surprises possibles de la terre. Cette apparence d'homme ressuscité que semblait commander un sortilège, arpentait le pont de ce qui, même aux yeux de Mrs. Travers, paraissait n'être que le cadavre d'un navire, et il tourna vers elle deux yeux caves et indifférents avec un détachement qui semblait à peine de ce monde. Mrs. Travers n'avait jamais eu jusqu'alors la sensation d'être considérée par une aussi étrange et parfaite abstraction. Pourtant elle ne ressentit pas d'antipathie pour Jörgenson. A la clarté du petit matin, habillé de blanc de la tête au pied, d'un vêtement de toile parfaitement propre qui semblait ne contenir aucun membre, rasé de frais (les joues tombantes et parcheminées de Jörgenson avaient toujours une sorte de lustre comme s'il se rasait toutes les deux heures), il avait l'air aussi immaculé que s'il n'eût été qu'un pur esprit, sans contact avec les souillures de ce monde matériel. Il faisait une impression troublante mais non pas repoussante. Il ne lui adressa aucun salut.

— Vous avez fait construire un véritable escalier le long du flanc du navire, Jörgenson, lui dit Lingard immédiatement. C'était très commode pour nous pour monter à bord, mais dans le cas d'une attaque, ne croyez-vous pas...

— J'y ai pensé. Il n'y avait rien au monde d'aussi indifférent que la voix du Capitaine H. C. Jörgenson de l'ex-trois-mâts *Eglantine*, depuis qu'il avait franchi de nouveau le fleuve de l'Oubli pour rentrer dans le monde des vivants. J'y ai

pensé, mais du moment que je ne cherche querelle à personne...

— Oh! vous ne cherchez querelle à personne, dit Lingard en l'interrompant.

— Non. Je ne crois pas à cela. Et vous, King Tom?

— Il se peut que j'aie à le faire.

— Ainsi vous êtes venu jusqu'ici, dans votre petit dinghy, pour chercher querelle à quelqu'un, hein?

— Qu'est-ce qui vous prend? Vous ne me connaissez pas encore, Jörgenson?

— Je croyais vous connaître. Comment aurais-je jamais pu penser qu'un homme comme vous viendrait se battre, en amenant une femme avec lui?

— Madame est Mrs. Travers, dit Lingard, la femme d'un de ces messieurs dont, malencontreusement, Daman s'est emparé la nuit dernière... Voici Jörgenson, l'ami dont je vous ai parlé, Mrs. Travers.

Mrs. Travers esquissa un sourire. Ses regards allaient et venaient autour d'elle et l'étrangeté de ce qui l'entourait, son irrésistible curiosité, le conflit que se livraient en elle l'intérêt et le doute, lui donnaient l'aspect d'un être nouvellement né à la vie, offrant une attitude innocente et naïve aux surprises de l'expérience. Elle semblait jeune et ingénue entre ces deux hommes. Lingard la regardait avec cette inconsciente tendresse mêlée d'étonnement que les jeunes filles inspirent à certains hommes. Il n'avait vraiment pas l'air à ce moment d'un conquérant de royaumes. Jörgenson ne se départit pas de son étonnant détachement qui semblait ne rien entendre et ne rien voir. Mais, évidemment, il avait tout de même un lien mystérieux avec le monde des vivants, car il demanda du ton le plus naturel :

— Comment a-t-elle réussi à s'enfuir?

— Madame n'était pas sur le banc de sable, expliqua Lingard d'un ton sec.

— Quel banc de sable? murmura Jörgenson sans conviction... A-t-on pillé le yacht, Tom?

— Pas le moins du monde, répondit Lingard.

— Ah! beaucoup de morts? demanda Jörgenson.

— Je vous dis qu'il ne s'est rien passé de ce genre, répondit Lingard avec impatience.

— Quoi? Il n'y a pas eu de combat? demanda de nouveau Jörgenson sans la moindre animation.

— Non!

— Et vous êtes d'humeur combattive.

— Ecoutez-moi, Jörgenson. Les choses se sont passées de telle façon qu'avant même qu'on eût pu se battre, il était déjà trop tard.

Il se tourna vers Mrs. Travers, qui regardait encore autour d'elle d'un air anxieux, un faible sourire sur les lèvres.

— Tandis que je vous parlais, le soir, de mon dinghy, il était déjà trop tard. Non. On n'en a pas eu le temps. Je vous ai tout dit de ce qui me concerne, Mrs. Travers, et vous savez que je dis vrai quand je dis qu'il était trop tard. Si seulement vous aviez été seule à bord de ce yacht...

— Oui, répondit-elle, mais je n'étais pas seule.

Lingard laissa retomber sa tête sur sa poitrine. Une sensation de chaleur tiédissait déjà l'étincelante fraîcheur du matin. Le sourire avait disparu des lèvres d'Edith Travers et son regard restait attaché sur la tête baissée de Lingard avec une expression non plus de curiosité, mais qui eût pu paraître énigmatique à Jörgenson s'il y eût pris garde. Mais Jörgenson ne regardait rien. Du fond de son lointain passé défunt, il demanda :

— Qu'avez-vous laissé là-bas, Tom? Que se passe-t-il maintenant?

— Il y a le yacht sur les hauts-fonds, mon brick à l'ancre et environ une centaine d'Illanuns de la pire espèce avec trois chefs et deux *praus* de combat mouillées au bord du banc. Daman est peut-être avec eux aussi là-bas.

— Non, dit Jörgenson, avec assurance.

— Il est venu, s'écria Lingard. Il a amené lui-même les prisonniers.

— Il a débarqué à la lueur des torches, précisa l'ombre du capitaine Jörgenson, ancien commandant du trois-mâts barque *Eglantine*.

Il étendit le bras vers l'autre bord du lagon et Mrs. Travers se tourna dans cette direction.

Elle ne voyait qu'une grande lumière et une grande solitude. Son regard, au delà d'une étendue luisante d'eau sombre aperçut un rivage bordé d'une grève blanche, déserte, elle aussi, et qui ne montrait aucun signe de vie. Les habitations se perdaient sous l'ombre des arbres fruitiers, ou étaient masquées par des champs de maïs et des plantations de bananes. Près du rivage on distinguait les lignes rigides de deux fortins qui flanquaient la berge; et entre eux, au fond d'un grand espace découvert, la pente du toit brun d'un bâti-

ment très long qui semblait suspendu en l'air était surmontée d'un grand drapeau carré qui flottait au vent. Semblable à une petite flamme blanche dans le ciel un fleuron sculpté de corail blanc, sur le pignon de la mosquée, accrochait les rayons du soleil. Une multitude de banderoles blanches et rouges flottait au-dessus des toits à demi dissimulés, au-dessus des champs étincelants, entre les sombres bouquets de palmiers. Mais ç'aurait pu être un endroit désert, décoré et abandonné de toute sa population. Lingard montra du doigt le fortin sur la droite.

— C'est là qu'est votre mari, dit-il à Mrs. Travers.

— Qui est l'autre? demanda Jörgenson derrière eux. Il s'était tourné lui aussi dans la même direction, avec cet étrange regard absent fixé dans le vide.

— Un Espagnol, m'avez-vous dit, je crois, Mrs. Travers, dit Lingard.

— C'est extrêmement difficile de croire qu'il y ait quelqu'un là, murmura Mrs. Travers.

— Les avez-vous vus tous les deux, Jörgenson? demanda Lingard.

— Je n'ai distingué personne. C'était trop loin. Il faisait trop sombre.

En fait Jörgenson n'avait rien vu d'autre, environ une heure avant le lever du jour, que l'éclat distant des torches, tandis que les cris violents d'une multitude surexcitée étaient arrivés jusqu'à lui à travers l'étendue du lagon comme un vague murmure de tempête. Les lumières avaient disparu processionnellement sous les arbres jusque dans les fortins. La lueur lointaine avait disparu avec l'obscurité et les murmures d'une invisible foule avaient cessé tout d'un coup comme entraînés dans la retraite des ombres de la nuit. Le jour s'était levé brusquement, ne montrant à l'insomnieux Jörgenson qu'un rivage solitaire et le vague dessin des formes familières de bouquets d'arbres et d'habitations éparpillées. Il en avait regardé les diverses couleurs paraître avec l'aube, les différentes nuances de vert des terres cultivées, encadrées au loin par les lignes noires de la forêt qui en était la limite et la protection.

Mrs. Travers se tenait droite contre la lisse, immobile comme une statue. Son visage avait perdu toute animation et ses joues étaient aussi blanches que si tout le sang lui eût reflué au cœur et s'y fût immobilisé. Ses lèvres mêmes étaient sans couleur. Lingard lui saisit le bras brusquement.

— Je vous en prie, Mrs. Travers. Pourquoi vous effrayez-vous ainsi? Si vous ne me croyez pas, écoutez-moi questionner Jörgenson.

— Oui, questionnez-moi, marmotta Jörgenson dans sa moustache blanche.

— Parlez net, Jörgenson. Que pensez-vous? Ces messieurs sont-ils vivants?

— Certainement, déclara Jörgenson d'un air désappointé, comme s'il s'était attendu à une question plus difficile.

— Est-ce que leur vie court un danger immédiat?

— Certainement pas, répondit Jörgenson.

Lingard se détourna de cet oracle.

— Vous l'avez entendu, Mrs. Travers. Vous pouvez croire chacune de ses paroles. Il n'y a pas ici une seule pensée ou une seule intention, reprit-il, en désignant du doigt la muette solitude du lagon, que cet homme ne connaisse aussi bien que si c'étaient les siennes.

— Je sais. Questionnez-moi, marmotta Jörgenson, machinalement.

Mrs. Travers ne répondit rien, mais elle fit un léger mouvement et toute sa personne rigide oscilla dangereusement. Lingard lui passa le bras fermement autour de la taille : elle ne parut pas s'en apercevoir jusqu'au moment où, tournant la tête, elle vit le visage de Lingard tout près du sien. Mais les yeux inquiets de celui-ci regardaient les siens de si près qu'elle les ferma, comme une femme sur le point de s'évanouir.

L'effet qu'en éprouva Lingard fut tel qu'elle sentit l'étreinte accrue de son bras et qu'en rouvrant les yeux son visage reprit quelque couleur. Elle répondit à l'expression profonde de sa sollicitude par un regard si ferme, et, en dépit d'elle-même, si profondément vif, que Lingard eut l'impression que cette clarté rejetait dans les ténèbres toute sa vie passée.

—Je ne vais pas me trouver mal : ce n'est pas cela du tout, déclara-t-elle d'une voix parfaitement calme, qui parut à Lingard froide comme la glace.

— Fort bien, dit-il avec un sourire résigné, mais veuillez vous tenir à la lisse, je vous prie, avant que je ne vous lâche.

Et un sourire contraint se dessina aussi sur les lèvres de Mrs. Travers.

— Quelle incrédulité! déclara-t-elle, et pendant un moment elle ne fit pas le moindre mouvement.

A la fin, comme une concession, elle posa le bout des doigts sur la lisse. Lingard retira graduellement son bras.

— Veuillez, je vous prie, ne pas me considérer comme la faible femme conventionnelle, la dame délicate que vous pouvez imaginer, dit-elle, le bras tendu vers la lisse en regardant Lingard. Faites cet effort, je vous prie, pour contredire la conception que vous pouvez avoir d'une femme comme moi. Je suis peut-être aussi forte que vous, capitaine Lingard. Je veux dire, physiquement.

Elle l'entendit protester de sa voix grave :

— Croyez-vous que je ne m'en suis pas aperçu depuis longtemps?

— Et quant à mon courage, reprit-elle, tandis que son expression semblait hésiter d'une façon charmante entre l'indignation et le sourire, ne vous ai-je pas dit, il y a quelques heures, hier soir seulement, que je ne croyais pas pouvoir avoir peur : vous vous rappelez, lorsque vous m'avez priée d'essayer. Ne croyez pas que j'aurais eu honte de le faire. Je n'aurais pas pu. Non. Pas même pour le royaume de quelqu'un d'autre. Me comprenez-vous?

— Mon Dieu, dit au bout d'un moment Lingard qui l'écoutait avec attention. Vous autres, vous semblez faits d'une autre étoffe.

— Qui vous a mis cette idée absurde dans la tête?

— Je ne veux pas dire ni pire ni meilleure. Je ne dirai même pas que ce n'est pas une bonne étoffe. Ce que je veux dire c'est qu'elle est différente. On a cette impression. Voilà.

— Oui, voilà, répéta Mrs. Travers. Et quant à ce moment d'émotion, ce qui l'a provoqué n'est aucunement de l'inquiétude pour qui que ce soit ou quoi que ce soit en dehors de moi. Je n'ai éprouvé aucune terreur. Mes craintes ne peuvent même pas se fixer sur une image distincte. Vous devez me trouver abominablement insensible de vous parler ainsi.

Lingard ne fit aucun signe. L'idée ne lui vint pas de faire le moindre geste. Il restait suspendu aux paroles de Mrs. Travers pour le seul agrément de leur son.

— Je suis simplement franche avec vous, reprit-elle. Quelle expérience ai-je en fait de sauvagerie, de violence, de meurtre? Je n'ai jamais vu un cadavre de ma vie. La lumière, le silence, la mystérieuse solitude de cet endroit ont soudain affecté mon imagination, je suppose. Quel est le sens de cette admirable paix où nous sommes, vous et moi, seuls?

Lingard hocha la tête. Il vit étinceler les dents de Mrs. Tra-

vers entre ses lèvres qu'entrouvrait un sourire, et il se sentit réchauffé par l'expression un peu découragée de ce sourire. Tout près d'eux, l'ombre de Jörgenson, nette et décharnée, regardait dans le vide.

— Oui. Vous êtes forte, dit Lingard. Mais toute une longue nuit assise dans une petite embarcation! Je me demande si vous n'êtes pas trop ankylosée pour rester debout.

— Je ne suis pas le moins du monde ankylosée, dit-elle en l'interrompant, sans cesser de sourire. Je suis vraiment une femme très forte, ajouta-t-elle, d'un ton grave. Quoi qu'il arrive, vous pouvez en être sûr.

Lingard lui lança un regard d'admiration. Mais l'ombre de Jörgenson, qui si lointain qu'il fût, avait probablement saisi le son du mot « femme », se mit soudain, avec toute la liberté d'un fantôme, à se répandre en un flot d'indignation passionnée.

— Une femme! C'est bien ce que je dis. C'est vraiment le comble, que vous, Tom Lingard, Tom aux yeux rouges, King Tom, et autres beaux noms de ce genre, vous laissiez vos armes à vingt milles derrière vous, vos hommes, vos canons, votre brick qui est votre force, pour venir ici parler de combat, les mains vides et avec une femme en remorque. Bon, bon!

— N'oubliez pas, Jörgenson, que madame vous entend... répliqua Lingard, avec humeur. Il n'a pas l'intention d'être désagréable, déclara-t-il à haute voix à Mrs. Travers, comme si Jörgenson n'eût été qu'une illusion immatérielle et insensible. Il a oublié.

— Je ne suis pas le moins du monde offensée. Je ne désire que d'être traitée sur ce pied.

— Rien oublié, marmotta Jörgenson avec une sorte d'assurance fantomale et comme pour sa propre satisfaction. Où allons-nous?

— C'est moi qui ai insisté pour venir avec le capitaine Lingard, dit Mrs. Travers à Jörgenson, de sa voix la plus douce.

— C'est bien ce que je dis. Où allons-nous? King Tom ne sait pas ce qu'il a à faire? Qu'est-ce qui lui arrive? Il devient fou. Laisser son brick avec cent-vingt pirates de la pire espèce dans deux *praus*, de l'autre côté d'un banc de sable! Vous avez aussi insisté pour cela? Est-ce qu'il s'est mis entre les mains d'une inconnue?

Jörgenson semblait s'interroger lui-même. Mrs. Travers

observait ce regard vide, cette voix indifférente, cette absence de toute animation. Cela ne rendait que plus facile de lui dire toute la vérité.

— Non, dit-elle, c'est moi qui suis entièrement entre ses mains.

Personne n'aurait pu croire que Jörgenson avait entendu un seul mot de cette déclaration, s'il n'avait posé à Lingard une question qui ne semblait ni plus ni moins abstraite.

— Alors, pourquoi l'avez-vous amenée ici?

— Vous ne comprenez pas. C'est tout naturel. Un de ces messieurs est le mari de cette dame.

— Oh! oui, marmotta Jörgenson. Qui est l'autre?

— On vous l'a dit. Un ami.

— Pauvre M. d'Alcacer, dit Mrs. Travers. Quelle malchance pour lui d'avoir accepté notre invitation. Ce n'est, en réalité, qu'une de nos relations.

— Je l'ai à peine remarqué, déclara Lingard, d'un air sombre. Il vous parlait au-dessus du dossier de votre fauteuil, quand je suis arrivé à bord du yacht, comme s'il était un très bon ami.

— Nous nous sommes toujours très bien entendus, dit Mrs. Travers, en prenant la longue-vue posée contre la lisse. J'ai toujours eu de la sympathie pour lui, j'aime la franchise de son esprit, et sa grande loyauté.

— Qu'est-ce qu'il a fait? demanda Lingard.

— Il a aimé, dit Mrs. Travers. Mais c'est une vieille histoire.

Elle éleva la longue-vue jusqu'à son œil, le bras complètement étendu pour en supporter le long tube; Lingard, en admirant la fermeté de son attitude et l'immobilité absolue de cette lourde lorgnette, oublia d'Alcacer. Elle était aussi ferme qu'un roc après toutes ces émotions et toute cette fatigue.

Mrs. Travers dirigea instinctivement sa longue-vue vers l'entrée du lagon. L'eau calme brillait à cet endroit comme une plaque d'argent dans le cadre sombre de la forêt. Il lui fallut quelque temps pour la retrouver, et elle vit alors, apparemment assez près pour être à portée de la voix, un petit canoe avec deux personnes. Elle voyait les deux pagaies humides se lever et plonger en scintillant dans le soleil. Elle distingua nettement le visage d'Immada qui semblait regarder droit vers l'extrémité de la longue-vue. Hassim et sa sœur, après s'ère reposés à l'abri de la berge pendant quelques heures au milieu de la nuit, étaient entrés dans le lagon et se

dirigeaient vers l'*Emma*. Ils étaient déjà assez rapprochés pour qu'on pût les distinguer à l'œil nu si quelqu'un à bord eût regardé de ce côté; mais personne ne pensait à eux. Ils auraient pu n'avoir existé que dans la mémoire du vieux Jörgenson : mais elle était remplie des mystérieux secrets de son ancienne tombe.

Mrs. Travers abaissa soudain la lorgnette. Lingard sortit de cette sorte de transe où il était plongé, et dit :

— M. d'Alcacer. Il a aimé! Pourquoi pas?

Mrs. Travers regarda avec franchise dans les yeux sombres de Lingard.

— Ce n'est pas seulement cela, bien sûr, dit-elle. D'abord, il a su aimer et puis... Mais vous ne pouvez imaginer combien sont artificielles et stériles certaines existences. Mais celle de M. d'Alcacer n'était pas de ce genre. Sa dévotion en valait la peine.

— Vous semblez bien le connaître, dit Lingard d'un ton d'envie. Pourquoi souriez-vous?

Elle continua à sourire pendant un moment. Le long tube de cuivre sur son épaule brillait comme de l'or contre la blondeur pâle de sa tête découverte.

— D'une pensée, répondit-elle, en continuant à parler à voix basse comme si leurs paroles eussent pu troubler la méditation du capitaine H. C. Jörgenson. La pensée que, quoique je connaisse M. d'Alcacer depuis longtemps, je n'en sais pas la moitié autant de lui que de vous.

— Ah! c'est impossible! répliqua Lingard, Espagnol ou non, c'est quelqu'un de votre monde.

— A mettre dans le même panier, murmura Mrs. Travers, avec une intonation à demi ironique.

Mais Lingard reprit :

— Il essayait d'arranger les choses entre moi et votre mari, n'est-ce pas? J'étais trop en colère pour y faire attention, mais il m'a plu. Ce qui m'a plu surtout, c'est la façon dont il y a renoncé. Il s'y est pris en gentilhomme. Vous comprenez ce que je veux dire, Mrs. Travers.

— Je comprends parfaitement.

— Oui, bien sûr, ajouta-t-il simplement. Mais à ce moment-là j'étais trop furieux pour pouvoir parler à quelqu'un. Aussi suis-je revenu à mon bord et j'y suis resté, ne sachant que faire et souhaitant vous voir tous au fond de l'eau. Ne vous y trompez pas, Mrs. Travers, c'est vous autres que je souhaitais au fond de l'eau. Je n'avais rien contre les

pauvres diables de l'équipage. Ils n'auraient pas tardé à avoir confiance en moi. Et j'ai passé mon temps à rager jusqu'à ce que, jusqu'à ce que...

— Jusqu'à neuf heures ou un peu après, suggéra Mrs. Travers, avec une expression impénétrable.

— Non. Jusqu'au moment où je me suis rappelé votre existence, dit Lingard innocemment.

— Vous m'aviez donc jusqu'alors complètement oubliée? Vous m'aviez parlé à bord du yacht, vous savez.

— Vraiment? Il me semblait bien. Qu'est-ce que je vous ai dit?

— Vous m'avez dit de ne pas toucher une sombre princesse, répondit Mrs. Travers en riant.

Puis changeant brusquement d'humeur, comme rappelée soudain au sentiment de la réalité :

— Mais vraiment je ne voulais faire aucun mal à cette figure de votre rêve. Et regardez là-bas. Elle vous poursuit.

Lingard regarda vers le rivage du côté du nord et réprima une exclamation de remords. Pour la seconde fois, il s'apercevait qu'il avait oublié l'existence d'Hassim et d'Immada. Le canoe était maintenant assez près pour que ses occupants pussent distinguer parfaitement les têtes des trois personnes au-dessus des pavois bas de l'*Emma*. Immada laissa tout à coup traîner sa pagaie dans l'eau, en s'écriant :

— Je vois la femme blanche, là.

Son frère regarda par-dessus son épaule et le canoe flotta, comme arrêté par un charme.

— Pour moi, ce ne sont pas des rêves, murmura Lingard, d'un ton résolu.

Mrs. Travers se détourna brusquement pour regarder vers le rivage le plus éloigné. Il était immobile et désert à l'œil nu et semblait frémir dans le soleil comme un immense rideau peint, abaissé sur l'inconnu.

— Voici Rajah Hassim, Jörgenson. Je pensais qu'il serait resté sur la côte.

Mrs Travers entendit la voix de Lingard dans son dos et le grommellement par lequel répondit Jörgenson. Elle leva lentement la longue-vue jusqu'à son œil, dans la direction du rivage.

Elle distinguait maintenant nettement les couleurs des banderoles au-dessus des toits bruns, le mouvement des palmes, les ombres noires, dans le fond, et la grève de corail, blanche et étincelante, tout cela embrasé, dans son redoutable mystère.

Elle suivit ce spectacle d'un bout à l'autre et elle allait abaisser la longue-vue quand elle vit surgir de l'angle massif du fortin, et s'avancer dans la brillante immobilité du paysage, un homme revêtu d'une longue robe blanche et dont le visage sombre était surmonté d'un énorme turban noir. Il s'avança avec lenteur et gravité le long de la grève, l'air menaçant, dans le soleil, figure énigmatique de quelque conte oriental dont l'apparition soudaine et la lente démarche avaient quelque chose d'inquiétant et d'étrange.

Sans pouvoir réprimer un sursaut, Mrs. Travers abaissa la lorgnette. Et tout à coup, derrière elle, elle entendit une voix grave et musicale répandre un flot de paroles avec une insistance passionnée. Hassim et Immada étaient montés à bord pour voir Lingard. Oui! C'était intolérable de penser que ce flot de paroles douces, qui n'avaient aucun sens pour elle, pouvaient se frayer un chemin directement jusqu'au cœur de cet homme.

JOSEPH CONRAD.

Traduit de l'anglais par
G. JEAN-AUBRY.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

André Gide : *Les Nouvelles Nourritures,* Gallimard. — Alfred Mortier : *Marginales,* Messein. — Jules Romains : *Zola et son exemple,* Flammarion.

C'est une invitation à la joie que nous propose M. Gide sous le titre de **Nouvelles Nourritures.** Arrière, douleurs et tristesses; arrière, visions sombres de l'homme et de la vie : le monde est volupté, la vie est joie, une ivre ferveur palpite en toutes choses, et si l'homme ne se faisait lui-même l'artisan de son propre malheur, il serait heureux, car le bonheur est le vœu de l'Univers... Nous voilà donc munis d'un Manuel d'Euphorie. Avec tous les postulats dont l'évidence doit s'imposer pour construire une philosophie pleinement optimiste!

L'interlocuteur imaginaire de M. André Gide se nomme au début Nathanaël, et ensuite il s'appelle plus simplement « camarade »... Le Gide des *Nourritures terrestres* avait une forte tendance à faire profession « d'athéisme social »; le Gide des *Nouvelles Nourritures* a passé par une métamorphose, celle qu'on nomme sa conversion au « social » et qui s'est traduite par son adhésion au Credo communiste... Volontairement, M. André Gide s'est placé au sein des vastes frissons élémentaires, des grandes données d'une simplicité presque décevante, au point que le livre échappe entièrement à la discussion, ou, si vous le voulez, représente une possibilité de discussions infinies. A qui vous offre des axiomes de ce genre : « c'est vers la volupté que s'efforce toute la nature », il serait assez peu pertinent d'opposer des objections; il n'y a qu'à écouter si le dire est harmonieux, si la caresse des mots est délectable, car au fond ce qui est en jeu, c'est la musique d'une âme. Ou alors, il faudrait bravement se mettre à l'examen total du monde, de la société, des

hommes et de l'âme des individus. Ce serait chose de longue haleine.

Parfois il y a une sorte d'ivre ferveur, d'ébriété ardente en face du monde; c'est une communion spontanée avec l'élémentaire, c'est une effusion amoureuse de l'âme vers le miracle de la vie qui fait songer au Lamartine des *Harmonies;* d'autres fois, il y a un souci d'associer tous les humains à son bonheur propre qui côtoie le Sully Prudhomme du *Songe;* à l'occasion, c'est aussi une volonté d'optimisme à tout prix sur l'Univers qui fait un peu songer au Bernardin de Saint-Pierre des *Harmonies de la Nature*... Des contradictions, il n'en manque point dans ce petit livre, mais cela n'a rien d'une singularité et je n'en tire pas argument le moins du monde. Il y a au moins deux tendances philosophiques qu'on peut dire opposées. D'une part, la tendance à proclamer que le bonheur est le but suprême et qu'il se cueille dans l'émerveillement de l'instant qui fuit et qui devient l'absolu; d'autre part, l'affirmation que la vie de l'individu vaut par la manière dont elle se dévoue à l'avènement d'un avenir supérieur. Or l'expérience révèle qu'au nom du merveilleux Avenir à construire, on demande toujours à l'individu d'accepter dans le présent des souffrances, des privations, des renoncements, des restrictions, des épreuves de toute sorte... D'une manière ou d'une autre, on lui dit : Souffrez pour l'Avenir, votre grandeur est de souffrir pour l'Avenir qui veut naître... Tout gentiment, on se retrouve en tête à tête avec la vieille douleur humaine... et, après avoir affirmé que la volupté et le bonheur sont les uniques fins de la vie, il faut bien en sourdine rendre à la souffrance ses titres de noblesse.

Ma vraie critique personnelle au livre de M. André Gide n'est d'ailleurs pas celle-ci. M. Gide proclame sa volonté d'aller de l'avant; mais, à mon goût, sa manière de poser les problèmes est peut-être trop conforme à la tradition. Elle reste trop installée dans l'antique antinomie : d'une part la philosophie qui justifie et ennoblit la douleur; d'autre part, celle qui affirme que la vie est par nature vouée au bonheur. Je ne crois pas que cette position coutumière de la question permette d'y avancer assez loin. Cette remarque n'enlève

d'ailleurs rien à la saveur du livre ni à l'importance de son auteur.

§

Les **Marginales,** de M. Alfred Mortier, constituent un livre assez inégal où se mêlent des observations de tout genre sur la vie, sur les sentiments, sur la société, sur la littérature et les arts. Bien des remarques ne manquent ni d'acuité, ni de perspicacité, ni de franchise du regard. L'ouvrage eût peut-être gagné à un choix encore plus sévère... Mais c'est avec grand plaisir qu'on rencontre un bon nombre de formules qui arrêtent l'esprit et qu'on prend plaisir à citer. « Ce qui demande le plus de force d'âme, c'est de vivre dans l'incertitude... » « La plupart des humains vivent sur un ensemble d'erreurs sans lesquelles ils s'écrouleraient. » Cette pensée m'a rappelé les propos d'un ami... Il prétendait qu'à bien prendre les choses, l'erreur est la chose substantielle, la nourriture de l'humanité, qui en a toujours vécu depuis qu'il est des hommes et qui pensent; la vérité au contraire lui apparaissait comme une fallacieuse poursuite, une course sans fin au mirage. Il lui apparaissait donc que les hommes, après avoir conquis le droit de se contredire, avaient bien tort de ne pas faire inscrire le droit à l'erreur parmi les droits naturels et imprescriptibles de l'Homme. Il trouvait qu'on hésite trop à dire : « Si cette erreur me plaît, elle peut me faire une excellente vérité. »

« Les natures vraiment supérieures, dit M. Mortier, sont étranges, bizarres, choquantes, bref antisociales. » A condition d'ajouter qu'il ne suffit pas d'être étrange, bizarre, choquant et antisocial pour être une nature supérieure. « Tout génie inspiré, disait déjà le vieux Kant, est ingrat, orgueilleux, indompté, insultant. » J'ai beaucoup goûté cette remarque :

Il est des êtres si intraduisibles qu'eux-mêmes ne savent trouver la formule qui les exprime. Comédiens maladroits de leur sincérité, ils trompent, sans le vouloir, jusqu'à leurs proches sur leurs véritables caractères...

M'ont plu de pénétrantes pages sur l'esprit juif où deux aspects de cet esprit sont bien mis en lumière : l'aptitude à

l'analyse dissociante, voire corrodante et l'appel constant du mysticisme. J'aurais voulu voir indiquer un troisième caractère : la fantaisie, l'ironie, l'esprit... Je me suis demandé parfois si ce qu'on nommait l'esprit parisien sous le second Empire n'était pas fort apparenté à l'esprit juif... Il faudrait étudier de près et mettre en parallèle l'esprit de Voltaire et l'esprit de Henri Heine pour distinguer la forme française et la forme juive de « l'esprit... » Voici une remarque de grand prix sur les femmes : « La femme n'endure virilement que les souffrances héroïques. » Encore une chose qui mérite l'étude que celle du cran féminin, du courage féminin. Dans l'ordre littéraire, beaucoup de remarques font penser. Celle-ci par exemple :

La critique qualifie de subtils, précieux, compliqués, ceux qui n'acceptent pas les lieux communs de la psychologie, qui pensent que rien n'est évident, que tout est toujours à revoir avec d'autres yeux.

§

M. Jules Romains, l'auteur de cette épopée des **Hommes de bonne volonté** qui, par certains côtés, est une œuvre prodigieuse, rend un hommage enthousiaste (**Zola et son exemple**) à l'auteur de l'Epopée des Rougon-Macquart... Il salue en lui l'écrivain qui possède au plus haut point le génie de l'Architecte, le pouvoir de dresser les vastes ensembles « où l'énorme matière subit le joug de l'homme avec tranquillité »... Ce puissant constructeur apparaît aussi à M. Jules Romains le Précurseur dont l'œuvre est particulièrement significative pour notre époque, au point que « ce qui se fait de plus neuf et de plus hardi dans les diverses littératures du monde marque une dette de filiation envers Zola »... Même de son style, M. Romains se fait le défenseur passionné... Fort bien... Le dessein d'évoquer dans une ample construction synthétique la société d'une époque, la volonté de peindre en larges fresques les mouvements des foules et de porter attention aux métiers, aux réalités cruelles et grossières de la vie sociale, voilà qui peut fournir une riche matière romanesque. Nul ne contestera non plus que la réussite du roman naturaliste, tel qu'il fut conçu par Zola, n'ait été due à l'intensité poétique de la perception, à la puissance

soutenue de l'élan créateur qui emporte les plus pesants matériaux, au pouvoir d'imposer aux pires trivialités je ne sais quelle palpitation pullulante et éblouie. Il faut bien constater que, si Zola a pu gagner la partie comme romancier naturaliste, c'est parce qu'il était à sa manière un puissant poète.

« Le seul musicien qui puisse faire de la musique wagnérienne, disait Reyer, c'est Wagner, ne l'oubliez pas. » Sachons également que le roman à la Zola suppose beaucoup plus qu'on ne le croit des vertus de tempérament qui ne peuvent s'acquérir... Engager trop exactement ses pas dans les voies de Zola peut conduire aux plus irrémédiables échecs. Le roman à la Zola suppose une sorte de génie de poète cyclopéen et titanique. C'est cela même le paradoxe secret de cet art d'apparence documentaire où l'observation, la patience et l'effort d'entassement semblent suffire à première vue. On m'accordera aussi (et même dans une société communiste) que celui qui s'est appliqué à l'observation attentive et aiguë des hommes et de l'Homme désire une forme de roman qui représente un au-delà de Zola...

« Aucune des louanges que méritait Stendhal ne saurait s'appliquer à Zola », a dit M. André Gide... Permettez-moi cette simplification, mais je m'autorise de cette phrase pour dire que, si le roman de toutes les époques comporte un versant zoliste, toujours aussi, d'une façon ou d'une autre, il comporte un versant stendhalien... Aussi bien, si on relisait vraiment Zola, on s'apercevrait qu'on a rétréci sa physionomie. Qu'on consulte ses études critiques de si grand intérêt, on verra que, s'il parle de « la passion du réel », il vante du même coup la passion de « l'analyse exacte »; il emploie cette expression : « l'outil moderne, l'analyse... ». Il met les virtuoses de psychologie Stendhal et Sainte-Beuve parmi les authentiques modernes et il loue Sainte-Beuve avec une formule à faire pâlir d'envie tous les critiques professionnels : « C'était l'outil de notre analyse moderne, dans des mains de velours armées de jolies griffes tranchantes. » Que réclame d'abord un Zola pour admirer? La présence d'un tempérament original, qui s'écarte du médiocre. Voilà qui lui semble compter plus que les formules. Ceux qu'il loue entre tous,

ce sont ceux qui écartent le public parce qu'ils sont « trop âpres, trop terribles dans la façon magistrale dont ils dissèquent le cadavre humain ». Quels écrivains nomme-t-il des romanciers naturalistes? Les « analystes et anatomistes », notez ces deux termes. Est-il l'homme d'une forme de littérature simplifiée pour le lecteur pressé et sans exigences? Je lis : « La peur d'ennuyer a tué les études consciencieuses. On a habitué le public a lire un journal en courant... » N'est-il vraiment que l'homme d'une littérature faite en vue de servir certains credos politiques et sociaux? Je le vois définir la littérature « une enquête continuelle qui dérange les dogmes et les principes »; je le vois protester « contre cette indigestion de politique dont le public crève »; je le vois affirmer qu'un écrivain, pour être véridique, doit braver tous les risques et qu'il doit chercher le vrai sans aucun souci des conséquences pratiques à la manière du savant; je le vois affirmer encore qu'un écrivain doit prendre « les vérités nouvelles de la science » et les utiliser « dans l'analyse et la peinture de ses personnages »; je le vois enfin donner cette définition des « vrais écrivains » qui semble burinée pour l'éternité :

> Ils étudient l'homme et la nature, en toute liberté. Un seul tourment les occupe : vivre dans les siècles; et c'est pourquoi ils sont insoucieux de la mode, pleins de mépris devant les convenances et les conventions sociales...

Pour en finir, que pensez-vous de ces paroles?

> Un véritable écrivain, un grand romancier comme Balzac, bâtit son œuvre à l'image de l'humanité, aussi haute et aussi vraie qu'elle doit l'être, même dans l'atroce...

Et je dis : il y a peut-être loin entre Zola lui-même et l'image qu'on veut souvent nous imposer de lui.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Maurice Carême : *Mère*, sans nom d'éditeur. — *Trente Poèmes*, « la Presse à Bras ». — Poètes Contemporains : *Musique et Philosophie*, « les Cahiers Gris », Cannes.

Voici un livre récent, ne portant aucun nom d'éditeur, **Mère**, par Maurice Carême, qui, dès les premiers mots, attache

mon attention et dont jusqu'au bout je poursuis la lecture dans le ravissement. Je sais que Maurice Carême est un poète belge qui jouit d'une certaine réputation dans les milieux lettrés, et que, dès ses débuts, en 1926, le prix Verhaeren lui fut attribué. Le peu que je connaissais des premiers recueils de Maurice Carême me faisait pressentir un poète ingénieux et volontaire, résolu à plier le rythme des vers à ses desseins. Il n'admettait pas les chances du petit bonheur; tout apparaissait contrôlé, mais de façon à ne pas perdre la fraîcheur de l'inspiration première, et ne s'exprimait qu'au gré consenti d'un métier, habile déjà, quoique parfois un peu gourmé. Et voici, tout à coup, que ses poèmes nouveaux révèlent une spontanéité profonde de sensibilité; que la moindre image, que le moindre vers palpite, comme ingénu, tout pénétré d'amour et du culte de sa mère, sans aucun souci, croirait-on, d'art ou d'arrangement préconçu, modulé selon les battements de son cœur et l'afflux heureux des plus bienfaisants souvenirs.

Je t'aurai tant aimée, ma mère,
Que ces vers porteront peut-être
A travers les remous des âges
Les humbles lignes de ton visage.

Je ne crois pas qu'un thème d'art plus émouvant existe, et l'on n'ignore pas comment plusieurs des plus illustres peintres ou sculpteurs en ont usé. Ce serait une admirable exposition à tenter : les mères d'artistes et d'écrivains présentées ou représentées par leurs fils! Toute pensée, toute l'affection, toute attitude, tout souvenir rattache à sa mère le poète, même avant l'heure où il vint au monde. Il chante :

Ainsi, j'étais au fond de toi
Comme un peu d'eau tremblante
Dans un vase pur.

Ainsi tes yeux voyaient pour moi,
Ainsi tes pieds marchaient pour moi,
Ainsi ta chair souffrait pour moi,

Ainsi tes pauvres mains,
Lasses d'avoir lutté pour moi,
C'est sur moi que tu les croisais;

Ainsi ton cœur battait pour moi
Et c'est avec ton sang
Que tu faisais mon cœur.

Ma mère,
Tu es bénie
Entre toutes les femmes.

Qu'importe l'absence des rimes et des assonances même? la mesure comme hésitante et quasi indistincte? C'est du pur sentiment qui s'inscrit, et qui frêle s'impose avec la certitude des rythmes irrévélés qui unissent aux plus puissants, aux éternels rythmes de l'univers le rythme insaisissable de notre cœur fervent et de notre pensée. Il faut une occasion telle que celle-ci pour qu'on le rencontre à sa place; c'est une expérience unique, on ne la peut pas recommencer. Que de délicatesse native il y faut concentrer, quelle justesse dans l'accent, et, poète rompu à tous les savoirs, Maurice Carême, sans qu'il s'en doute, croyant avoir tout répudié de son acquis précieux, bénéficie, sincère jusqu'à l'humilité reconnaissante, de ce qu'il a absorbé et dont désormais il ne se distingue plus. Tant de mesure, rien en dehors de l'indispensable, pas une recherche d'effet, la vérité mobile et partout, en lui, autour de lui, vivante : il la respire.

Je ne puis suivre le poète d'une page à l'autre, je citerais sans fin, car comment analyser un sentiment sans alliage auquel est adéquate l'expression sans surcharge?

Les poèmes se groupent en petits ensembles successifs, suscités chacun par le rappel de « paroles de ma mère ». Les pièces familières de la maison, des paysages d'intimité, une berceuse, des rêveries sur ce que sa mère pouvait être, enfant, et de tendres et appréhensives protestations lorsque, déjà, se sentant âgée, la mère fait allusion à son départ :

Vers le soir, tu me parles parfois de la mort
Comme si tu étais déjà un peu absente,
Comme si ton cœur se détachait sans effort
De la vie dont tu fus la docile servante.

. . . .

Puisses-tu longtemps encore, de tes mains
Fanées au travail de tous les jours,

Tracer de la pointe du couteau, sur le pain,
Cette simple croix d'amour,
Cette croix que tu fais au revers du malheur
Avec le pain contre ton cœur.

Il existe, en Belgique, un renouveau de vive et sensible poésie, non point savante, héroïque, tumultueuse et sonore comme la voulait et l'avait faite Emile Verhaeren à son image, mais, suivant plutôt la lignée de Charles van Lerberghe (et peut-être bien aussi, cependant, des *Heures Claires* et des *Heures du Soir*), et affiliée aux trouvailles magiques, parce qu'impromptues et évidentes, d'un Francis Jammes. A côté de femmes poètes aussi sensibles que Marie Gevers et qu'Yvonne Herman-Gilson, j'ai plaisir à y saluer, pour ce rare et merveilleux recueil, *Mère*, le talent clair et jeune de Maurice Carême.

Excellente anthologie de dix poètes d'un même groupe, auquel manque, comme centre, le nom de Marcel Ormoy disparu, **Trente Poèmes** — (trois de chaque collaborateur) — sont joliment présentés par « la Presse à Bras » de Raphaël Maillol. Classés par ordre alphabétique, on y peut lire *Delphine, Aurélie, Agathe,* « musiques » charmeuses à son ordinaire par Philippe Chabaneix, trois petits poèmes de Charles Forot; des vers fermes, chanteurs, sensibles dans la gravité par la toujours réticente et trop modeste Claude Fourcade. Je citerai d'*Ombres* ce début :

Est-il possible que le jour
Baigne encor la place déserte
Où s'avouait ton jeune amour?
Est-il possible que le jour
Oublie un seul moment ta perte?

et, tout entier, ce tableau de volupté dédaigneuse, *Sieste :*

Plus qu'amoureuse et lentement troublée
Par le parfum des rivages en fleur,
Plus qu'amoureuse en la chaude journée,
Gardant secrète au rêve sa pensée,
Sa forme à l'ombre, au désir sa pâleur,

Ta jeune amie un instant se repose.
Et toi, pensif au seuil du bois profond,
Tu n'oses braver l'obstacle que font
Entre ses beaux seins le poids d'une rose
Et l'ombre d'un bras sur son calme front.

Ah! si la terre à tes pieds brûle et chante,
Puisque l'amour te conduit sur ce bord
Fuis la paresse et crains la vaine attente
Qui laisse au fond des regards d'une amante
L'âpre dédain plus cruel que la mort!

On se demande pour quelle cause l'auteur de tels beaux vers s'est refusée, depuis ses *Fugitives* de 1929, de réunir en un recueil ses poèmes nouveaux.

Robert Houdelot, avec une grâce de rythme primesautier, sait, de façon à faire songer au meilleur Alfred de Musset, sonner une *Chanson :*

La plus belle n'a pas
Le cœur le plus tendre...
La plus tendre n'a pas
Le cœur pour me comprendre...

Où chercher ici-bas
Ce cœur, s'il n'en existe?
Où chercher cet amour
Ardent, fidèle et triste,

Et qui ne soit un jour
Aussi de fine cendre?
La plus belle n'a pas
Le cœur de la plus tendre...

Jean Lebrau, Henri-Philippe Livet, avec *le Parc* et *Niobé*, Louis Pize toujours si pur, Jean Pourtal de Ladevèze, inquiet et troublé par l'âme de la nuit ou des paysages, avec une *Absence* qui est un de ses poèmes les plus graves, les mieux venus, Maurice Rey dont les sonnets ne manquent point de véhémence et de couleur, Jacques Reynaud, classique et stellaire, assurent à ce beau recueil une diversité à la fois et une unité parfaites.

Sous le titre **Musique et Philosophie,** vingt-huit « poètes contemporains » ont formé un florilège chantant et pensant dont la cohésion n'est pas très apparente. Ce sont, je crois, poètes du Midi, résidant dans le Midi ou y ayant séjourné. Mais la valeur de leurs apports est infiniment différente. Les peut-on juger, du moins la plupart, dont le talent n'a guère eu l'occasion de se manifester, sur un poème d'une page? La plupart n'ont pas donné davantage. Et quand je trouve dans ce recueil des poètes tels que Marcel Millet, que Louis Cappatti (dont le nom, je ne sais pourquoi, est le seul qui ne vienne pas à son rang alphabétique), que L. Charles Baudoin, à qui une plus large place est dévolue, je ne m'étonne pas plus de leur apport intéressant, fort ou charmant, que de ceux de Marc Brimont, de Germaine Emmanuel-Delbousquet, d'Edmond Flamari, d'Albert Franc, de Loys Labèque, d'Emmanuel E. Signoret, de P. Valdelièvre, poètes déjà connus et justement appréciés. Mais je ne sais rien, ou trop peu, des autres; ce qui de leur production a été dans ce recueil collectif reproduit, ne suffit pas pour qu'on les aime ou les regrette. Ils s'appliquent, ils s'efforcent. Je ne sais pas vraiment, je ne vois pas ce qu'ils sont, ce que l'on est en droit d'attendre d'eux, et je le regrette, car plusieurs semblent avoir réussi mieux que des promesses. ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Henri de Régnier : *Moi, Elle et Lui*, Mercure de France. — Jacques de Lacretelle : « Les Hauts-Ponts » : *La Monnaie de plomb*, Gallimard. — Raymond de Rienzi : *La femme captive*, Tallandier. — Armand Lunel : *Le balai de sorcière*, Gallimard. — Claire Sainte-Soline : *D'une haleine*, Rieder. — René Laporte : *La part du feu*, Denoël et Steele. — Germaine Ramos : *La femme, ce poison*, Editions P. Gara.

Le nouveau roman de M. Henri de Régnier, **Moi, Elle et Lui,** ne me semble pas de ceux-là que l'on écrit à l'époque de sa maturité, encore moins de sa jeunesse, mais au soir de sa vie. C'est une somme, et d'expériences morales autant que sentimentales. Il s'apparente à *L'Education* de Flaubert, à cela près que toute préoccupation politique ou seulement sociale en est absente. Les œuvres de M. de Régnier sont beaucoup plus imprégnées, d'ailleurs, en général, d'une méditation métaphysique du monde, que nourries d'une observation pratique des hommes. Les batailles d'intérêts de ceux-ci, leurs

tourments altruistes, même, l'ont laissé à peu près indifférent. De là, le caractère archaïque de la plupart de ses admirables récits, la curiosité dominante qu'il y traduit pour ce qu'il y a d'éternel dans les passions de l'amour... Cette fois encore, c'est à la vie affective qu'il a emprunté le thème de son roman, mais en dehors de toute action, de tout drame, à proprement parler, car la tragédie est, ici, purement intérieure. Elle est liée à la personnalité d'un individu, et, pour être précis, c'est la sensibilité particulière de cet individu — François de Maransin — qui la suscite ou qui l'engendre... Pour avoir surpris, un soir, au restaurant, le tête-à-tête de son fils avec une femme qu'il aima, jadis, éperdument, Maransin recense son passé pendant une nuit entière. Quelle différence entre son fils et lui! Et comme le jeune homme se montre dur envers la maîtresse vieillissante qui fut, elle-même, si cruelle à son égard! Maransin n'a vécu que pour l'amour. L'amour a été la grande affaire de sa vie, comme de celle, aussi, des hommes qui eurent vingt ans avant la guerre. Du Romantisme au Symbolisme, et au delà, on a cru que toute existence était vide qu'une ardente passion n'avait pas remplie. Les sens n'étaient pas tout, il s'en faut, dans ces passions-là. J'ai cité, plus haut, *L'Education*. Eh bien, relisez ce qu'écrit Flaubert des sentiments qu'inspire Mme Arnoux à Frédéric Moreau : « Il souhaitait connaître les meubles de sa chambre, toutes les robes qu'elle avait portées, les gens qu'elle fréquentait, et le désir de la possession physique même disparaissait sous une envie plus profonde, dans une curiosité douloureuse qui n'avait pas de limite. » Rapprochez ces lignes inoubliables de ce que dit Maransin de son amour pour Suzanne d'Amblas : « ...Le désir que j'eus d'elle fut plus sentimental que physique. La possession de son cœur m'eût paru une telle merveille que la possession de son corps n'y eût rien ajouté. » Vous serez frappé par la similitude qui existe entre la façon de sentir des jeunes hommes aux environs de 1845 et de 1885. Comme Moreau, Mme Arnoux, Maransin ne posséda pas, d'ailleurs, Mme d'Amblas, mal mariée, au surplus, ainsi que sa sœur immortelle. Faut-il croire qu'à l'exemple des hommes, les femmes du siècle dernier attribuaient à l'amour une importance qu'il a cessé d'avoir

aujourd'hui? M. Henri Bernstein prétend le contraire, dans *Le cœur*. Il pense que la dureté des temps oblige seulement les deux sexes à un refoulement où il ne laisse pas de discerner quelque héroïsme. Mais les sentiments sont choses qu'il faut cultiver; qui n'existent qu'en fonction même du cas que l'on fait d'eux. Les cacher, les taire, cela équivaut à les supprimer; et tant pis pour les vertus stoïciennes qui interdisent aux représentants de la génération actuelle d'en faire état. C'est comme d'oublier, parce qu'on est pressé, les devoirs de la politesse : on retourne à la barbarie. En tout cas, le roman de M. de Régnier — et c'est sa beauté — n'est qu'un chant douloureux de violoncelle, aux variations infiniment nuancées, en l'honneur du dieu dont l'autel est déserté, sinon renversé... Il se termine au point du jour par la rentrée du fils — de l'*étranger* — qui venge Maransin (oh! bien contre son gré!) de son ancien supplice. Le garçon siffle, fait s'exhaler un air de jazz de son gramophone, siffle encore, et se couche, la conscience tranquille sans doute, inconscient, plutôt, du mal qu'il a causé à l'ex-maîtresse de son père, et si loin, si loin, surtout, du tendre retour sur le passé auquel il a incité celui-ci... M. de Régnier a dû éprouver le même « sombre plaisir » que son héros à cette évocation d'une vie amoureuse révolue. Son livre — cette confession nonchalante, hautainement humble — il l'a plus écrit pour soi que pour le public. Mais Musset a composé de la sorte son théâtre, et nous savons, de reste, la prodigieuse fortune qu'il a eue.

Voici, avec **La Monnaie de plomb,** le quatrième et dernier volume de la série « Les Hauts-Ponts », par M. Jacques de Lacretelle. Lise Darembert, victorieuse du destin, s'est installée dans le domaine familial; mais quelle déception lui réserve Alexis, son héritier! Ce rêveur ou cet imaginatif dont la volonté maternelle eût voulu faire un ambitieux réaliste, se montre lamentablement inférieur à son rôle. Au lieu de faire fructifier les biens reconquis, il les risque au jeu et les perd à peu près à Monte-Carlo, sous un nom d'emprunt, en compagnie d'une fille. Au bord de la ruine, la grâce le touche; et le voilà se réfugier, pour faire son salut, dans le sein de l'Eglise. Rien ne nous avait préparés, il faut bien le dire, à cette étonnante conversion. Mais ce sont là de ces coups

devant lesquels la raison est bien obligée de s'incliner, puisque l'histoire religieuse nous en atteste la fréquence, et puisque l'on peut tirer argument de leur mystère même en faveur de l'existence d'une action divine... L'art de M. de Lacretelle est classique — on l'a assez dit. Maintenant que l'on peut faire le tour de son œuvre, et qu'il en a révélé l'intention, il sied d'en admirer l'équilibre et les harmonieuses proportions. Je la comparerais à ce château de Maisons-Laffitte, la plus belle réussite, peut-être, de Mansart, et dont la solidité de l'ensemble n'est égalée que par l'heureuse combinaison des détails. Quelle logique admirable dans l'accord des lignes qui composent ce poème de pierres! M. de Lacretelle a enclos dans le sien une chapelle, et il l'a sommée d'un clocher discret. Il est grave; il est humain avec gravité. Nous le savions, déjà, par *La Boniface*.

Nous retrouvons, dans **La Femme captive,** par M. Raymond de Rienzi, cette jeune Russe que nous avions vu injustement condamner dans *La femme éperdue*. On goûtera, d'abord, dans ce nouveau roman de l'auteur des *Formiciens,* une peinture fort exacte de l'une de nos deux maisons centrales de femmes; une étude psychologique, ensuite. M. de Rienzi, qui a le don du dramatique, et qui accidente les histoires qu'il conte de péripéties violentes, ne néglige pas pour cela la réalité; et non seulement la réalité matérielle, mais la réalité morale. Sa Nadia, qui est née pour l'amour, et ne peut se résigner à finir sa vie, retranchée du monde, n'a rien d'une héroïne de fantaisie. Séduisante, et jusqu'à la ruse, mais saine et, par conséquent, sensible à la pitié, capable de reconnaissance, elle inspire de la sympathie, sans se guinder à la dignité de dame de vertu. Le sous-directeur, chez qui elle éveille une passion tardive, demeure un homme moyen, sinon médiocre, en dépit de cette passion; et sa camarade, la « pierreuse » Carmen, réalise un parfait mélange de bien et de mal... On commettrait, je crois, une erreur, en classant *La femme captive* parmi les romans-feuilletons. C'est un roman populaire, mais de qualité. Derrière l'imagination de M. de Rienzi, ou servant d'appui solide à celle-ci, il y a de l'intelligence, et des qualités d'observation. Sans se livrer à des raffinements de style, M. de Rienzi use, au surplus, d'une écriture

ferme, et il mène son récit bon train, jusqu'au dénouement, acceptable, à tout prendre, quoique je l'eusse aimé moins « sensationnel ».

M. Armand Lunel excelle à « décoller » du réel, non vers l'abstrus, et l'hyperphysique, mais vers la transcendance du réel, sa vérité seconde, sa sublimation. **Le balai de sorcière,** de David Montanière, consiste en une incoercible fantaisie, s'accompagnant naturellement d'impuissance à se plier aux démarches que nous imposent les faits. C'est courant parmi nous; cela nous fournit à foison de ratés, de chimériques impropres aux biens et honneurs de ce monde, riches d'une monnaie qui n'a cours qu'entre eux. Par malheur, David a épousé la règle faite femme, un être de devoir et de conformisme strict, étroit, impitoyable à soi et à autrui. Si bien que la pénurie pittoresque du ménage tourne à deuil et douleur. « Forcez-le d'entrer »; le paradis obligatoire, décrété par les tyrans à bonnes intentions amoindrit au lieu de dilater. Le cœur, seul, à force de bonhomie, adoucirait les oppositions, tiendrait juxtaposés les dissemblables... comprendrait, donc justifierait. Et cette aventure, en dépit de quelque empâtement dans le dessin, a l'aile, le demi-sourire, et le consolant d'un conte de fées.

Une femme de ménage, qui se raconte, n'emploiera certainement pas le français de l'héroïne du roman de Mme Claire Sainte-Soline : **D'une haleine,** mais ses propos n'en sonneront pas plus vrai. La vérité du ras du trottoir nous pénètre par l'exactitude de l'ambiance : maussaderie du quartier, joies anémiques, comme les fleurs de Jenny-l'ouvrière, et le souci de la pièce de cent sous, ronde dans les fumées du ciel, soleil intermittent des petites gens. Ici, on reste peuple. L'argent est moyen et non but. Quelque chose demeure inhérent à l'individu sain, comme le manger et le dormir, et qui suffirait à tout reconstruire : le goût de se rendre heureux à peu de frais, avec ce que dispensent de bonheur gratuit beaux jours, foyer, amour ou amour maternel, travail régulier... Mme Sainte-Soline a touché, ici, au delà des mensurations, ce qu'elles enveloppent assez grossièrement : l'âme — ou l'irréductible spécificité intérieure, si le premier mot est jugé trop ambitieux.

Une remarque, qui paraît d'abord pesante donne la clef de **La part du feu** par M. René Laporte, roman tissé de remarques fines et même subtiles : « Il avait surtout besoin de crever de faim » (p. 225). Si le fils Amiot, au lieu de l'oisiveté insolente de la jeunesse dorée des chefs-lieux, avait eu à gagner « sa croûte », jour à jour, comme la femme de ménage ci-avant, il aurait simplifié comme elle, et la vie se serait présentée devant lui désencombrée, impérative et claire à souhait. Il lui faut des années, nombre de mensonges, de fausses attitudes et de faux problèmes importants, tombant de lui, avec ou sans arrachement, pour se réduire à la forme d'équilibre qui lui convient. Ce dépouillement, minuté à la Proust, d'un bon jeune homme de bonne famille, peut-être est-ce, au fond, l'histoire en raccourci de tous ceux qui eurent la malechance de se trouver adolescents au temps des inflations (financière et morale).

S'installant en province dans sa famille demeurée invraisemblablement « province », Annie Rouvre, femme de lettres émancipée, y fait catalyseur. Tout se précipite — au sens chimique — de ce qui n'eût jamais pris corps : le jeune neveu, travaillé de sourdes révoltes, se révolte ouvertement; la nièce, son aînée, cède à la séduction d'un chanteur de théâtre; la belle-sœur livre à un aigrefin, sinon sa vertu sur le retour, ses bijoux. Après quoi, ayant réveillé ces morts et accompli dans la maison tout le ravage possible, l'héroïne n'a plus qu'à réparer tant bien que mal les dégâts et à disparaître... Tel est le sujet de **La femme, ce poison** par Mme Germaine Ramos. Récit troussé et leste dans les deux acceptions des deux adjectifs. Surtout, pamphlet suivant une pente selon laquelle l'auteur a l'habitude de glisser avec entrain. Amusant, tant qu'il ne s'agit que de blaguer, une fois de plus, certains milieux fossiles, en voie très avancée d'extinction, mais dont il sera longtemps commode d'utiliser le filon; corrosif, quand il nous signale la femme comme la mère des corruptions. Et ceci va à des aperçus sociaux que ne visait peut-être pas la pamphlétaire : sans les vanités féminines en concurrence, sans la femme-poupée derrière le grand jeu des intérêts, la Crise et toutes nos crises se seraient-elles éternisées?...

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Madame Béliard, trois actes de Ch. Vildrac, à la Comédie-Française.

La très séduisante pièce de Vildrac, qui vient d'entrer au répertoire de la Comédie-Française, est trop connue pour qu'il soit utile de l'étudier en son fond, comme on ferait d'une nouveauté. Mais elle soulève un certain problème qui m'intéresse fort. J'en prendrai prétexte pour l'examiner.

On voit exposer dans **Madame Béliard** une délicate situation sentimentale, l'une de celles qui naissent d'un amour non partagé, d'un amour non payé de retour : un homme aime une femme qui ne l'aime point, ou n'aime point une femme qui l'aime. Est-il rien de plus simple, et de plus général à la fois? Cela a été cent fois peint et décrit, et cela nous atteint si profondément que nous ne nous lassons pas de le voir repeindre et redécrire, ni de comparer la nouvelle peinture, la nouvelle description qu'on nous en fera à celles que nous en connaissons déjà. Faut-il en citer quelques-unes? Ce peut être aussi bien Marianne aimant Octave qui ne l'aime point, qu'Hermione aimant Pyrrhus. Et l'on sait que le propre de cette situation, c'est qu'elle peut se compliquer de la manière la plus émouvante (puisque Marianne est aimée par Coelio qu'elle n'aime point, comme Hermione est aimée par Oreste). Dans la pièce de M. Vildrac, Madeleine aime Robert, qui aime Pauline qui, bien qu'elle se donne à lui par charité, n'aime en réalité personne. Nous sommes dans la psychologie pure et nous n'allons pas nous préoccuper d'autre chose. Nos personnages vont être menés par leurs sentiments et par leurs passions, exactement comme si leur aventure avait pour cadre le vestibule antique des tragédies classiques ou quelque contrée chimérique plus ou moins localisée dans une vague renaissance italienne.

Cependant, c'est dans un bureau d'usine qu'ils vont s'entretenir et s'analyser. Madame Béliard est la veuve — non point d'Hector — mais d'un industriel. Elle est aimée de son beau directeur, et Madeleine sa nièce est quelque peu secrétaire comptable. A une détermination si précise je ne verrais point d'inconvénient, — j'y verrais même des avan-

tages, — si elle agissait sur le développement et la peinture des sentiments. Il m'intéresse autant de savoir comment aiment un directeur et une propriétaire d'usine qu'un roi et une princesse de tragédie, à condition qu'ils n'aiment point identiquement. S'ils s'aiment d'une manière non point pareille, mais seulement analogue, j'aimerais qu'on le sentît. Si, par exemple, Mme Béliard se donnait à M. Fournier pour sauver son usine, comme Andromaque consent à se donner à Pyrrhus pour sauver son fils, il y aurait là un drame de conscience auquel je m'intéresserais volontiers. Mais il semble au contraire que M. Vildrac se soit appliqué à libérer les démarches de ses personnages de tout mobile intéressé. Dès lors, ce bureau où l'on ne parle que d'amour me semble beaucoup moins réel qu'un portique de palais tragique. Je ne pourrais l'admettre que si l'activité que l'on y devrait tout naturellement mener venait traverser sans cesse l'expression des sentiments, ou bien que si l'on voyait en sens contraire les passions de l'amour troubler le mouvement des affaires. Je voudrais qu'au tourment que l'amour inflige aux personnages s'ajoutât celui de ne pouvoir souffrir librement, que l'activité d'une usine ne fût là que pour qu'ils reconnaissent sans cesse qu'il y a tout autour d'eux un ordre de faits et de choses parfaitement indifférent à ce qui les agite.

Ceci me fait penser à des lignes très frappantes, que Valéry Larbaud écrivit autrefois dans *Barnabooth,* à propos des affiches de publicité. Un de ses personnages se plaignait de « la place que ces insanités tiennent dans notre vie ».

Certaines affiches font de mon existence visuelle un purgatoire. Une entrevue dont tout notre avenir dépendait, nous nous souviendrons toujours qu'elle eut lieu près d'un mur sur lequel était une de ces affiches jaunes qui vantent une poudre insecticide.

Mais un autre personnage répond avec sagesse :

Pourquoi non? Cette affiche parlant d'une poudre insecticide ne représentait-elle pas bien l'indifférence de la nature? Ne nous disait-elle pas clairement qu'il y a d'autres intérêts, et d'autres projets et d'autres douleurs? Et que tout est relatif? Et qu'importe que nous périssions si la poudre insecticide de Motte et C[ie] se vend bien?

Tout de même, qu'importe que M. Fournier soit désespéré

si la Teinturerie Béliard prospère. Et comment prospérerait-elle, si tous les gens qui la mènent ne songent qu'aux intérêts de leurs amours?

Les mêmes réflexions me sont venues autrefois à l'esprit à propos du *Vieil Homme,* de Porto-Riche. La manufacture de papier où se déroule ce drame m'a toujours paru un théâtre singulier pour l'amour. Je sais bien que le papier se fabrique volontiers dans le Dauphiné, que dans le Dauphiné il y a des montagnes, et que les montagnes rendent commode la mort émouvante de l'un des personnages. Mais tout cela est bien contingent, et il y a toujours dans le voisinage de la propriété qu'habitent des personnages de roman une rivière, un torrent ou un lac propice au suicide ou à la fatalité des accidents. Il y a, me semble-t-il, une sorte d'incompatibilité entre la psychologie pure et une détermination sociale très particulière. Que le médecin d'*Amoureuse,* que le diplomate du *Passé,* nous apparaissent comme des hommes menés par leur passion, j'y consens : on connaît suffisamment de médecins et de diplomates entièrement détachés de leurs intérêts professionnels. Mais que le fabricant de papier du *Vieil Homme* en soit un autre, voilà qui s'accorde moins aisément avec mes préventions.

Elles sont d'ailleurs toutes personnelles et je n'ai pas du tout l'ambition de leur faire obtenir force de loi en matière dramatique.

Je ne veux d'ailleurs pas m'étendre plus longuement sur une question de détail, si attachante qu'elle me paraisse, et l'intérêt d'une pièce comme *Madame Béliard* (comme celui aussi du *Vieil Homme*) non plus que ses mérites ne sont pas mis en question par ma remarque. C'est une ravissante comédie d'analyse. On ne saurait poursuivre le jeu des sentiments avec plus de justesse et de convenance, et l'on arrive quelquefois à l'émotion par des moyens si simples qu'à peine remarque-t-on que ce sont des moyens.

Madame Béliard a trouvé à la Comédie-Française une interprétation qui ne fait pas oublier celle que Louis Jouvet lui avait fournie et qui réunissait Valentine Tessier, Constant Rémy et Cécile Guyon. Valentine Tessier était d'une froideur éblouissante et elle faisait admirablement saisir l'insensi-

bilité foncière, encore que mêlée de bonté, dont l'héroïne fait preuve. Constant Rémy était excellent et Cécile Guyon d'une grâce inoubliable. Il faut dire un mot de cette jeune comédienne morte trop tôt, qui a laissé un souvenir si profond chez ceux qui ont applaudi à ses débuts. Que ne promettaient-ils point? Je l'avais vue pour la première fois au temps où M. Rouché dirigeait le Théâtre des Arts. Ah! l'on a eu vraiment là une série de spectacles qui méritent qu'on en parle quelquefois et dont les dilettantes se donnent parfois de muettes et obscures reprises sur leur théâtre intérieur. Cécile Guyon parut un soir dans la princesse de *Fantasio* devant une toile de fond dont je crois bien que d'Espagnat avait peint les rosiers et les parterres. Jamais la délicieuse création de Musset ne fut rendue visible avec plus d'exactitude à la fois et de poésie, et peut-être que ce texte incomparable ne fut jamais prononcé avec plus de justesse et sans qu'il y soit moins appuyé. J'aimerais dire que cette princesse Elisabeth fut jouée là avec âme. Mais cette expression est tellement galvaudée... C'est Cécile Guyon qui créa Madeleine Béliard. On imagine comment, après ce que je viens de dire.

Il n'y a dans la distribution d'aujourd'hui que Mme Bretty qui mérite d'être opposée à nos souvenirs. Peut-être lui voit-on trop de bonté et de bienveillance pour rendre un personnage qui, après tout, est un peu froid. Mais il n'est pas impossible que M. Vildrac ne considère pas que Mme Béliard est un personnage froid.

J'aurais voulu parler des *Plaideurs* et de *Tartuffe* que vient de jouer M. Ledoux. Ce sera pour une autre fois. A ceux de nos lecteurs cependant que torture à bon droit la question de savoir qui assumera la succession de M. Bernard, annonçons que ses rôles seront avantageusement repris par M. Ledoux. Comme cela doit être à la Comédie, le comédien disparu est remplacé par un comédien de la maison.

J'aurai plaisir à parler longuement de M. Ledoux. Je ne serais pas étonné qu'on le vît un jour faire vedette à la Comédie, comme le firent jadis Got ou Coquelin Cadet — pour n'en nommer que de ceux aux emplois desquels il peut aspirer.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

La crise du déterminisme. — **Etienne Wolff :** ***Production expérimentale d'intersexués par l'injection d'hormone femelle ou d'hormone mâle à des embryons de Poulet.*** **C. R. Académie des Sciences, juin et novembre 1935.** — Docteur Alexis Carrel : *L'Homme, cet inconnu;* Plon.

On parle beaucoup en ce moment de la **crise du déterminisme.** Des physiciens éminents discutent à ce sujet, et l'accord n'est pas près de se faire, semble-t-il. Mais, pour les biologistes, il n'est point douteux que l'hypothèse du *déterminisme physico-chimique des phénomènes vitaux* s'est montrée des plus fécondes. Dans ma dernière chronique, j'en ai déjà donné des exemples.

On peut féconder des œufs vierges au moyen de substances chimiques minérales. Des substances organiques de synthèse peuvent déterminer des changements de sexe. Des expériences toutes récentes d'un jeune biologiste de Strasbourg, Etienne Wolff, relativement à la **Production expérimentale d'intersexués** chez le Poulet, sont des plus intéressantes à cet égard. On admet que le sexe est déterminé au moment de la fécondation; certains œufs sont destinés à donner des coqs, d'autres à donner des poules. Mais il est possible d'instiller, comme l'a fait Wolff, sous la coquille de l'œuf, au contact même de la membrane (chorion) qui enveloppe l'embryon, quelques gouttes, soit de folliculine (hormone femelle), soit au contraire d'androstérone de synthèse, et de modifier ainsi le devenir sexuel du Poulet plus ou moins profondément. Des œufs génétiquement femelles traités par l'androstérone donneront des intersexués à glandes sexuelles plus ou moins mâles; des œufs génétiquement mâles traités par la folliculine donneront des intersexués à glandes sexuelles plus ou moins femelles. Il est nécessaire d'opérer avant le septième jour de l'incubation; les doses employées ne sont pas considérables : un peu plus de 0 milligramme, 18 d'androstérone pour déclencher la masculinisation des femelles; seulement 0 milligramme, 0025 de folliculine pour agir sur les glandes génitales mâles. L'hormone femelle se montre donc dans ces expériences beaucoup plus active que l'hormone mâle. La dominance de l'un des sexes dépend des quantités respectives des deux hormones.

De plus en plus, l'expérimentateur qui fait agir sur l'organisme des agents chimiques et physiques devient maître des phénomènes de la vie. A propos de la fécondation chimique, Bataillon a déclaré récemment : « Nulle part, en Biologie, la puissance de l'expérience ne s'est exprimée avec une pareille force. » Claude Bernard, qui croyait au déterminisme des phénomènes de la vie, avait entrevu l'avenir brillant de l'expérimentation.

A mesure que la Chimie et la Physique font de nouvelles conquêtes dans le domaine de la Biologie et de la Médecine, le champ des phénomènes qui ont résisté jusqu'ici à l'analyse expérimentale se rétrécit, — dernier refuge des adeptes des forces vitales. Mais les conceptions vitalistes ont la vie singulièrement dure. Les hommes de science eux-mêmes s'en débarrassent difficilement, témoin les opinions de Marcel Prenant dans *Biologie et Marxisme* (voir *Mercure de France* du 1er janvier) et d'Alexis Carrel dans **L'Homme, cet inconnu**; l'un et l'autre de ces auteurs déplorent l'erreur de J. Loeb, l'un des promoteurs de l'Ecole dite mécaniste.

L'erreur commise est grave, dit Prenant (p. 83). Elle a conduit trop souvent les mécanistes à traiter l'être vivant comme une matière inerte, simplement soumise aux forces physico-chimiques banales. Ils ont négligé son *caractère vivant* (1).

Plus la science expérimentale progressera, plus elle isolera des phénomènes, et plus la part de la légalité causale pourra augmenter; mais il subsistera généralement un *résidu* (1) non analysé;... ce résidu rendra compte de la richesse concrète et de la régularité des phénomènes.

Les lois de la mécanique, de la physique et de la chimie, dit Carrel (p. 126) s'appliquent complètement à l'Univers matériel. *Partiellement* (1), à l'être humain. Il faut définitivement abandonner les illusions mécanistes du XIXe siècle, les dogmes de Jacques Loeb, les puériles conceptions physico-chimiques de l'homme, où se complaisent encore tant de physiologistes et de médecins.

Mais ce seront peut-être les « puériles conceptions » de J. Loeb qui conduiront à la découverte de la guérison du cancer.

Je ne veux nullement contester le grand intérêt du livre

(1) Souligné par moi.

du Dr Carrel. L'auteur est un savant illustre, prix Nobel; à l'Institut Rockefeller de New-York, il a perfectionné beaucoup les cultures de tissus, et a montré entre autres que des cellules isolées peuvent se multiplier *in vitro* indéfiniment, sans présenter de signes de sénescence. *L'Homme, cet inconnu,* est le fruit des longues méditations d'un esprit cultivé; l'ouvrage est solidement bâti, très bien écrit. Mais, à côté de pages excellentes, certaines sont discutables, et même étonnent, venant d'un homme de science. Le Dr Carrel prétend que jusqu'ici on a trop négligé l'étude de l'Homme; « notre ignorance de nous-mêmes est extrême »; le titre du premier chapitre est : *De la nécessité de nous connaître nous-mêmes.* Et pourtant, en dehors des anthropologistes et des ethnographes, combien de médecins, de physiologistes, de psychologues se sont consacrés à l'étude de l'Homme. A noter que c'est dans les milieux médicaux et philosophiques que le livre de Carrel a été accueilli avec le plus d'enthousiasme.

L'idée fondamentale du Dr Carrel est que la civilisation est en décadence, du fait des progrès de l'industrialisme et de la subordination de l'esprit à la matière. Comme remède, il propose le retour à l'éducation chrétienne, susceptible d'exalter le sens moral, l'activité mystique. Carrel, qui croit à la télépathie et ne nie pas les miracles, range la mysticité « parmi les activités humaines fondamentales ».

L'église catholique, dans sa profonde connaissance de la psychologie humaine, a placé les activités morales bien au-dessus des intellectuelles. Les individus qu'elle honore plus que tous les autres ne sont ni les conducteurs de peuples, ni les savants, ni les philosophes. Ce sont les saints...

Carrel ajoute :

Quand le sens moral disparaît d'une nation, toute la structure sociale commence à s'ébranler. Dans les recherches de biologie humaine, nous n'avons pas donné jusqu'à présent aux activités morales la place qu'elles méritent.

Et encore :

Il semble qu'en l'absence d'armature morale l'intelligence elle-même s'affaisse.

Pour Carrel, la religion catholique (non la religion protestante, trop rationaliste) aurait été la mère des sciences mo-

dernes. Et cependant, les dogmes, religieux et autres, n'ont jamais été très favorables à la recherche scientifique. Je crains bien que le sens moral, le sens religieux, qui sont très développés chez le Dr Carrel, n'aient inhibé quelque peu chez lui le sens critique.

Je relève p. 13 la phrase suivante :

Les ouvriers et les plus humbles employés ont des demeures mieux agencées qu'autrefois celles des riches.

Mais, les millions de travailleurs, manuels et intellectuels, atteints par le chômage, tous ces hommes, femmes et enfants qui meurent de faim, quel remède peuvent-ils attendre de la religion et de la morale? On peut évidemment leur prêcher la prière et la patience, comme aux temps, regrettés par Carrel, où le sens religieux était bien développé. J'ai plus de confiance dans les progrès des sciences économiques et sociales.

Carrel insiste avec raison sur les dangers de la spécialisation en science.

Il faut plus d'imagination, de jugement et d'intelligence pour devenir un grand médecin que pour devenir un grand chimiste. ... Nous devons demander de hautes capacités mentales aux jeunes gens qui désirent se consacrer à la biologie. Il semble que l'exagération de la spécialisation, l'augmentation du nombre des travailleurs scientifiques, et leur ségrégation en sociétés limitées à l'étude d'un petit sujet, aient amené un rétrécissement de l'intelligence.

Pour Carrel, « le meilleur moyen d'augmenter l'intelligence des savants serait de diminuer leur nombre ». Je suppose que Carrel ne se dissimule pas les difficultés dans l'application d'une telle sélection.

La meilleure partie de l'ouvrage de Carrel est celle qui est relative à sa spécialité : *Le corps et les activités physiologiques*. Il y a là toute une série de tableaux impressionnants et où se révèle la vaste culture de l'auteur. Les considérations sur « le temps intérieur » et sur « les fonctions adaptives » sont également fort intéressantes. Le chapitre sur « les activités mentales » est plus discutable. Comme le dit Carrel, en tête de la Préface : « Celui qui a écrit ce livre n'est pas un philosophe. Il n'est qu'un homme de science. »

GEORGES BOHN.

FOLKLORE

Jean Seguin : *Dans nos vieilles églises de Basse-Normandie; Belles ou curieuses statues dans le diocèse de Coutances et d'Avranches*, 36 similigr., 18 bois; chez l'auteur et en dépôt chez Dumont, Paris, 8°. — Du même : *Vieux mangers, vieux parlers bas-normands*, ill. de bois de Depaumier; chez l'auteur et en dépôt chez Margraff, Paris, 8°. — Gabriel Jeanton : *L'habitation paysanne en Bresse, étude d'ethnographie; suivi d'une étude linguistique*, par A. Duraffour; ill. d'E. Violet, Tournus, Amis des Arts et des Sciences, 8°. — *Recueil de Chants populaires du Nivernais*, troisième série, Nevers et Paris, Fortin, 8°, musique notée. — Gautron du Coudray : *Le Bouquet du Terroir, botanique morvandelle, folklore, légendes et florilège, Editions de la Revue du Centre*, Paris, in-16.

Jean Seguin, qui s'est acquis déjà une bonne renommée de folkloriste normand, continue ses études précises dans la région qui l'a vu naître, le Cotentin. La monographie qu'il a consacrée aux **Belles ou Curieuses Statues dans le diocèse de Coutances et d'Avranches** nous fait connaître un grand nombre de pratiques populaires, les unes magiques, les autres religieuses. Les monuments d'art populaire sont classés par villages; mais un excellent index permet de sérier les faits autrement. Les planches montrent surtout des Vierges, toutes d'une facture qui, pour un Savoyard comme moi, donne une vivante impression de terroir; elles ont des traits frustes, des pommettes accusées, des mentons forts et, d'une manière générale, malgré la tendance ovalisante, quelque chose de rural que j'ai vu en Normandie chez les femmes et les filles de ferme.

A les classer selon les styles admis, on constate que la plupart de ces Vierges ont bien le déhanchement maternel qu'on regarde comme typique d'une certaine période; mais avec l'art rural les classements ne signifient pas grand'chose, car les artistes de village sont restés près de l'observation directe, sans se soucier de modes dont ils ignoraient même l'existence; de sorte que certaines de ces statues du Cotentin qui sont manifestement des débuts du XIXe siècle à peine, présentent les caractères d'équilibre squelettique et de plis vestimentaires qu'on trouve ailleurs dans les arts bien plus anciens, bourguignon par exemple.

Plus naturistes encore sont les saints de bois, taillés à bloc, au ciseau ou à la gouge, et aussi sans qu'on puisse dire qu'il s'agit d'une école; ce sont des cas de convergence nécessaires

même quand les artistes ont tenté d'imiter des œuvres d'art importées. Il n'y a pas plus lieu de s'étonner, dans ce cas, que de s'extasier. Les possibilités esthétiques sont limitées dans l'Humanité; il est normal que les Chinois qui ont voulu représenter une mère portant son enfant à demi sur la hanche, aient exécuté d'exacts parallèles à nos Vierges-Mères du moyen âge. Ce qu'il y a seulement d'étrange, c'est que si peu de peuples aient choisi ce thème. Il faut supposer qu'il manifeste une civilisation sentimentale très développée.

Un ami, Jamieson, m'a envoyé de Chine (plus précisément de Pei-Ping) une double image populaire assez ancienne qui se met de part et d'autre des piliers d'entrée de la maison et qui représente le génie du seuil, protecteur de la famille, exterminateur des esprits méchants qui rôdent en plein air, cherchant à nuire. La géométrisation de cette tête de dieu secondaire est si poussée qu'on la prendrait pour de l'art mexicain (maya, précisément) ou pour l'élucubration du cubiste moderne le plus affranchi de toute perspective. Les éléments anatomiques sont aplatis de haut en bas, les genoux touchent les pieds et le tout se raccorde aux coudes et aux épaules. Le fait est typique parce que nos arts européens, depuis la belle époque grecque, ont eu pour tendance d'allonger de haut en bas et de rétrécir en travers; d'où notre conception du beau féminin. Les statues publiées par Jean Seguin montrent nettement cette tendance et l'usage fait des plis verticaux pour donner l'impression de grandeur.

Le même auteur apporte au folklore culinaire une intéressante contribution, en décrivant les **Vieux mangers et les vieux parlers bas-normands**, avec de simples, mais bien exacts, dessins. Par rapport à certaines autres provinces, au Lyonnais par exemple, pays de gourmands raffinés, la cuisine bas-normande est rudimentaire. Le fait intéressant pour la théorie générale est que la plupart de ces mets, surtout les pâtisseries, sont nettement d'origine rituelle. Il y en a beaucoup qu'on ne prépare qu'à un certain jour de l'année, tout comme en Dauphiné on réserve pour la fin des moissons un gâteau spécial, ou comme dans divers coins de France on prépare un certain jour seulement des gâteaux anthropomorphes.

A cette section du folklore Jean Seguin fournit des matériaux de comparaison importants et le moins que je puisse dire de ses deux nouveaux livres est que, tout en étant fondés sur des documents strictement localisés, ils dépassent de beaucoup la partie de la Basse-Normandie à laquelle ils sont consacrés.

En Bourgogne aussi on travaille bien : Gabriel Jeanton s'est donné la peine de décrire en détail les divers types de **l'Habitation paysanne en Bresse,** avec, à l'appui, des phototypies excellentes et, comme compléments, des dessins précis d'E. Violet et des discussions linguistiques d'A. Duraffour, lui-même originaire de la Bresse et l'un de nos meilleurs dialectologues. L'examen des photos et des plans prouve que la maison bressane normale présente bien un type à part; du moins je ne trouve le raccord avec l'un ou l'autre des quinze types de maisons savoyardes jusqu'ici déterminés par moi et mon ami Paul Dufournet, que dans une petite région; mais il faudrait savoir si la Dombes ne fournirait pas d'autres types jusqu'au Rhône et, par delà le fleuve, jusque dans le nord de l'Isère. Le livre de Jeanton fournit des documents parfaits; de plus il suscite des hypothèses et des suggestions qui devraient pousser des chercheurs d'outre-Bresse à entreprendre des enquêtes du même type. Le fait est plus frappant encore si on examine les détails (cheminées, épis de faîtage, balcons, place du foyer, appentis, etc.). A défaut de monographies équivalentes pour les régions limitrophes, on est porté à les regarder comme typiques, alors que des voyages en France, en auto, lentement, font déjà à eux seuls discerner des parallélismes.

En Nivernais un groupe d'instituteurs et d'institutrices, sous l'active impulsion de Paul Delarue, a entrepris une enquête systématique sur les chansons populaires. J'ai déjà parlé de leur initiative et c'est avec plaisir que je signale non seulement les fragments, avec commentaires, publiés dans le *Bulletin de la Fédération des Œuvres laïques scolaires, etc., de la Nièvre,* mais aussi le troisième fascicule du **Recueil de Chansons populaires du Nivernais** établi par P. Delarue pour le compte de la Ligue de l'Enseignement, section nivernaise.

. . . .

Dans ce fascicule on trouvera des variantes et des commentaires des chansons suivantes :

Le Flambeau d'Amour.
Le Plongeur noyé.
Le Pommier doux.
L'Ane et le loup (avec une longue note sur le loup dans le folklore nivernais).
Oh! j'ai piqué mon rouge (avec une note sur les chants de tiaulage en Nivernais).
Quand j'étais vers chez mon père (avec une note sur les pâtres et le folklore nivernais).
Le petit mari.
Biguette.

Le soin avec lequel les textes et les timbres de ces chansons populaires ont été notés fait de P. Delarue le digne successeur du regretté Achille Millien, homme modeste et consciencieux auquel on devrait élever un monument plutôt qu'à tant de politiciens éphémères. Je veux dire un monument à Paris même. Mais...

Plus littéraire est l'essai de Gaurron du Coudray sur le **Bouquet du Terroir**; entendez par là sur la botanique morvandelle. L'auteur est déjà connu dans son pays par un grand nombre de mémoires géologiques, historiques, céramiques, etc., et par des poèmes. Son enthousiasme pour la botanique régionale se comprend, car en Nivernais la flore est riche. Mais était-il bien utile de rééditer ce qu'on trouve dans les manuels, et de dépasser la comparaison autant qu'il l'a fait? Quoi qu'il en soit, la tentative était intéressante et apporte une contribution utile à la *Flore populaire* de Rolland, surtout par l'Appendice, qui est un *Vocabulaire des noms vulgaires et dialectaux de plantes les plus communes de la région morvandelle*. Mais que *candélabre* vienne du morvandiau, *chandelle-âbre* est douteux; et que le lis des jardins ait quelque chose à faire avec la fleur de lys royale l'est encore plus. Car celle-ci n'est qu'un simple fer de lance en trois morceaux tenus par une ligature, comme arme ordinaire en Egypte, sous les Mamelouks.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Corymbe : « Noël naïf », par Mme Rachilde. — *Cahiers du Sud* : un poème et fragment d'un essai de M. Yone Noguchi, japonais. — *Le Feu:* « Les Santons sont partis », un poème de M. Jan Durieu. — *La Bourgogne d'or* : propos ouïs en wagon sur M. G. d'Annunzio. — Mémento.

Corymbe (nov.-décembr.) débute par un « Noël naïf » de Mme Rachilde, d'une inspiration, d'une facture qui rappellent, sans faux archaïsme facile, par la sincérité souveraine, les images des tailleurs de pierre ou celles des graveurs sur bois des temps héroïques de l'artisanat. On connaît peu de vers de celle que Barrès baptisa « Mademoiselle Baudelaire » et dont les romans sont si riches en poésie. Ce Noël pourra la représenter heureusement dans quelque prochaine anthologie :

Jésus, dans ses langes,
Fait risette aux anges
En tettant son doigt.

Là-haut, de l'espace,
Une étoile passe
Par un trou du toit.

En bas, sur la paille,
L'esprit qui travaille
D'un pauvre âne voit...

Le bœuf y rumine,
Mais l'âne a la mine
De celui qui croit.

La vierge Marie
A genoux s'écrie
« Joseph! Il a froid! »

« Moins que dans la rue! »
Dit l'âme ingénue
Du saint sans effroi.

La porte qui s'ouvre
Tout en grand découvre
La terre et les rois.

Car voici les mages
Comme des images
Très beaux tous les trois.

Bergers et bergères,
Légers et légères,
Jouant du hautbois,

En courtes tuniques,
Dansant leurs cantiques
Apportant, des bois,

Du gui qu'on attache
Aux agneaux sans tache
Sur de blancs pavois.

...Mais, loin des cortèges
Dans le fond des neiges
Le fantôme étroit

Du long corps d'un arbre
Raide comme un marbre
Se dresse, tout droit...

Tout noir, il se pousse.
D'effort en secousse
Son ombre s'accroît...

Jésus, dans ses langes,
Ne rit plus aux anges :
Il a vu la croix...

§

M. Marcel Brion présente aux lecteurs de **Cahiers du Sud** (décembre) le poète Yone Noguchi, une des « personnalités les plus attachantes de la littérature japonaise moderne ». Il en traduit quelques pièces de vers, un poème en prose et un fragment d'essai. La grâce et l'intelligence donnent partout du prix à ces œuvres. Il est curieux qu'elles ne nous apportent aucun reflet de la métamorphose sociale et morale du Nippon actuel, politiquement si nouveau dans l'univers. La tradition nous paraît engager M. Yone Noguchi comme ici, naguère, elle ramena le Moréas du *Pèlerin Passionné* au Moréas altier, plastique, de l'*Iphigénie* et des *Stances.*

J'ADORE LE SOLEIL

J'adore le soleil,
Non pour la lumière, mais pour les ombres des arbres qu'il dessine :
Ombres, bienvenues, comme un bosquet des anges,
Où je bâtis mes songes d'un jour d'été!
Ce n'est pas pour l'amour, mais pour la mémoire de l'amour,
Que j'adore cette femme :
L'amour peut mourir, non le souvenir éternellement vert,
La source où je bois l'extase du printemps.
J'écoute la chanson d'un oiseau,
Non pour la voix, mais pour le silence qui suit le chant :
Silence frais jailli du sein de la voix!
Mélodie de la Terre de Mort, vers où mon visage toujours se tourne.

Le fragment de prose ci-après appartient à un essai de M. Yone Noguchi sur les « Insectes musiciens et autres ». C'est en automne surtout que chantent les grillons japonais. Ils sont le départ de la méditation poétique de l'auteur. On y rencontre cette page bien jolie :

Quelle est la vraie mission du poète? Ma réponse est brève : « Découvrir une nouvelle beauté dans la nature ». Combien la vision de nos poètes sait apercevoir et différencier! Ce ne sont pas des chroniqueurs scientifiques de quelque théorie sise entre les étoiles. Ils sont modestes, ils ne remarquent que les petites portions de la nature qui se trouvent à leurs pieds; petites assez, mais assez grandes pour leur apprendre comment il faut louer sa beauté. Le monde de

leur découverte serait insignifiant, à le juger quantitativement; mais qui mettrait en doute sa valeur spirituelle? Leur découverte peut ne pas dépasser une plante anonyme, un pétale tombé, un oiseau commun; nous ne pouvons pas l'ignorer pourtant, car elle contient en elle-même une suggestion du vaste univers. Leur chant peut être fragmentaire et discontinu; les poètes que je vénère ne pourraient pas rivaliser avec les autres sur le terrain de la quantité. Il y a une valeur psychologique dans la qualité des choses.

Je sais gré aux poètes japonais du passé de m'avoir donné ce petit monde naturel, d'où je peux déboucher dans un plus vaste monde. La véritable poésie, quelle qu'elle soit, n'est qu'une petite porte de mystère, à travers laquelle nous pénétrons dans un monde d'Eternité total et rond.

. . . .

Il nous faut ajuster et mettre en ordre ce que nos ancêtres ont pensé et rêvé. Keats chante les saisons, les pommes, les courges, les noisettes, et l'automne comme la saison de la jouissance; nous, Japonais, nous avons aussi ce mot : « En automne le ciel est haut et les chevaux deviennent gras ». Il n'y a rien de plus exquis à regarder que la nature en fruits; quand la nature devient moelleuse et mûre, sa beauté est si décorative! Si vous ne me croyez pas, regardez de quelle manière les châtaignes charnues et rouge-brun jaillissent de leurs écorces piquantes. Regardez un arbre de persimmon, couvert de ses boules dorées. Et voyez comme un milan de Sibérie vole au haut du ciel, jouant les aéroplanes!

§

Le Feu consacre son fascicule du 15 décembre aux Santons. Les fameuses poupées provençales sont artistement figurées, en illustration à des textes bellement colorés, par des bois remarquables gravés par M. Jean Chièze.

M. Jean Durieu a écrit en provençal « Li Santoun an parti » un poème dont il a lui-même transposé les alertes quatrains en français, dans une forme qui rappelle celle des *Ballades françaises* de notre Paul Fort. L'excellent félibre met en scène toutes les figures classiques de la crèche : le Rétameur, le Vieux, la Vieille, le Ravi, le Tambourinaire, le Gros Pâtre, le Meunier, la Commère, la Poissonnière, Balthazard, Gaspard, le Roi Maure, le Chasseur. « Les Santons sont partis sur le chemin des songes » chante le poète. C'est la Noël. Le gentil peuple des poupées échange les propos :

— « Monsieur », dit *le Ravi,* « pardon si je me trompe, — mais je sens un parfum qui embaume l'air clair — et je vois loin, là-haut, tout autour des étoiles, — les Anges de Noël tourner dans les profondeurs. »

— « *Vé, la Commère,* là! Elles sont fraîches, tes rascasses? » — « *Tè,* les beaux loups, les beaux rougets, *à l'aigo-sau!* — J'apporte, de la mer, la fleur du poisson. » — « Vive *la Poissonnière!* » — « Et vive toi, grondin! »

Si naïfs et heureux soient-ils, les Santons sont avertis du « désordre » universel. Ils craignent

qu'avec le mauvais vent qui souffle sur le monde, — cette année, les *Trois Rois* ne puissent pas venir.

La rumeur publique les prétend victimes de leurs sujets :

« On dit que *Balthazard* a perdu sa couronne — et qu'il y a le désastre et la révolution — chez *Gaspard* et puis, pour ce qui est du *Roi Maure,* — les blancs lui font la guerre, là-bas, dans son pays. »

— « Monsieur, » dit *le Ravi.....* — « Tais-toi! Dans le siècle — où nous sommes, » dit *le Rémouleur,* « avec nos outils, — nos vêtements de jadis, à quoi bon, sur la terre, — reprendre chaque année le chemin de la foi?

« Les hommes ont inventé des tas de mécaniques — pour courir, pour voler, pour vivre et pour mourir, — jours de misère, jours d'orgueil et de haine — où l'on entend déjà le pas de l'Antéchrist.

. . . .

« S'il est vrai que nous venions en des jours de haine — et d'orgueil, nous autres, nous défendons le souvenir — d'un autre temps, compagnons, et portons témoignage — avec notre simplicité et notre allure rustique. »

. . . .

« Nous sommes petits, mais nous savons dès longtemps que, dans les siècles, — tout ce qui un jour regerme, autrefois a fleuri; — du temps jadis, le temps nouveau fait sa semence — et la Mère Provence attend son heure.

« En nous, compagnons, il y a de l'amour, de l'exemple, — restons fidèles; à la Race il faut un réconfort. — Pour son avenir, nous ferons notre Adoration — et Pax hominibus bonœ voluntatis. »

Nul ne souffle mot. *Le Rémouleur* a poussé sa roue, — grave, *le Rétameur* regarde *le Meunier,* — *le Chasseur* a mis son fusil sur son épaule — et le chien du *Gros Pâtre* pourchasse les agneaux.

Ils cheminent, les Santons, sur le chemin des songes, — une odeur embaumée parfume l'air clair, — on voit loin, là-haut, tout autour des étoiles, — les Anges de Noël tourner dans les profondeurs.

Et voici, tout à coup, qu'au détour du sentier, — avec ses maisons blanches apparaît Bethléem, — une étoile scintille au faîte d'une étable. — « Monsieur, dit *le Ravi*, cette fois, nous y sommes bien ! »

§

La Bourgogne d'Or donne en tête de son n° de Noël des impressions vénitiennes de M. Paul Cazin. L'auteur met en cause, comme on va voir, M. Gabriel d'Annunzio. Ce n'est pas le poète qu'il convient d'accuser mais ceux qui parlèrent mal de lui devant le Français en voyage :

Je suis arrivé à Venise avec la pensée de la mort. C'est la faute de d'Annunzio — écrit M. Paul Cazin.

J'avais entendu parler de lui, dans le train, en passant près du lac de Garde, entre Desenzano et Peschiera. On en contait mille extravagances : comment il tenait en quarantaine les visiteurs qui venaient le voir, comment il faisait tirer le canon, et d'autres détails, beaucoup plus piquants, de sa vie la plus intime. Je ne prenais pas tout cela pour parole d'Evangile. La curiosité publique, qui harcèle les grands hommes, n'en voit de préférence que les petits côtés. C'est un signe évident de la bassesse des âmes. Au limon dont nous sommes pétris, l'Esprit divin a daigné mêler sa pure lumière, et nos doigts ne s'attachent qu'à la boue...

Il paraît que d'Annunzio n'accepte pas de mourir. Ce Romain serait loin de la sereine sagesse du *de Senectute* et des *Lettres à Lucilius*. Il prépare à grand bruit la publication d'un Livre secret qui exhale, en centaines de pages, sa révolte et son dépit. Il cherche désespérément sa jeunesse au fond de sa baignoire, sous les gants de crin et les brosses dures. Que ne se fait-il bouillir tout vif dans la chaudière de l'antique Pélias !

Pitoyable mais remarquable exemple. Avoir aussi largement puisé à toutes les coupes de la vie, s'être abreuvé si longuement au sein des trois Concupiscences et garder encore de l'appétit, quelle santé !

Je rêvais à ce robuste nourrisson de la Nature, tandis que mon train, bondissant sur le tremplin du pont de Mestre, me jetait en plein royaume des eaux.

Sûrement, l'auteur de *La Gioconda*, d'*Il Fuoco*, vaut mieux que ce qu'en dirent aux oreilles de M. Cazin de quelconques

Italiens. Que M. Mussolini l'ait fait prince et l'Italie doté d'un palais dans un domaine, il n'empêche que celui qui fut *Il commandante,* — l'envie secrète de Maurice Barrès, un dieu concret pour le gentil Marcel Boulenger — a manqué le coche... d'Apollon dont les coursiers aux sabots de diamants devaient le porter à la cime du pouvoir, auprès de son très noble roi dont il égale environ la stature physique.

MÉMENTO. — *Les Humbles* (décembre) : « Romain Rolland remplit sa mission », acrimonieux article de M. S. D. Trotsky. — « La mort du maréchal Foch vue par un soldat », par M. Paul Schaepelynck.

La Revue hebdomadaire (24 décembre) : « Après le feu d'artifice » par M. Aldous Huxley. — « Le vin de France ambassadeur », par M. de Polignac. — M. Max Dekeyser : « L'artillerie aérienne dans la guerre moderne ».

La Grande Revue (décembre) : M. A. Labriola : « Justice pour toutes les civilisations ». — De M. J. Lahargue : « La plaie des illettrés ». — M. G. Alexinsky : « Où va l'Angleterre? ».

La Revue universelle (1er janvier) : De M. André Suarès : « Forme et Grandeur ».

La N. R. F. (1er janvier) : De M. André Suarès : « Dictature et Dictateurs ». — Autres « Pages de journal » de M. André Gide. — « Lettre à l'étoile », poème de M. Jules Supervielle. — De M. Louis Guilloux, une saynète : « Verre à liqueur ». — « Le mouvement Stakhanoviste », textes recueillis par M. A. Habaru sur l'organisation nouvelle du travail en U. R. S. S.

En Terre d'Islam (novembre-décembre) : M. A. Condamin : « Raymond Lulle et les Musulmans ».

Revue de Paris (1er janvier) : « Souvenirs » de la reine-mère de Roumanie. — « Ils campaient sur mes traces », récit de M. Olivier La Farge, écrivain américain.

La Révolution prolétarienne (25 décembre) : souvenir de « Victor Engler », docker de Rouen et une adresse de celui-ci à ses camarades sur la liberté du travail.

L'Archer (décembre) : « Le maréchal Pétain honore le petit village et le paysan de France », compte-rendu de l'inauguration du monument aux morts de Capoulet-Junac, œuvre d'Antoine Bourdelle, érigée sur l'initiative de M. le Dr Paul Voivenel, maire du petit village ariégeois.

L'Alsace française (20 décembre) : M. Jean Dietz : « Un grand ambassadeur, M. Jules Cambon ». — (30 décembre) : « Vieilles danses d'Alsace » par M. Max Fuchs.

Revue bleue (21 décembre) : M. Jean Bonnerot : « Itinéraire de Sainte-Beuve en Suisse ». — M. J. Bardoux : « Le pouvoir judiciaire ».

Revue des Deux Mondes (1er janvier) : M. Maurice Pernot : « L'Egypte et la Méditerranée ».

La Nouvelle Revue (1er janvier) : Souvenirs de M. Alexandre Zévaès sur l'affaire Dreyfus. — « Jules Renard » par M. Paul Carrère.

Les Amitiés (décembre) : Poèmes de MM. F. Mazade, L. Rousset, J. Vincent. — « Noëls de Jean Chapelon » avec notice de M. Mario Meunier.

Le Correspondant (20 décembre) : « Le cardinal Pacelli » par M. Ageorges. — « C'était Natacha », inédit de Tolstoï. — « Ce que nous apprennent les Pères » par M. G. Bardy. — « A M. le marquis de Luppé et aux Etudes ».

L'Horizon international, « revue critique de documentation et doctrine internationale bimensuelle », est né le 15 décembre, dirigé par M. Jean Vitiano et habite : 7, place Saint-Michel à Paris, — pour servir « la PAIX et la vraie fraternité des peuples ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Pour et contre Paul Bourget : *le Journal* (5 janvier), *les Nouvelles Littéraires* (28 décembre), *l'Action Française* (26 et 27 décembre). — Une série d'articles sur Remy de Gourmont (*le Journal de Rouen*, novembre-décembre). — Mort d'un des derniers descendants de la « Grosse communauté des Jault » (*Paris-Centre*, 1er janvier).

Il me semble que l'on pourrait écrire des psychologies qui différeraient des études de Bourget, par exemple, en ce sens qu'elles ne s'appliqueraient pas à analyser des cas particuliers, mais chercheraient à exprimer des vérités plus générales, à donner aux idées et aux conceptions modernes des choses et de la vie une *expression passionnée.* Ce serait faire, en quelque sorte, de la psychologie symbolique. Vous rappelez-vous que Paul Hervieu, dans *Diogène le Chien*, fit de ce tour des morceaux adorables de malice et de force élégante?

Ce n'est pas tellement aimable pour Bourget. Ceci moins encore :

...Il ne suffit pas d'inventer de toutes pièces des personnages en leur attribuant arbitrairement tels ou tels goûts, telles ou telles habitudes comme le fait Bourget pour avoir fait ce qu'on pourrait de même appeler un roman psychologique.

J'entends les fidèles de Bourget qui s'alarment : a-t-on le

droit de critiquer un auteur, au moment où celui-ci vient de disparaître? Vallès ne s'en privait pas, qui avait tort : le mort s'appelait Baudelaire. Au demeurant la question n'est pas là. Les opinions qu'on vient de lire, et que *l'Echo de Paris* a publiées, sont, la première de Barrès, la seconde de Céard. C'était il y a plus de quarante ans. Jules Huret, enquêteur de *l'Evolution littéraire,* les avait recueillies parmi d'autres, dont beaucoup si défavorables à Bourget que Coppée pouvait dire :

... Je trouve qu'on a été très injuste pour lui dans toute cette enquête; on l'a vraiment traité avec un peu trop de désinvolture; le monsieur qui a fait les *Etudes* et les *Portraits* et les *Essais...*

Jules Huret interrompait :

— On m'a surtout parlé du romancier.

— Oui, eh bien (reprenait Coppée) le monsieur qui a campé le baron Desforges et la femme de *Mensonges,* vous savez!...

Là-dessus, le poète des *Humbles* traitait Barrès de mystificateur.

§

Il serait vain de rechercher davantage les propos dont Coppée se scandalisait, si on ne voulait montrer par là que les réserves, voire les attaques qui, à la mort de Bourget, se sont opposées aux louanges, n'ont pas de raison de surprendre. M. Clément Vautel, dans son « film » du **Journal,** notait qu'un grand ami de l'auteur d'*André Cornélis* s'était ému de ce qu'il considère comme une injustice. Il aurait donc fallu s'émouvoir dès les débuts de Bourget — et on a vu qu'à cela Coppée n'avait pas manqué. Quel écrivain a jamais été l'objet du seul encens? Le labeur quotidiennement renouvelé de Paul Bourget, son honnêteté d'esprit et de caractère, sa parfaite urbanité, le grand talent dont un roman comme le *Disciple* est plein (quitte à ne pouvoir citer une page, une phrase de son œuvre, comme on citerait, pour sa cadence, son rythme, sa beauté enfin, une phrase, une page de Barrès, ou de Loti, ou de Fromentin), la haute qualité des *Essais,* autant de raisons de respecter ou d'admirer le disparu. Mais il est permis de discuter. Ici, revenons à Céard. L'académicien Goncourt disait à Jules Huret :

Tenez, voyez Bourget, il écrit quelque part cette phrase : « *c'étaient des femmes d'un esprit très retiré, car elles habitaient au fond de la cour* » ! Eh bien ! non ! si c'est là ce qu'on appelle connaître « les rouages du cœur humain », ça n'est vraiment pas fort ! je crois plutôt que ces braves héroïnes demeuraient au fond de la cour parce qu'elles n'avaient pas le moyen d'habiter sur le devant !

Quarante-cinq ans plus tard M. Maurice Martin du Gard écrit dans **les Nouvelles littéraires :**

... Je crois qu'aucun salon, fût-il le plus réactionnaire, n'oserait distinguer entre les gens du monde et les gens du peuple comme Bourget : « *Il suffisait,* écrivait-il dans *Un Drame dans le Monde,* qui n'est pourtant pas de ses premiers romans, *il suffisait qu'une passion se fût emparée d'elle pour que la grande dame eût réagi comme une fille du peuple...* » Vous ne savez peut-être pas comment la comtesse de Malhyve réagissait? En empoisonnant sa tante, simplement.

Il n'est point besoin de préciser que la comtesse de Malhyve n'habitait pas au fond de la cour. Mais, ayant empoisonné sa tante, elle en était bien digne, n'est-ce pas?

M. Maurice Martin du Gard poursuit :

La plus insigne faiblesse de M. Bourget fut d'avoir diminué son adversaire, qui n'en est plus un pour nous. Ah ! nous savons bien, et aussi bien que lui, que les dures lois de la société sont la douleur et l'inégalité. Mais est-ce servir l'homme que de le constater une fois de plus avec un plaisir amer au lieu de combattre l'injustice? Sa haine du peuple, décidément, n'est pas royale.

« Les cobayes de sa vivisection », ainsi M. Léon Daudet appelle-t-il, dans **l'Action française,** les « oisifs » et les « salonnards » sur lesquels travailla, on sait avec quelle pénétration, Marcel Proust. Dirons-nous des personnages de Paul Bourget qu'ils sont très différents? Leur naissance, leur situation, le plus souvent, les recommande à l'attention de l'écrivain. Ils habitent sur la rue, mieux, ils donnent sur le Bois quand ce n'est pas sur les lacs italiens. M. Léon Daudet, qui dans son œuvre n'a pas limité son champ d'observation aux heureux de ce monde, — et quel tendre génie Alphonse Daudet mettait à essuyer les larmes du *Petit Chose!* — M. Léon Daudet écrit dans un précédent article de *l'Action française :*

J'ai connu peu d'hommes aussi compréhensifs que Paul Bourget

et un peu plus loin évoque, à côté de leur admiration en commun pour Goethe, Balzac, Baudelaire et Barbey d'Aurevilly, leur horreur, également en commun, pour la Révolution française et la démocratie. Mais est-ce se montrer bien compréhensif? Si démocratie signifie peuple — *démocratie* ne signifie pas seulement cela, d'accord — l'horreur, l'incompréhension de Bourget explique les étrangetés que Céard en 1891, M. Maurice Martin du Gard en 1936, ont relevées à la charge de l'auteur de *Cosmopolis.*

§

Il va de soi que la sincérité de Bourget n'est pas plus en cause que celle de M. Léon Daudet. Lorsque Remy de Gourmont, dans ses *Epilogues* (janvier 1900) décortiquant ce qu'il tenait pour « le mécanisme psychologique de la conversion » écrivait : « Et voilà pourquoi M. Bourget est redevenu catholique; je ne pourrais l'en blâmer que s'il était en même temps devenu croyant », n'est-ce pas paradoxe? Bourget croyait. Et le vœu de Gourmont : « Espérons qu'il (Bourget) ne finira pas comme Taine le prédisait dans l'intimité, « *en suivant les processions un cierge à la main* », ce vœu, si on consent à ne pas le lire à la lettre, n'a point été exaucé. Bourget est mort une prière non seulement sur les lèvres mais dans son cœur. On voudrait seulement qu'il se fût accusé d'avoir si fort détourné ses pensées des immeubles côté cour où des femmes du peuple, paraît-il, versent le poison dans le verre de leur parente.

§

Remy de Gourmont était devenu croyant, — Dieu s'appelant la Patrie — qui le 8 décembre 1914, dans *la France,* revenait sur l'article fameux : *le Joujou Patriotisme,* publié dans le *Mercure* d'avril 1891, parlait de l'efficacité de l'action de la « ligue des patriotes » qui « un moment avait pu paraître dangereuse pour la paix » et écrivait :

...Elle était surtout exaspérante pour ceux qui avaient pris leur parti d'un état de choses de fait qu'ils ne voyaient pas la possibilité de changer à notre profit. Je fus de ceux-là, et j'ai à me reprocher un article où je malmenais, non l'idée de patrie, certes, mais le

groupement bruyant qui s'en servait mal à propos et, me semblait-il, indiscrètement. C'était une erreur, et je m'aperçois maintenant que cette « ligue » n'a pas été sans influence sur le magnifique mouvement de patriotisme qui a fait se lever jusqu'aux socialistes et pacifistes français, dans un mouvement de défense qui portera ses fruits.

La citation est incluse dans une suite d'articles que M. Guy Pillion a donnés dans **le Journal de Rouen.** Cela est remarquable, que cette série ait trouvé à paraître dans un quotidien; cela console, que l'ex-libris de Remy de Gourmont (« au centre, son blason : d'argent au croissant de sable, au chef de gueules chargé de trois roses d'or ») et un curieux portrait de Remy de Gourmont dans le parc du manoir de Mesnil-Villemain, contribuent à grossir l'iconographie gourmontienne au détriment du dernier instantané des héros du jour — tueurs de femmes, satyres et bourreaux d'enfant; — enfin il faut remercier M. Guy Pillion et son journal de la part faite au *Mercure de France.* M. Guy Pillion rappelle notamment le billet d'avril 1915, où, dans *la France,* Gourmont saluait la réapparition du *Mercure* après huit mois d'interruption :

Le *Mercure* était une revue plus attentive aux œuvres désintéressées de l'esprit qu'aux préparations guerrières : il se réveille guerrier,

et ajoutait :

Aussi loin que je puisse voir dans le prochain avenir, il m'apparaît barré par de terribles préoccupations de défense, non moins que par un souvenir qui longtemps pèsera sur les volontés. Ce sera un autre monde, j'en ai conscience. Pourtant j'espère aussi que les cauchemars seront vaincus et qu'on saura trouver une méthode où se conciliera le devoir de défendre la vie et le devoir de la vivre.

§

La mort de Léon Hennique a fait écho à la mort de Paul Bourget. Léon Hennique passait pour le doyen d'âge de l'Académie Goncourt. Contemporain de Paul Bourget, doyen d'âge de l'Académie française, l'auteur du *Grand 7* avait 85 ans. Raoul Ponchon a 88 ans, c'est lui le doyen.

Il avait 89 ans, Pierre Lejault-Perret, l'un des derniers descendants de la communauté des Jault, qui vient de mourir.

M. Gui, *alias* Francis Guyonnet, ayant reçu de Saint-Benin-des-Bois la nouvelle, écrit dans *Paris-Centre :*

La disparition de M. Pierre Lejault est pour le Nivernais une sorte d'événement historique, car il était le fils du dernier maître de cette importante association de laboureurs connue sous le nom de *Grosse Communauté des Jault.* Communauté ainsi nommée de la famille qui l'a, sinon fondée, du moins portée à son plus haut degré de prospérité depuis le Moyen-Age jusqu'au dix-neuvième siècle.

Six siècles de fidélité ininterrompue sur le même coin de notre terre nivernaise reste un sujet d'étonnement pour les générations présentes, mais aussi un bel exemple que nous nous plaisons à rappeler. Vie chrétienne et en commun, c'est-à-dire « *au même pot, sel et chanteau de pain* » qui ne cessa d'exister légalement qu'après le partage à l'amiable de la propriété, le 3 mars 1847.

Pierre Lejault continua sur la partie lui revenant de la succession de son père, et cela jusqu'à ces dernières années, l'œuvre tenace de son antique lignée.

A la date de la dissolution que rappelle M. Gui, outre les chefs de famille, les hommes majeurs et les femmes mariées, il existait dix-sept enfants mineurs, dont cinq filles et douze garçons, et parmi ces derniers figurait Pierre Lejault, fils de François Lejault et de Jeanne Chambon. M. Charles Prieuret avait fait il y a six ans à la « Société Nivernaise des Lettres, Science et Arts » (dont le président, le général Rémond, lui aussi vient de mourir), une communication d'où il ressortait, notamment, que Pierre Lejault, communément appelé *Monsieu,* époux de Jeanne Perret, dite « la Perrette », habitait encore dans la partie des bâtiments de la Communauté attribuée à son père. M. Gui, en 1925, avait été voir le *Mon-sieu.* M. Fanchy, *alias* Louis Mirault, le poète de *Pernelles et Bigarriaux,* en 1930 y alla de sa visite. Quelques jours plus tard il guidait de pair avec le Dr Jules Subert, président des « Assises du Régionalisme Nivernais », les congressistes vers le descendant de la Grosse Communauté. J'ai vu ce jour-là le *Monsieu,* tel que Fanchy devait le décrire : « en chapeau de paille sérieusement culotté, en bras de chemise, assis sur une chaise, qui peut fort bien être, comme lui, une survivante du temps de la Communauté, dans le coin d'une minuscule cuisine au carrelage fatigué », cependant que la Perrette, jeune de ses 78 ans, « cassée des reins » en bonnet blanc plat à brides,

encore fortement « rondiche », s'affairait, disposait des verres, des biscuits, tirait le vin rouge.

— Jé m'souvins du temps d'la Coumunauté... coume d'hier! dit le *Mon-sieu,* sans prendre garde que né le 31 décembre 1846 il avait quelque deux mois à la date de la dissolution.

Mais il n'importe. Et M. Gui a raison de tenir l'histoire de la Communauté des Jault pour « une belle et savoureuse page de la vieille France ». Le sujet aurait pu tenter Paul Bourget, familier de la Nièvre, où l'auteur du *Démon de Midi,* qui pour ce livre avait pris conseil du chanoine Meunier, Nivernais, situa en partie un de ses derniers romans : *Une Laborantine.* Paul Bourget descendait à Pougues-les-Eaux. La terre, le purin de Saint-Benin-des-Bois lui eût offert un champ d'observation tout différent, plus riche peut-être.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Mort d'Alban Berg. — L'hommage des Fêtes du Peuple à Albert Doyen. — Concert de la Société des Etudes Mozartiennes. — Premières auditions: Concerts Lamoureux : Trois Visions de la Nature, par Edmond Marc.

Alban Berg est mort à Vienne le 21 décembre. Il était né dans cette ville le 7 février 1885, d'un père originaire de Nuremberg. Il eut pour maître Arnold Schoenberg, et lui-même enseigna la composition à partir de 1910, tout en vouant une large part de sa vie à faire connaître les œuvres et les théories de son maître. On sait l'extrême originalité de celles-ci et leur influence sur tous les musiciens contemporains. Alban Berg a été en quelque sorte son continuateur, faisant de l' « atonalité » la forme ordinaire de son « écriture ». Ceci fut d'ailleurs chez lui, moins un système qu'un affranchissement nécessaire à l'expression libre de sa personnalité. Cependant il faut ajouter que sa musique, pour sincère qu'elle soit, pour intéressante qu'elle se révèle à la lecture, n'a point soulevé en France un enthousiasme unanime. Quand, en février 1927, Walther Straram donna le *Concert de Chambre* d'Alban Berg à la salle Pleyel, il y eut une tempête comparable par sa violence à l'inoubliable orage du *Sacre du Printemps.* On inventa pour cet art d'Alban Berg le terme de « métamusique », et les mieux disposés d'entre les auditeurs

— ceux qui répugnaient à condamner parce qu'ils ne comprenaient pas, et se disaient qu'il y avait sans doute dans cette partition « quelque chose » qui leur échappait — sentaient que l'auteur n'avait pas obéi à ce désir de mystifier que lui reprochaient les autres, mais qu'il suivait des lois mystérieuses, devinées plutôt que perçues à de certains moments d'équilibre, de force, de plénitude, qui ne pouvaient être le résultat du hasard, mais qui étaient bien le signe certain du talent, la marque d'une personnalité hors de pair. Cet art de Berg est en vérité l'aboutissement des théories de Schoenberg : le *Concert de Chambre* sort, si l'on peut dire, de *Pierrot lunaire.* On peut n'aimer point cet art désagréable au premier contact, « agressif », disait-on complaisamment, mais il n'est pas permis de douter de sa sincérité. Le chromatisme d'Alban Berg découle, à travers Schoenberg, du chromatisme de Wagner dans *Tristan.*

L'opéra en trois actes *Wozzech,* terminé en 1922, est un des ouvrages modernes les plus joués en Allemagne, en Europe centrale et en Amérique. Il reste encore inconnu en France. Il offre cette particularité d'être divisé symétriquement, chacun des trois actes étant composé de trois scènes. En outre, ajoute Willi Reich dans la notice qu'il a écrite pour la *League of composers,* à chaque scène correspond une forme schématique spéciale, et chaque acte possède son caractère propre, dû tout autant à la musique pure qui y est incluse qu'à l'évolution du drame. C'est ainsi que le premier acte se compose musicalement d'une suite, d'une rhapsodie, d'une marche militaire, d'une berceuse, d'une passacaille et d'un rondeau final; que le deuxième est fait d'une introduction en forme de sonate, d'une fantaisie avec fugue, d'un largo, d'un scherzo et d'un rondeau guerrier; dans le troisième se succèdent une invention sur un thème, une autre sur un ton, une autre sur un rythme, une autre sur un mode et une dernière sur un mouvement obstiné. On douterait que cette conception « constructive » du théâtre pût aboutir à une véritable « pièce », et qu'un tel souci de la forme théorique fût conciliable avec un art vivant. Il faut croire qu'Alban Berg sut pourtant assouplir ce formalisme puisque *Wosseck* obtint en des lieux si divers un succès si prolongé. On assure d'ailleurs

que cette construction si appliquée échappe aux neuf dixièmes des auditeurs — exactement comme la construction thématique des ouvrages wagnériens peut échapper, ou du moins peut laisser à l'auditeur une impression de spontanéité.

On doit encore à Alban Berg une *Suite Lyrique* pour quatuor à cordes, d'une construction aussi rigoureuse, mais pleine d'effusions romantiques, et qui reproduit note pour note, dans son finale, un motif caractéristique de *Tristan;* des lieder, des pièces pour le piano, et pour clarinette et piano. Il venait d'achever un opéra, *Lulu,* qui sera sans doute créé au printemps à Vienne.

§

L'hommage rendu par les *Fêtes du Peuple* à leur fondateur fut tel qu'**Albert Doyen** l'eût souhaité : une foule nombreuse, fervente, attentive, une exécution fidèle des plus belles pages qu'il a laissées, quelques mots émus prononcés par Francis Casadesus lorsqu'il monta au pupitre pour prendre la place de celui qui nous a quittés, et puis l'adieu de Georges Duhamel, lu par Mme Blanche-Albane Duhamel, une page inspirée par l'amitié et la douleur, et où revivait vraiment cette noble figure « dont le regard demandait sans cesse quelque chose : de la confiance et de l'amour ». Albert Doyen fut « ardent à souffrir, et son âme vulnérable ne renonça pourtant jamais à combattre ». Il est mort en combattant pour l'idéal. Il voulait faire communier des foules entières dans la beauté, bien commun des humbles et des riches. Une foule entière a communié dans l'hommage qui lui fut rendu, et, si son enthousiasme a pris une forme recueillie, c'est qu'il exprimait en même temps l'admiration pour les œuvres entendues et la sympathie pour l'artiste qui les conçut, le vœu de continuer la tâche comme si la mort n'avait pas brisé l'homme dont l'esprit demeure et anime ses continuateurs. La leçon d'ouvrages comme le *Chant Triomphal,* le *Poème Lyrique* ou *Ahasvérus,* est bien celle que Georges Duhamel a tirée de ces « œuvres courageuses édifiées lentement » ; l'exemple d'Albert Doyen peut être proposé aux jeunes hommes qui veulent donner à leur existence une raison.

Le concert commença par le poème symphonique pour

orgue (exécuté magistralement par M. Alex. Cellier), *Que la lumière soit!* œuvre de jeunesse, qui oppose, selon le plan classique, deux thèmes, et dont la péroraison fait s'épanouir ces deux éléments conjugués dans un crescendo triomphant — image de la foi en des destins meilleurs. Le *Poème Lyrique,* pour piano et chant, joint six textes pris à des auteurs différents : *A ceux qui partent,* de Verhaeren, *Invective,* de Charles Vildrac, *Le Chant de Zarathoustra,* de Nietszche, *Au Musée,* d'André Spire, *La Tristesse,* de Georges Duhamel et *Le Ciel est par-dessus le toit,* de Verlaine. Albert Doyen a su éviter la disparate qui pouvait être la conséquence d'un choix aussi divers. Tout en donnant à sa mélodie le caractère même du texte qui l'inspire, l'unité de l'œuvre est sensible. Certaines pages sont magnifiques : le *Chant de Zarathoustra, La Tristesse,* par exemple; et toute la grâce mélancolique et profonde de Verlaine est dans la ligne mélodique de *Le Ciel est pardessus le toit.*

Le Chant triomphal, pour soprano, ténor, chœur et orchestre, a été écrit sur la première pièce des *Rayons et des Ombres :* « Pourquoi t'exiler, ô poète, — dans la foule où nous te voyons? » Un dialogue entre le soprano et le ténor aboutit à un chœur final d'une envolée magnifique. Albert Doyen a su trouver des rythmes d'une puissance qui entraîne : son éloquence est simple et persuasive; on ne lui résiste point et il y a peu d'œuvres chorales aussi amples, aussi viriles et généreuses.

Il y aurait beaucoup à dire sur l'*Ahasvérus* d'Edgar Quinet, qui a inspiré à Doyen un mystère en trois actes et sept tableaux, composé en 1932. Et d'abord il faudrait entreprendre la réhabilitation de cet ouvrage : les historiens de la littérature lui consacrent ordinairement quelques lignes, et c'est tout. On ne le lit plus; on a tort : c'est un chef-d'œuvre romantique, certes, très romantique même, mais c'est un chef-d'œuvre. Henry Céard m'apporta un soir son exemplaire et je me souviens que nous lûmes à peu près tout *Ahasvérus* cette nuit-là. Il y a dans Quinet bien des choses qui « datent » — le contraire serait surprenant — mais il y a aussi de la générosité, des trouvailles de génie. Je comprends que cet *Ahasvérus* ait séduit un Albert Doyen : il rencontrait là, sinon

l'expression littéraire parfaite de ses sentiments personnels, du moins des situations propres à l'inspirer. Et c'est la raison de sa réussite. Sa partition est pleine de choses admirables : elle est puissante avec simplicité; elle ne recherche pas l'effet, mais elle est expressive, mais elle suggère exactement par la musique ce que le musicien doit précisément ajouter au texte, ce complément inexprimable avec des mots et qui éveille en nous je ne sais quels échos profonds. Je voudrais réentendre cette belle œuvre sans tarder : j'y trouverais plus de joie encore...

Il faut louer les interprètes de ce concert : Mmes Maria Branèze, Germaine Cernay, Mlle Denise Sternberg; MM. Georges Cathelat, Georges Petit, Jean Kling, Roger Deniau, René Ronsil, De Leu, André Beckaert, les chœurs, l'orchestre et celui qui leur imprima l'élan et leur fit partager sa ferveur, Francis Casadesus.

§

La Société des Etudes Mozartiennes a dû quitter la salle de l'ancien Conservatoire, cette salle contemporaine — ou presque — de Mozart lui-même, et qui, « sonnante » comme un violon, convenait si bien à la musique du maître de Salzbourg. Rassurons immédiatement les fervents mozartiens qui n'ont point assisté au premier concert de la chère Société cet hiver : en émigrant sur la rive gauche, dans une salle toute moderne du vieil hôtel d'Auvergne et de La Rochefoucauld d'Estissac, Mozart n'a point souffert. La salle est spacieuse, confortable, aussi différente de la salle du Conservatoire que le sont le jour et la nuit. Mais l'acoustique en est bonne, ce qui est l'essentiel, et puis encore elle n'a point cette froideur dont les architectes d'aujourdhui sont entichés et qui conviendrait mal à la musique de Mozart. Le programme comprenait l'*Andante concertant pour flûte et orchestre,* où M. Delaître tint en grand virtuose la partie de flûte, l'air *Vorrei spiegarvi,* chanté par Mme Maria Branèze déjà nommée, le *Concerto de piano en la* de 1786, délicieusement joué par la jeune mais grande pianiste Mlle Reine Gianoli, la *Sérénade Haffner,* avec son concertino de violon, joué avec élégance par M. Gallois-Montbrun et enfin deux *Contre-*

danses, écrites à Vienne aux heures douloureuses, quand il fallait plier le génie à des besognes alimentaires, et faire danser les gens du peuple. Mais le génie s'est miraculeusement acquitté de ces travaux sans déchoir et nous le retrouvons là tout comme en d'autres ouvrages plus grandioses. Ces contredanses, dans leur style familier, portent la marque de la grande époque mozartienne à laquelle nous devons les plus hauts chefs-d'œuvre. M. Félix Raugel au pupitre, Mme Octave Homberg dans ses présentations, l'un et l'autre animés du plus pur esprit mozartien, ont été justement associés au succès des interprètes.

§

Les *Trois visions de la Nature,* de **M. Edmond Marc,** sont, grâce aux dieux, bien plus suggestives que descriptives, ce qui ne les empêche nullement d'être joliment orchestrées, et d'une variété de couleurs fort agréable. L'ouvrage se compose de trois mouvements. L'*andante* initial évoque les champs, la paix des campagnes célébrée par Horace, et puis, passant à un rythme plus vif, le morceau s'achève par une danse paysanne. Le centre du triptyque est fait d'un *adagio* plein de mystère. C'est une sorte de nocturne d'une transparence debussyste très poétique. Enfin le troisième mouvement est un *scherzo* tout ensoleillé, et qui s'oppose franchement à l'atmosphère de l'adagio. Au total un ouvrage très réussi, et qui joint la solidité technique aux qualités personnelles les meilleures. Sous la direction de M. Eugène Bigot l'orchestre Lamoureux en a donné une exécution remarquable.

RENÉ DUMESNIL.

ORIENTALISME

Dr J.-C. Mardrus : *Le Marié magique.* Paris, Soc. Fr. d'Ed. littéraires et techniques, 1935. — Emile-François Julia : *Les Mille et Une Nuits et l'enchanteur Mardrus,* Ibid., 1935. —Ed. Montet : *Choix de Proverbes, Maximes et Pensées de l'Islam,* Paris, Libr. orientale et américaine G.-P. Maisonneuve, 1933. — I. de Manziarly : *Pérégrinations asiatiques,* Paris, Geuthner, 1935.

Louanges soient rendues à **l'enchanteur Mardrus!** ce thème remplit l'ouvrage du Dr Julia, la plus admirative et enthousiaste des monographies. Maurice Maeterlinck, André Gide,

Charles Maurras ont exalté le prestigieux talent de celui qu'ont admiré Rodin et Bourdelle. « Il pense en Arabe pour tout ce qui est arabe, en Français pour tout ce qui est français. » Son style, plus poétique, certes, que celui de n'importe quel traducteur, se trouve en même temps, par là même, le plus exact. Il s'accorde aux rythmes de la nature et ressaisit, dans sa source, le lyrisme des textes. Il s'avère disciple de Salomon dansant devant l'arche, de ce Salomon dont procèdent derviches et çoûfis, qui confinent à l'adoration du danseur Civa. De tous les adeptes de la sublimation en l'Amour, il est le plus adepte. Qui n'a lu les *Milles et une nuits,* ni dans l'original, ni dans la version mardrusienne, n'en possède qu'une piètre notion.

Le **Marié magique** est encore une collection de contes, ravissante de préciosité. L'histoire de la Reine du Nil fourmille en indications mystiques de réelle valeur.

En comparaison, les aphorismes recueillis par Montet, dans son **Choix de proverbes, dictons, maximes et pensées de l'Islam,** se signalent par leur bon sens prosaïque. Cependant leur saveur est prégnante. On notera parmi eux non seulement la sagesse populaire du Levant et des aperçus de l'intuition mystique, mais des maximes à la frappe vigoureuse, d'origine touareg. Bornons-nous à présenter quelques échantillons, qui rendront souhaitable l'acquisition du catalogue. « L'amour est comme le caravansérail, où l'on ne trouve que ce que l'on y apporte », proverbe qui se reflète en Rivarol, en Chamfort, en A. France. « Celui qui t'aime, fût-il un chien, tu l'aimeras aussi » (texte targui). « Marche dans ta religion sous l'étendard de la science » (Zamakhchari). N'omettons pas de signaler les pittoresques proverbes géographiques, tels ces deux adages soudanais : « Tombouctou est juste l'endroit où le chameau, venant du N., ne peut avancer, et au delà duquel la pirogue, venant du S., ne peut plus remonter. » « Le sel vient du N., l'or du S., et l'argent des pays blancs. Mais les paroles de Dieu, les choses saintes, les histoires savantes et les contes polis, on ne les trouve qu'à Tombouctou. »

Pérégrinations asiatiques : il n'existe guère d'ouvrage

aussi susceptible que ce livre exquis d'acheminer les Occidentaux à une saine compréhension de l'Orient. La voyageuse qui nous donne accès aux trésors de ses impressions ou de ses jugements — les unes et les autres aussi empreints de spiritualité — n'a rien du reporter occasionnel : ses pèlerinages en Asie furent multiples et divers, le développement de sa personnalité s'est opéré au contact assidu avec les idéaux asiatiques (1). Elle n'a jamais cherché là-bas de l'occulte ou du mystérieux, mais la nature et l'humanité plus largement comprises, en dehors de nos préjugés scientifiques ou sociaux. « Ni une évasion, ni une fuite, mais un élan irrésistible de notre être profond qui veut approcher de la réalité. Seul, décortiqué du milieu habituel, soumis à de nouvellles réactions, en face de l'imprévu, on se découvre comme on découvre le monde environnant. » Le voyage s'érige ainsi en méthode philosophique, et le mot d'ordre : « Pour cette raison, chemine! » qui obsède la pérégrinante, nous fait aussitôt songer à ce titre de l'épistémologiste Meyerson, qui recherche la formation de la logique à travers le *Cheminement de la pensée.*

Tout l'essentiel de l'Asie est non parcouru, mais pénétré. La Judée, « âpreté et lyrisme, dureté et tendresse ». Ur en Chaldée, ville d'Abraham. Mohenjo-Daro, évocation d'une culture suméro-dravidienne. L'Indochine, la Corée, aussi bien que le Japon et le monde chinois. Mais le centre moral de toute cette ambiance est l'Inde, où « le sacré englobe la presque totalité des choses », où les cœurs des hommes s'ouvrent à vous et où les lèvres vous disent : Reste parmi nous. Mais il faut se sentir digne de cet appel. Appel qui coïncide, en Mme de Manziarly, avec la plus certaine vocation intérieure. « Qu'il faut donc souffrir avant de pouvoir renoncer! »

Voyage souverainement lucide, sympathiquement attendri, plutôt que pèlerinage. Ce récit, entre tous attachant, décrit non pas la quête d'une foi, non pas une expérience métaphysique, mais un contact avec des formes diverses de la nature, humaine ou physique. Aucun fétichisme, aucun illusion-

(1) On lui doit une traduction française de *La théorie de la connaissance et la logique chez les Bouddhistes tardifs*, ouvrage capital de Th. Stcherbatsky (Geuthner, 1926) et l'inspiration si distinguée, si généreuse, des *Cahiers de l'Etoile.*

nisme; pas même, comme chez Alexandra David-Neel, un zèle pour le mystère. Bien plutôt une sérénité dans l'intuition des choses, si passionnée que soit l'ardeur d'éprouver. Donc un type d'esprit qui concilie avec bonheur les aptitudes orientales et occidentales, trop souvent campées en antagonisme. L'auteur domine cette opposition, où s'enlisent les demi-connaisseurs, comme Gœthe dominait l'antithèse classicisme-romantisme. Aussi le livre sera-t-il non seulement charmant, mais utile tant aux Européens qu'aux Asiatiques; il est de ceux qui contribuent à créer de l'humanité. Il mérite admiration et reconnaissance.

P. MASSON-OURSEL.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Horace Van Offel : *Contes* (Editions des Artistes). — Adrien de Meeûs : *Le coup de force de* 1660 (Nouvelle Société d'Editions). — Paul Colin : *La Peinture européenne au dix-neuvième siècle. — Le romantisme* (Nouvelle Société d'Editions). — Maurice Carême : *Mère*, poèmes (Van Doorslaer).

Horace Van Offel se classe immédiatement, dans la production littéraire belge d'après-guerre, aux côtés d'André Baillon, trop tôt disparu, et de Franz Hellens, le plus subtil, le plus troublant de nos conteurs. Son œuvre est considérable, elle est infiniment diverse, elle témoigne d'une très haute conscience littéraire et d'un effort incessant vers la perfection du style et le classicisme de la composition. Et peut-être que ce souci de retrancher les excroissances et de balayer les scories a contrarié sa nature de romancier de race flamande, porté à écrire en force, dans la brume et la désolation. Ainsi y eut-il deux Van Offel. Le premier, totalement aboli depuis vingt-cinq ans, qui écrivit une *Armée de pauvres, le Retour aux lumières, les Enfermés* : histoires de bagne et de bouges, toutes pleines d'un évangélisme désespéré, où passaient des invertis et des réfractaires, des prostituées dolentes et les malheureux qu'elles avaient envoûtés. Ces œuvres de début atteignaient par endroit une profondeur pathétique que Van Offel n'a pas retrouvée. On songeait au Dostoïewsky de *Souvenir de la Maison des morts*. Hélas! les critiques persuadèrent à Van Offel que ces histoires, à la vérité mal dégrossies, gagneraient à passer sous la lime, et que sa prose barbare

serait rejetée par Paris. Il se voulut styliste, se mit à l'école des classiques français du conte et du roman, et se fit en effet une langue rapide, une fantaisie sobre et brillante, bref il acquit les plus solides qualités techniques. Mais il perdit une partie de ces accents qui prenaient aux entrailles, et que débutant, il n'avait pas su orchestrer. Il se mit à des romans historiques, à la vérité fort bien troussés, comme le *Colonel Sainte-Edme,* la *Brèche de Bréda,* le *Jongleur d'Epées,* mais d'une inspiration plus superficielle et d'une atmosphère qui se voulait publique, sacrifiant ainsi le monotone et magnifique désespoir de ses œuvres de jeunesse.

Heureusement l'on ne tue jamais complètement le vieil homme, et ceux qui avaient été ravis par le Van Offel inculte de la première manière retrouvaient çà et là l'horreur et la nostalgie où il avait excellé — tantôt dans la description du départ des forçats du *colo-Sainte-Edme,* tantôt dans le délicieux personnage de la petite Danielle de la *Flûte corsaire,* tantôt au cours de telle évocation cursive de la *Rose de Java* ou de *Terreur Fauve.*

Et les histoires de l'Horace Van Offel de la seconde manière étaient si alertement contées, les ressources d'une imagination charmante s'y déployaient si à l'aise, que l'on ne songeait pas trop à regretter le Van Offel vénéneux et noir des débuts.

Aujourd'hui les peintres belges dont il est l'ami — c'est-à-dire les meilleurs de notre école, depuis Ensor et Minne jusqu'à Tytgat et depuis Opsomer jusqu'à Servaes et Jespers, se sont réunis à plus de vingt pour illustrer un volume de luxe des **Contes** d'Horace Van Offel. Et cette édition à tirage limité, réservée aux seuls amateurs, est une des plus belles choses que la librairie belge ait produite depuis vingt ans. L'œuvre ne vaut pas seulement par ses eaux-fortes, qui constituent un incomparable document sur l'art belge contemporain; elle vaut aussi par le choix des contes qui y figurent et qui ont été triés parmi les meilleurs de ceux qu'Horace Van Offel a semés un peu partout, depuis vingt ans, dans *Excelsior,* le *Matin* de Paris, et dans de nombreuses publications bruxelloises et provinciales. Et le tout constitue une sorte d'hommage à l'écrivain presque sexagénaire, à la veille,

dit-on, de voir s'ouvrir devant lui l'Académie de Belgique.

Le comte Adrien de Meeüs, auteur d'une histoire de Belgique d'inspiration « bainvilléenne » qui fit crier très haut à la fois les gens qui ne sont pas d'Action française et les gens qui tiennent à l'histoire objective, vient de se lancer *ex abrupto* dans l'histoire littéraire, à quoi rien ne semblait le préparer. Il signe une monographie de l'esprit classique, sous ce titre curieux : **Le coup de force de 1660.** Le coup de force de 1660, c'est l'arrivée à la gloire des grands classiques du XVIIe siècle. Racine, notamment, et Boileau; c'est le recul — d'ailleurs momentané, des ennemis des classiques, les Précieux, que M. de Meeüs traite de « romantiques » par un abus de termes indéniable.

A côté de conceptions fort originales et quelquefois profondes, et en dépit d'une immense lecture, M. de Meeüs se trompe lorsqu'il pose, en synthèse, le principe que romantisme égale désordre, faux-brillant et violence inutile, tandis que le classicisme est seulement hiérarchie, force utile, inspiration véritable; singulièrement, il se trompe lorsqu'il soutient que Boileau a senti le caractère ineffable de la poésie, la vanité absolue d'un lyrisme dénué de tempérament. Et l'on ne peut surtout suivre l'auteur lorsqu'il affirme que le romantisme est une tendance permanente, aussi vieille que la littérature.

Le romantisme c'est une série de phénomènes psychologiques, concomitant à une individualisation rapide des esprits surgie après une subordination de l'homme aux cadres sociaux, aussi longue que l'Ancien Régime lui-même. Ç'a été une sorte de prise de conscience et de dilatation de la sensibilité, entraînant *ipso facto* le désespoir littéraire, une sorte de révolte contre la nature des choses. Cette attitude — quelle soit languide ou éloquente, est absente du XVIIe et même du XVIe siècle, sauf peut-être dans quelques vers de Maynard. C'est solliciter les textes que de s'aviser de l'y découvrir. Le romanesque, le concetto, le style culto, ne sont point du tout du romantisme. Et il n'est pas vrai de dire, répétons-le, que Boileau a vu clair dans l'essence de la poésie. Le coup de chapeau de pure forme qu'il donne à l'inspiration au début de l'Art poétique ne leurre plus personne; il suffira de

se rappeler que Boileau n'a fait aucun cas de La Fontaine, qui est peut-être le plus grand poète français, pour juger sa clairvoyance à son juste prix. Ceci dit, hâtons-nous d'ajouter que le travail de M. de Meeüs a des parties excellentes. Il a notamment perçu à merveille et mis parfaitement en lumière la persistance du mélodrame et du drame pendant toute la période ou triompha la grande tragédie et rétabli les propositions de l'époque par rapport à Coras, Pradon, Thomas Corneille et nombre de préclassiques aujourd'hui anéantis, dont on oublie qu'ils ont obscurci, dans l'esprit du parterre de l'époque, la pure gloire des trois maîtres de la scène.

En résumé, voici donc un livre inégal. Mais il contient des intuitions remarquables, il s'efforce à la plus louable originalité, et rachète ses paradoxes par des vues quelquefois très pénétrantes. Il sera discuté parce que digne d'être remarqué.

M. Paul Colin, critique d'art armé d'une érudition aussi sûre que considérable, nous mène lui aussi chez les romantiques. Mais c'est de peinture qu'il nous parle. Son étude sur **La peinture européenne au XIXe siècle, le romantisme,** magnifiquement illustrée, est moins un ouvrage de doctrine qu'un travail destiné à la documentation. Pourtant la doctrine n'en est point absente, et l'auteur a défini parfaitement les écoles nationales, dégagé avec le plus grand talent les caractéristiques des grands maîtres, et choisi sans aucune erreur les planches dont s'orne ce magnifique volume. Son étude de la peinture romantique allemande, si mal connue, est d'un haut intérêt, et nul n'a parlé mieux que lui des grands peintres belges contemporains de la fin du second Empire.

Et pour terminer, voici un poète. M. Maurice Carême est un des plus originaux parmi les jeunes, et sa sensibilité exquise lui fait une place à part. Extraordinairement condensé et dépouillé, il cherche des images d'apparence simple, mais à résonances vastes et poignantes. A la plaquette intitulée **Mère** s'épingle cette épigraphe :

Je t'aurai tant aimée ma mère,
Que ces vers porteront peut-être,
A travers les remous des âges
Les humbles lignes de ton visage.

Et cette orgueilleuse modestie n'a rien qui fasse sourire. Car le parfum des vers de Maurice Carême ne s'éventera pas de sitôt :

Je verrai toujours ces cerises
Que tu vendais aux promeneurs
Qui descendaient avec lenteur
La rue bruissante du dimanche...

ED. EWBANK.

LETTRES ANGLAISES

Lieut. Gen. Sir Georg MacMunn : *The Crimea in Perspective*, Bell. — Milton Waldman : *Jeanne d'Arc*, Oxford University Press. — C. R. M. F. Cruttwell : *A History of the Great War*, 1914-1918, Oxford University Press. — Sewell Tyng : *The Campaign of the Marne*, 1914, Oxford University Press. — General Sir Charles Harington : *Plumer of Messines*, Murray. — H. A. Jones : *The War in the Air*, Oxford University Press. — Sir Arthur Willert : *The Frontiers of England*, Heinemann. — H. A. L. Fisher : *A History of Europe*, Vol. 3, *The Liberal Experiment*, Eyre et Spottiswoode. — R. B. Mowat : *Diplomacy and Peace*, Williams et Norgate. — Hazel Van Dike Roberts : *Boisguilbert, Economist of the Reign of Louis XIV*, Milford. — J. M. Thomson : *Robespierre*, Blackwell. — Daniel Sargent : *Four Literary Converts*, Sheed et Ward. — L. R. et D. C. Peattie : *The Happy Kingdom, A Riviera Memoir*, Blackie. — Roger Bacon : *Opera Hactenus Inedita*, Oxford University Press. — Lewis Wharton : *The Poems of François Villon*, Dent. — Henry Noel Brailsford : *Voltaire*, Thornton Butterworth. — Meade Minnigerode : *The Son of Marie Antoinette, The Mystery of the Temple Tower*, Jarrolds. — W. H. Wickwar : *Baron d'Holbach, A Prelude to the French Revolution*, Allen et Unwin. — J. G. Legge : *Chanticler, A Study of the French Muse*, Dent. — Mémento.

« Donnez des livres pour Noël », lit-on à la vitrine des libraires pendant tout le mois de décembre, tandis que les étalages sont composés de cette production spéciale que nous appelons « Livres d'étrennes », qui repoussent en des recoins inaccessibles les nouveautés de la courte saison d'automne. Délaissons les « Christmas Books » et cherchons dans ces recoins les ouvrages récents dont le sujet offre un intérêt à la fois pour le lecteur français et le lecteur anglais. Nous trouverons surtout des livres d'histoire, et prenons tout de suite ceux qui se rapportent aux rivalités ou aux fraternités d'armes d'hier ou de jadis.

D'une certaine importance au point de vue français, il convient de signaler : **The Crimea in Perspective,** ouvrage dans lequel le Lieutenant General Sir George MacMunn étudie l'expédition de Crimée en 1854 et les controverses parfois

violentes qui se sont élevées à son propos et sur les désaccords entre les états-majors anglais et français. Le Lieutenant General MacMunn soutient que la poursuite de l'offensive tout de suite après la défaite des Russes eût été dangereuse et qu'il n'était pas possible de s'emparer de Sébastopol par un coup de main.

Un autre ouvrage intéressant est celui qu'on a appelé « la meilleure biographie anglaise » de **Jeanne d'Arc.** L'auteur, Milton Waldman, a voulu présenter un portrait nouveau de « l'une des plus énigmatiques figures de la fin du Moyen âge ». Il voit en elle l'incarnation du sens commun; elle n'offre rien de déraisonnable, rien de transcendant ni de sinistre, rien qui ne puisse être facilement expliqué.

L'historien C. R. M. F. Cruttwell, Principal du Hertford College d'Oxford, a rédigé en un seul volume **A History of the Great War 1914-1918**, dont il présente simultanément les aspects militaires et politiques; et c'est en un volume également que Mr. Sewell Tyng relate les péripéties de **The Campaign of the Marne, 1914.**

La biographie que le Général Sir Charles Harington a faite de **Plumer of Messines** nous intéresse pour la part que Lord Plumer a prise à la Grande Guerre et aussi par le beau caractère que fut ce soldat, droit, loyal, juste, qui eut beaucoup d'amis et pas un ennemi.

Le cinquième volume de **The War in the Air,** rédigé par H. A. Jones d'après les documents officiels de la Commission de défense impériale, offre un intérêt tout particulier du fait qu'il traite des attaques aériennes contre l'Angleterre en 1917 et 1918. Tant par leurs résultats directs que par leurs effets indirects, ces attaques ont eu une valeur militaire qui dépasse ce que l'on suppose. La lecture attentive de ce volume et l'examen des chiffres et des faits qu'il relate expliquent pourquoi et démontre combien l'Angleterre est vulnérable à ce point de vue et quelle importance la défense aérienne doit prendre dans les préoccupations du pays.

Il est certain que ceux qui sont responsables de la politique britannique se rendent de plus en plus compte des dangers nouveaux qui menacent le royaume; d'où la déclaration de Mr. Baldwin que l'Angleterre doit désormais se dé-

fondre sur le Rhin. Après un long itinéraire en auto qui le mena par l'Allemagne jusqu'en Pologne, et de là en Tchéco-Slovaquie, en Autriche, en Italie et en France, Sir Arthur Willert vient de publier un livre, **The Frontiers of England,** dans lequel il consigne les observations politiques qu'il a pu faire en cours de route. Chargé pendant de longues années du service d'information de presse au Foreign Office, Sir Arthur était particulièrement bien préparé à la tâche qu'il s'assignait. Pour lui, l'Allemagne est le nœud du problème international européen, et une restauration monarchique en Autriche lui paraît le seul remède à l'Anschluss. De son voyage, il tire cette conclusion qu'une politique d'isolement est désormais impossible pour l'Angleterre de qui la coopération dans les affaires continentales est indispensable à l'établissement d'un état de sécurité collective pour assurer la paix. La politique extérieure de la Grande-Bretagne doit avoir pour but en Europe de soutenir activement un système de sécurité collective solide, et, dans un domaine étendu au monde entier, une entente et une coopération aussi étroites que possible avec les Etats-Unis.

L'ancien ministre H. A. L. Fisher a entrepris d'écrire une histoire générale de l'Europe, **A History of Europe,** dont le troisième et dernier volume vient de paraître avec ce sous-titre : *The Liberal Experiment*. Il commence avec la Révolution Française et se termine avec les dictatures d'après guerre. Par sa formation et par ses idées, Mr. Fisher appartient à l'Ecole Libérale, mais il sait s'en affranchir quand ses dogmes deviennent trop étroits. Pour lui, depuis cent-cinquante ans, l'histoire de l'Europe n'est pas seulement un conflit d'intérêts économiques et une lutte de classes; il tient compte des anomalies de la nature humaine, des erreurs des hommes d'Etat égarés par des idéologies, et de la façon capricieuse dont surviennent les événements. Mr. Fisher réussit à justifier son attitude envers l'histoire. La façon dont la doctrine de Karl Marx traite les faits est condamnée par l'évidente constatation que les faits refusent de s'y conformer; tout ce qui se passe pendant le XIXe siècle le démontre. Et il semble bien que Mr. Fisher se rende compte que la doctrine libérale sur laquelle il s'appuie ait aussi quelque peu **fait**

faillite. Il contemple et examine les événements actuels du point de vue d'un humanisme très large et très souple qui lui permet des jugements d'une rare intelligence. Quand il écrit qu'un « racialisme insensé menace de déchirer le vêtement sans couture de la civilisation », il ajoute que l'avenir saura nous rendre « ce trésor gaspillé d'humanité, de tolérance et de bon sens »; et il y a plus qu'un espoir dans la phrase où il dit que « les vagues montantes de la liberté ont soudain reflué sur des vastes étendues en Europe » : après le reflux, le flot reviendra. L'auteur expose avec clarté l'effort démocratique que mit en branle la Révolution française et les résultats si différents auxquels il aboutit en Angleterre et en France, et il garde assez d'optimisme pour croire que, « sauf sous la pression de la guerre, les peuples d'Angleterre et de France ne renonceront jamais à la liberté ».

Le professeur R. B. Mowat qui enseigne à l'Université de Bristol s'adonne particulièrement à l'histoire diplomatique et parmi le grand nombre de ses ouvrages on compte une *History of European Diplomacy in the Nineteenth Century* (1922), *The Diplomacy of Napoleon* (1924), *The Diplomatic Relations of Great Britain and the United States* (1925), *A History of European Diplomacy* (1914-1925) parue en 1927, et l'année suivante, sous le même titre, un ouvrage qui couvre la période de 1450 à 1789. Son récent ouvrage **Diplomacy and Peace** relève les changements imposés à la diplomatie par les transformations de la vie moderne et en particulier la facilité des communications qui permet aux hommes d'Etat de se rencontrer si facilement ou de causer directement entre eux par le téléphone; mais il se prononce contre la pratique d'une diplomatie en manches de chemise sur la place publique. La diplomatie ancienne ou nouvelle, si tant est qu'on puisse établir pareille distinction, a pour but de résoudre les difficultés et les conflits entre nations et par là de travailler au maintien de la paix; sa besogne normale est d'appliquer aux cas particuliers les règles établies par les conventions et les traités qui constituent le droit international et d'éviter le recours à la force. Ce ne sont pas les diplomates qui fomentent les conflits armés ou les enveniment, mais ils sont obligés d'agir sur les instructions de politiciens poussés

par l'opinion publique ou menés par des cabales militaires. Dans chaque capitale, quel que fût le pays qu'ils représentaient, les diplomates de carrière qui formaient le corps diplomatique constituaient naguère une sorte de confrérie vivant dans une atmosphère spéciale d'estime et de compréhension mutuelles où parfois se nouaient des amitiés personnelles. Cette « collégialité » a beaucoup souffert depuis la guerre par suite du grand nombre des petits Etats qui ont été créés, de même que, assure le profeseur Mowat, la cause de la paix a souffert de l'effondrement de tant de monarchies petites et grandes; car les monarques formaient entre eux une sorte de caste internationale attachée par des liens familiaux. « Dans l'ensemble, les parentés entre les monarques européens depuis la Sainte Alliance de 1815 ont exercé une influence stabilisante et pacifique. » Ces changements ont fait de la Société des Nations une nécessité pour l'Europe, déclare Mr. Mowat, qui y voit la plus grande œuvre politique du monde moderne et qui en reporte tout le mérite au président Wilson dont il dit qu'il fut « l'un des plus grands hommes d'une époque où ils étaient rares ». Il est probable que tout le monde ne partagera pas cette opinion.

L'ouvrage que Mr. Hazel van Dyke Roberts consacre à **Boisguilbert, Economist of the Reign of Louis XIV** est d'une étonante actualité. Pierre Le Pesant Boisguilbert naquit en 1676, fut président du bailliage de Rouen, et mourut en 1714 sans que ses écrits et ses doctrines aient apparemment fait grand bruit. Ses idées cependant sont le prototype de celles d'Adam Smith, mais peut-être parurent-elles subversives, comme le suggère l'auteur, à la classe gouvernante d'alors qui fut bien « la plus stupide et égoïste que le monde moderne ait connue ». En tout cas ses attaques contre Colbert ne durent guère le mettre bien en cour. Ses nombreux ouvrages tendent à démontrer les rapports qui existent entre les divers aspects de la vie économique; aussi le Grand Siècle dut-il le considérer comme un trouble-fête et sa théorie comme un danger pour les principes sur lesquels était basé l'Etat. Ce penseur original se proposait de réformer le système fiscal de la France et d'assurer au pays une prospérité proportionnelle à ses richesses naturelles et à l'activité

de sa population. Il comprit que la puissance de consommation de la masse est aussi importante que la production de l'économie nationale, qu'il ne saurait y avoir de prospérité basée sur la misère humaine et qu'aucune classe sociale ne peut finalement prospérer si d'autres groupes ne sont pas également prospères. Boisguilbert fut le premier à voir les défauts de ce qui allait devenir le capitalisme et les excès vers lesquels il irait. Une paysannerie pauvre fait un royaume pauvre et il faut se garder d'imposer autant les pauvres que les riches; les taxes doivent être équitables et proportionnées à la capacité de payer. Contrairement aux vues de Colbert, contre qui il écrivit son *Traité des Grains,* Boisguilbert énonça que la richesse d'une nation consiste en ce qu'elle produit et échange et non dans le plus ou moins d'abondance de monnaie qu'elle possède. En reportant sur la masse l'attention accaparée jusque-là par la minorité possédante, Boisguilbert ouvrait la marche à une révolution dans les sciences sociales, et il est curieux que sa personne et ses œuvres aient échappé à Voltaire lorsqu'il écrivit *le Siècle de Louis XIV.* Ce précurseur fut un republicain avant l'heure. L'essence de sa pensée, la charpente de ses écrits se retrouveront chez les hommes de 1789 : liberté, fraternité et équité plutôt qu'égalité. Tout Etat où la corruption et la poursuite de l'intérêt personnel l'emportent sur la justice et l'humanité est irrémédiablement voué aux pires désastres, soutenait Boisguilbert qui voyait s'étendre la corruption et les Français se diviser en deux classes hostiles : ceux qui faisaient tout et n'avaient rien, et ceux qui ne faisaient rien et avaient tout. L'opulence de quelques-uns ne pouvait pas compenser la misère du grand nombre. Il voulait une chance égale pour tous dans la limite où la chance de chacun est respectée. La liberté pour l'individu de poursuivre son intérêt personnel est bornée par le devoir d'être équitable envers son prochain, de ne rien faire qui lui nuise ou puisse le ruiner. Telle est l'éthique qui se dégage de la philosophie sociale et des théories économiques de ce précurseur.

Dans les deux volumes qu'il consacre à **Robespierre,** Mr. J. M. Thomson fait un louable effort pour présenter impartialement son personnage, et il étale tout son dossier sous

les yeux du lecteur. Il en dégage un bel équilibre entre les vertus et les défauts de Robespierre, qui emprunte à Rousseau tout ce avec quoi il fabrique la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen : « Caractère du type étroit et angulaire, tout d'une pièce, à peine plus qu'un moule où les idées sont déversées pour se solidifier, Robespierre représente la Révolution, il ne la façonne pas. Il en copie les mouvements ausi fidèlement qu'une ombre, quelquefois en avant, parfois en arrière, mais toujours impuissant à en altérer le cours ».

Four Literary Converts contient quatre essais consacrés par Daniel Sargent à Péguy, à Claudel, à Hopkins et à l'américain Brownson. D'après le ton de ces essais, il est évident que l'auteur est lui-même un converti récent; ses jugements révèlent l'ardeur du néophyte et son arrogance. Sa compréhension en souffre, comme lorsqu'il s'étonne que Péguy ait reproché à ses amis socialistes leur manque de charité. La charité, d'après lui, serait d'essence exclusivement chrétienne; Dieu étant son objet, les socialistes n'en ont que faire. Quand la conversion de Mr. Daniel Sargent datera d'un peu plus longtemps, espérons qu'il aura eu le temps de se familiariser avec l'évangile et en particulier la parabole du bon samaritain et de s'apercevoir que la charité n'est pas une vertu exclusivement réservée aux pratiquants des religions chrétiennes.

Au moment où l'on se plaint que les touristes désertent nos provinces, le livre de L. R. et D. C. Peattie : **The Happy Kingdom, A Riviera Memoir,** incitera les Anglais à reprendre le chemin de la Côte-d'Azur, dont les auteurs savent révéler le charme et les beautés en même temps que l'histoire, sans être ni didactiques ni ennuyeux. A les suivre, on a l'impression de visiter un musée où tout le passé se ranimerait dans la vie du présent, où l'on verrait tout à coup, dans ce décor incomparable, se dérouler une fête des fleurs et débarquer tour à tour Napoléon au Golfe Juan, les Phéniciens fondateurs de villes et les Romains conquérants.

La Bibliothèque municipale d'Amiens possède un manuscrit découvert en 1848 à l'Abbaye de Corbie par Victor Cousin et décrit par lui. Ce sont des traités écrits par Roger Bacon à l'époque où il enseignait en Sorbonne pendant la première

moitié du XVI[e] siècle. L'Oxford University Press vient d'en achever la publication en treize fascicules intitulés **Opera Hactenus Inedita Rogeri Baconi** dont le texte a été établi par les soins érudits de Mr. Robert Steele et du R. P. F. M. Delorme.

Mr. Lewis Wharton, qui est Canadien, s'est donné pour tâche d'expliquer et de traduire **The Poems of François Villon,** et Mr. D. B. Wyndham Lewis a savamment préfacé son livre. La raison pour laquelle on connaît mal Villon en Angleterre, dit Mr. Wharton, est que « les Anglais ne se soucient pas d'encourager les poètes crapuleux ». La version qu'il donne est en anglais moderne et l'habileté avec laquelle il parvient à rendre l'argot des coquillards tient souvent du tour de force.

Les deux-cent-cinquante pages dans lesquelles Mr. Henry Noel Brailsford analyse **Voltaire** et son œuvre sont assurément l'une des meilleures monographies qu'on ait consacrées à l'universel personnage. L'auteur insiste sur l'influence qu'exerça sur l'esprit et les idées de Voltaire son séjour en Angleterre. Newton lui révèle la vision d'un plan systématique du monde tandis que ses idées sociales sont profondément modifiées par l'organisation démocratique du pays où il admire le fonctionnement de la liberté politique et individuelle. Voltaire est un maître historien en tant que l'histoire est une partie de la culture, qu'elle appartient à la fois à la science et à la littérature, qu'elle est un document-témoin de la civilisation et qu'elle y contribue; dans ce sens il n'est pas exagéré de dire que Voltaire est le premier historien de l'Europe moderne. Pour l'auteur, l'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations,* malgré ses défauts, est, avec « Candide », le meilleur des ouvrages de Voltaire, qui y formule déjà la valeur de la bourgeoisie et y prévoit le rôle qu'elle va jouer désormais dans l'Etat et la direction des affaires publiques; Voltaire est un des héros de l'humanité, au sens carlyléen du terme, un héros sans autres imperfections que celles qui constituent la personnalité des vrais héros.

Un fort volume illustré a été consacré au **Son of Marie Antoinette, The Mystery of the Temple Tower,** par Mr. Meade Minnigerode, qui a accumulé là toute la documen-

tation relative au Dauphin, fils de Louis XVI, sans cependant donner de l'énigme une solution indiscutable.

Comme Voltaire le Baron d'Holbach fut profondément influencé par l'Angleterre, et Mr. W. H. Wickwar s'est donné pour tâche de le démontrer dans la sérieuse étude qu'il intitule **Baron d'Holbach, A Prelude to the French Revolution.** Nul n'ignore que cet opulent et généreux Mécène fut surnommé le « Maître d'hôtel de la Philosophie » et que son hospitalière demeure et son excellente table étaient fréquentées par le groupe qu'on a appelé les Encyclopédistes. S'il traduisit pour ses amis un bon nombre d'ouvrages scientifiques allemands sur des sujets comme la chimie industrielle et la métallurgie, il se fit surtout le vulgarisateur des penseurs anglais du temps, empruntant sa philosophie politique à Locke, son matérialisme religieux à l'Irlandais John Toland et sa psychologie à Hobbes. Il fonde sa morale non sur les devoirs envers Dieu, mais sur les devoirs de l'homme envers son prochain; il n'admet pas que l'homme, comme le veut Rousseau, soit naturellement dépravé. « Il se distingue des autres utilitariens par sa connaissance plus ferme des principes psychologiques et moraux, par l'importance moins grande qu'il attache au plaisir physique et par le fait qu'il accorde une importance essentielle à quelques simples considérations morales. » Le portrait qu'il trace du citoyen idéal ressemble fort à ces libéraux de l'époque victorienne, philanthropes ayant une haute idée de leurs devoirs sociaux et qui eurent la chance de vivre à une époque qui ne connut pas les bouleversements catastrophiques d'une guerre mondiale. Son idéal humanitaire était d'une noble générosité et son système philosophique, social et politique est admirablement analysé par Mr. Wickwar qui a rendu un inappréciable service en mettant à la disposition du lecteur cet exposé lucide et en citant le plus souvent les termes même de d'Holbach dont il donne une version excellente. Du portrait qu'il trace de l'homme ressort une personnalité agréablement sympathique.

Traduire les poètes est une tâche dont on a dit qu'elle est impossible, ce qui est excessif, car Vielé-Griffin et Legouis, entre quelques rares autres, y ont étonnamment réussi, mais

on peut admettre que c'est la plus difficile et la plus ingrate des tâches. Aussi est-ce d'une main déférente que nous feuilletons le recueil que Mr. J. G. Legge a intitulé **Chanticler, A Study of the French Muse.** C'est l'émouvant tribut d'un admirateur anglais à la poésie française. Il y a là la traduction de cent-cinquante poèmes depuis la Cantilène de sainte Eulalie jusqu'à nos jours, choix excellent et traduction remarquable qui s'efforce de « rendre » en anglais le sens et la musique de l'original.

MÉMENTO. — L'Angleterre, que l'on croit volontiers le pays du roman policier, reconnaît qu'elle s'inspire d'Emile Gaboriau en qui elle voit le précurseur du genre, et c'est à ce titre que l'on a pu lire dans le *Times Literay Supplement* un remarquable essai de six colonnes publié à l'occasion du centenaire du romancier. Ce même supplément a donné au cours des dernières semaines les comptes rendus des ouvrages français suivants : *Le Vin de Solitude,* par Irène Nemirowski; *Lucile de Chateaubriand,* par Albéric Cahuet; *Le Pays sans Ombre,* par Henry Bordeaux; *Modernes,* par Denis Saurat; *La Crise de la Conscience Européenne,* 1680-1715, par Paul Hazard; *Les Dictateurs,* par Jacques Bainville, et *Clochemerle* par Gabriel Chevalier. D'autre part, Mr E. V. Lucas a consacré à l'*Almanach Hachette* l'une des chroniques érudites et spirituelles qu'il écrit pour le *Sunday Times.*

Quelques rares traductions du français ont paru, dont voici les titres en anglais : *In Sight of the Promised Land,* par Georges Duhamel; *If I remember right,* par Sacha Guitry; *Richard Wagner,* par Guy de Pourtalès; *He wo sees,* par Noelle Roger; *Memoirs of General de Caulincourt, duc de Vicence,* édition Jean Hanoteau; *Freedom in the Modern World,* par Jacques Maritain, et *The Dreyfus Case,* par Armand Charpentier.

HENRY D. DAVRAY.

LETTRES NEO-GRECQUES

Jean Psichari: *Mégali Rôméiki Epistimoniki Grammatiki* (2 volumes: Le Livre du Maître, Le Livre de l'Elève); Kollaros, Athènes. — Rigas Golphis: *Phantasia kai Poïsi,* Athènes. — Alexandre Embiricos: *Physionomies;* Messein, Paris. — B. Récatas: *L'Hymen libérateur de Costis Palamas;* Rieder, Paris. — Timos Malanos: *O Poïtis K.-P. Kavaphis;* Govosti, Athènes. — Antonis Komis : *K.-P. Kavaphis,* Corfou, etc. — Mémento.

Nous ne savons si le trouble actuel des esprits permettra aux maîtres de la conscience grecque d'accorder à la **Grande**

Grammaire scientifique du Roméique, que vient de mettre au jour en deux gros volumes la piété de Mme veuve Jean Psichari, toute la scrupuleuse et déférente attention qu'elle mérite; mais nous ne serions pas surpris qu'elle déchaînât un regain d'ardentes polémiques. Elle affermira certainement dans leurs convictions tous ceux qui, en dépit d'un retour en arrière provoqué par les modes littéraires du moment, n'ont cessé de batailler pour la langue du peuple; elle sera la justification de ceux qui ont à cœur de l'employer purement sans aucun alliage grammatical. Car la *catharévoussa* ne s'efforce pas seulement de remettre en usage un vocabulaire périmé, ce qui peut correspondre à certains besoins; elle s'obstine à restaurer des formes grammaticales abolies. Elle ne veut tenir aucun compte de l'évolution historique, et ses promoteurs refusent de reconnaître que le langage soit au premier chef un fait social. Chaque fois, en effet, que la structure sociale se modifie, d'imprévues transformations linguistiques se font jour. Les linguistes reconnaissent aujourd'hui trois principes essentiels, qui président à l'évolution des langues : les lois phonétiques, l'analogie, l'emprunt. La *catharévoussa* étant l'idiome officiel de la Grèce, il va de soi que le langage courant lui fasse des emprunts; mais il le fait d'après les exigences de la prononciation actuelle, de la phonétique d'aujourd'hui. Et la prononciation du grec a beaucoup varié à travers les siècles. Voilà pourquoi certaines formes grammaticales de la *catharévoussa,* peuvent prêter aujourd'hui à confusion pour le son, par exemple entre le singulier et le pluriel de *polis*. Or, il n'y a de grammaire qu'en fonction de la phonétique.

C'est ce que Psichari, avec sa profonde culture scientifique et son sens aigu des réalités vivantes du langage, ne pouvait oublier. Aussi bien, sa *Grammaire du Roméique* n'estelle à proprement parler qu'un traité de phonétique grecque, et Dieu sait si la matière est ardue! Mais ce traité n'a rien du didactisme habituel. Il se présente sous forme de causeries où l'humour même garde ses droits, et l'on dirait que ses diverses parties ont été d'abord parlées au coin de quelque café athénien, voisin de l'Université, pour l'éveil de quelques consciences linguistiques encore hésitantes,

mais avides d'éclaircissements puisés à bonne source. La *Grammaire* comprend deux divisions essentielles : le Livre du Maître et celui de l'Elève. La préface définit les positions de combat en Grèce et au regard de l'Europe. Suit un abrégé historique de la langue grecque depuis les origines jusqu'à la *koini* d'aujourd'hui, dont il convient de définir nettement le caractère et d'établir la norme. Mais de quoi est faite la langue? Il faut d'abord définir le *son* dans ses modalités diverses et montrer ce que sont les rapports du son et de la lettre, rapports entièrement brouillés par la *catharévoussa*. Comment on parle, comment s'engendrent les sons humains dans la cavité buccale, ce que sont les voyelles, ce que sont les diverses catégories de consonnes sonores ou sourdes, momentanées ou continues, le rôle de l'air dans la production et l'émission des sons, l'occlusion et l'ouverture en matière de phonation, telles sont les matières principales du premier volume destiné à l'élève.

Le second donne la clef des transformations phonétiques : loi du moindre effort, simplification, influence de l'accent tonique. Pour Psichari la Langue et l'*Ethnos* ne font qu'un. Tout ce qui porte atteinte à l'intégrité de l'un affecte également l'autre. La langue, en effet, est un fait social.

Il se peut que la figure de Psichari n'ait pas été appréciée jusqu'ici à sa véritable taille et qu'elle ne doive être exactement mesurée qu'un peu plus tard. Lui-même souffrait de n'être considéré le plus souvent que comme un grammairien. Il se voulait poète, c'est-à-dire créateur. En effet, s'il a tenu à inaugurer dans tous les genres la prose roméique, s'il a composé des vers italiens et français entre ses travaux nombreux de philologie et d'histoire littéraire, ce n'est pas seulement pour obéir à un besoin de virtuosité pure. Avant toutes choses, il rêvait de doter l'Hellénisme d'un esprit nouveau, vivant, solidement basé sur la science d'observation. C'est pourquoi, vers la fin de sa vie et quand il se sentait déjà miné par la maladie, il redoutait si fort de mourir avant d'avoir pu achever sa Grammaire scientifique...

Son fidèle et pieux disciple, l'excellent poète, M. Rigas Golphis, qui vient de réunir, sous le titre de **Fantaisie et Poésie,** un certain nombre d'articles et de conférences ayant

trait à la renaissance littéraire en Grèce sur la base de la langue vivante, s'efforce à dégager les traits véritables du Maître, et raconte avec émotion ce que fut sa fin après un dernier voyage à travers les pays grecs. Il dit la surprise de l'auditoire athénien devant la virtuosité du conférencier, parlant comme sans effort le plus pur roméique, sans aucune bavure de *catharévoussa*. M. Rigas Golphis confesse avec ferveur sa foi vulgariste et, pour montrer quelle fut l'importance décisive du premier livre de Psichari : le *Taxidi*, l'éminent critique nous invite à faire le tour de la poésie armatolique, dont le coryphée fut Aristote Valaoritis.

Le *Taxidi* parut en 1888. Dès lors, devait s'engager la bataille, dont rien encore ne peut faire prévoir la fin. Alexandre Pallis y prit une part inoubliable, par sa traduction des Evangiles, par son *Iliade* en vers klephtiques, par maints autres travaux, et M. Rigas Golphis peut, avec justesse, dire de lui qu'il a baptisé les Anciens dans l'eau immortelle de la langue nouvelle. Soucieux avant tout de faire revivre l'âme du texte antique ou étranger, Pallis a traduit tour à tour *Le Cyclope* d'Euripide, *Le Marchand de Venise*, Thucidide, Kant. Il s'est révélé également poète éminemment original, tour à tour enjoué, mélancolique, dionysiaque ou doucement ému. Un recueil d'impressions, qui prend prétexte d'un voyage à travers les pays grecs pour s'arrêter au monastère de *Broussos*, le montre prosateur subtil, et l'on peut dire que nul, parmi ses contemporains, n'a servi avec plus de clairvoyance passionnée la cause démotique que cet Hellène de Liverpool. C'est en 1925 que parut *Broussos*.

M. Golphis ne pouvait, dans cette revue de la renaissance littéraire grecque, négliger le grand Palamas. Sous le titre de *La Lyre aux multiples cordes*, il lui consacre quatre-vingts pages de son livre, et fait ainsi la critique des principales œuvres du Maître. Parlant de l'éblouissante virtuosité rythmique du Poète et de sa puissance d'orchestration musicale dans le vers, l'éminent critique nous fait connaître que sa vocation poétique débuta par le chant. Jeune encore, à Missolonghi, le futur poète de *La Flûte du Roi* se plaisait à chanter, en s'accompagnant de la cithare, les romances de l'époque.

Peu soucieux peut-être de prendre position dans un combat qui s'éternise, M. Alexandre Embiricos, suivant l'exemple de Moréas et d'Atnanassiadès (le brillant dramaturge de *Périandre*), a préféré écrire en français. **Physionomies** nous le révèlent critique infiniment averti de l'œuvre de poètes tels que Henri de Régnier, Paul Valéry, Paul Claudel, Costis Palamas. Il possède au plus haut degré le sens réel des valeurs. De Costis Palamas il dit, avec un à-propos saisissant :

Il est d'abord l'homme de son pays; ensuite, il est l'homme de son siècle, mais par dessus tout, et en dehors de toutes contingences de temps et de lieu, il est l'homme universel.

Il ajoute :

L'unité de l'Hellénisme, sous des incarnations dissemblables, et la nécessité de son évolution à travers les siècles, semblent les deux concepts fondamentaux, qui, dans l'âme du Poète, président à toute sa pensée ethnique. Involontairement autour de ces idées centrales viennent converger d'autres pensées, qui s'élargissent jusqu'à la vision de l'humanité entière. Cette universalité est un des traits les plus caractéristiques de son œuvre et de son intelligence.

Palamas a le sens de la continuité, non seulement de l'Hellénisme, mais de la Civilisation elle-même.

Jusqu'ici, la portée métaphysique de l'œuvre de Palamas n'a guère été mise en lumière. Nous avons signalé à ce propos les aperçus de M. Chalas. Dans la deuxième partie de son beau livre de méditations philosophiques : **L'Hymen libérateur,** M. B. Récatas s'engage dans la même voie et donne d'impressionnants coups de sonde en l'océan poétique de Palamas. Il s'élance avec le poète à la recherche de l'éternel. Il montre, à la faveur de citations nombreuses et de détails biographiques que l'œuvre de Palamas n'est pas seulement un effort obstiné vers la Connaissance, mais aussi un acte d'Amour, une prière à la suprême Beauté... Toute rédemption est dans la Beauté. Le grand mystère est dans le Soleil d'où émane le fleuve de la Vie, le Soleil dionysiaque, le Soleil christique, source immortelle de rachat, de lumière et de chaleur divines autant que terrestres.

M. Récatas puise à pleines mains dans l'œuvre lyrique

de Palamas. Il en dégage le sens profond et montre quelle incomparable synthèse, à la fois païenne et chrétienne, elle présente. Socialement un Sikélianor fait vivre la même pensée.

M. Récatas nous fait assister à l'ascension progressive d'une âme d'élite vers le Beau suprême; mais cette âme, authentique héritière de la Tradition orphique et socratique, a douté avant de conquérir l'Espérance, avant d'atteindre la Délivrance au fond de la résignation stoïcienne.

Pour Palamas, le Poète est le prêtre de la religion de la Beauté. On l'avait dit, il y a longtemps; mais l'on n'avait pas songé à définir la nature profonde de l'idée de Beauté, telle que la conçoit Palamas, en fonction de l'idéal appollonien de sa race. La postérité assiera sans doute, à cause de cela, Palamas entre Dante et Goethe.

Faut-il opposer son intellectualisme au lyrisme de Solomos? L'idéal sans doute serait de les fondre l'un dans l'autre, beaucoup plutôt que de prendre Kavafis pour modèle, quelque talent qu'on lui reconnaisse. Il n'y a, chez Kavafis, autre chose que de curieuses notations d'âme, et ces notations sont un apport d'incontestable valeur poétique. Rien de constructif cependant. Dans sa remarquable étude : **Le Poète Kavafis, l'Homme et l'Œuvre,** M. Timos Malamos appelle l'attention sur un fait qui, s'il est exact, est fort caractéristique : Kavafis, dit-il, en substance, écrit et versifie comme il parle. Sa langue est une *catharévoussa* à la Rangabé, panachée de mots démotiques. Langue toute artificielle, comme artificielle est la poésie de Kavafis. Psichari a pu dogmatiser; du moins propose-t-il un système grammatical cohérent. Quant aux imprégnations catharévoussistes, elles sont inévitables; mais la grammaire doit être une.

Kavafis, nous dit de son côté M. Antonis Komis, ne croyait pas à la *dimotiki,* mais il croyait à l'art, et s'inquiétait vivement des opinions que l'on pouvait porter sur son œuvre. Avec finesse, M. Komis, qui a connu personnellement le poète, découvre que le goût passionné, tyrannique du plaisir charnel constitue le fondement de sa personnalité. Son inspiration a ainsi quelque chose de pathologique. De là son originalité, de là aussi sa faiblesse. L'amertume chez lui se

teinte aisément d'ironie; mais le vers, toujours cursif, ne chante jamais.

Mais sans doute est-ce M. Glafkos Alithersis qui a osé, dans sa courageuse brochure : *Le Problème de Kavafis,* les plus cruelles vérités sur le poète alexandrin, que certains ont voulu surfaire. La tristesse qui émane de ses poèmes n'a rien à voir avec le pessimisme de ce malheureux *Giacomo Leopardi,* dont Mme Marietta Minotou nous conte la vie misérable et féconde. Victime dans son enfance de parents tarés, accablé d'infirmités et de rebuffades, il ne trouva de consolation que dans son art. A cette biographie captivante, Mme Minotou a joint une précieuse bibliographie. Infatigable en son labeur savant, elle vient également de publier, dans le meilleur grec populaire, une traduction des plus célèbres poèmes d'*Horace.* Et c'est d'un excellent exemple. Mme Irsim, qui dans *La Noël du Vagabond,* nous donne une série de contes fort habilement conduits, n'est pas moins bonne démoticiste. Elle sait graduer l'intérêt et suggérer tout ce qu'il est inutile de dire. M. Valsa, qui excelle à se renouveler sans cesse, utilise aussi de très ingénieuse façon la suggestion pour le dénouement de sa tragédie en un acte : *Sur le seuil.* On entend le sifflet d'un train. Les enfants sont-ils morts?

Mémento. — M. Nikoloudis a mis toute son expérience des luttes et des questions politiques dans son drame en trois actes, *Phygi,* à qui les plus ardus problèmes de l'après-guerre servent de base. Deux conceptions antagonistes divisent actuellement le monde : Communisme ou Fascisme, et les esprits sont entraînés dans une sorte de guerre de religion. Voilà qui vaudrait de nous arrêter un peu longuement.

Mariabas, de M. Yannis Skarbas, est une œuvre de fantaisie audacieuse et quelque peu déconcertante. Nous nous mouvons dans une atmosphère qui déforme tous les objets, et les données du subconscient y remplacent la logique ordinaire. Peut-être M. Skarbas a-t-il subi l'influence de certains écrivains du Nord. En tout cas, son talent de styliste est incontestable, et il n'est rien chez lui de banal. Son humour lyrique séduit. Avec *Megali Asti,* M. Thrassos Kastanakis poursuit la série de ses romans sur la vie grecque contemporaine, si brillamment inaugurée avec les *Mystères de la Roméicité.* Observateur primesautier, M. Kastana-

kis nous apprend bien des choses. Dans *To Emphyton Thermon*, M. Photis Photiadis expose très clairement et très scientifiquement, dnas une *dimotiki* très pure, le problème de la chaleur naturelle chez les animaux supérieurs. M. Photiadis mérite tous les éloges. M. A. Inninos, auteur de *Vimata panô stin asphalto*, sait conter avec aisance et simplicité. C'est un jeune plein d'avenir. M. Aris Diktaios (alias Minas Dimakis), qui publie ses vers à Candie dans les *Phylla Technis*, et qui est aussi l'auteur d'un joli bouquet de poèmes *Sta kymata tis Zôïs*, est un jeune plein de verve, et qui s'exerce non sans bonheur à manier les rythmes les plus variés. Talent qui sans doute mûrira. C'est dans le paysage de Delphes que s'inspire le plus souvent de son côté M. Phoibos Delphis, dont nous reparlerons. A ses souvenirs d'un village de Rhodes, son île natale, M. Constantinidis consacre une fort intéressante brochure historique: *Apo ton Apollôna st' Apollôna tis Rodou*. Combien grecque cette île, où M. Paulos Gneftos a pu faire si riche moisson de Chants populaires, cette île italianisée!

A *Erevna*, M. le Dr Mavris réédite son recueil de *Chants populaires égyptiens*, enrichi de précieux commentaires. Lire à *Ta Néa Grammata*, dirigés par M. A. Karandonis, les notes bibliographiques, qui sont toujours fort consciencieusement rédigées et (n° 10, octobre 1935), *Eisagogi sti néohellliniki pezographia*, par Rigas Golphis, *Oi Odes tou Kalvou* de P. Spandonidis et les rythmes alertes de Costis Palamas : *Methystres rimes*. A *Panegyptia*, *Apokryphologia kai Symbolismos* par Mich. Gerakis (26 octobre 1935), à *Libre* (août 1935), les notes sur l'accent grec.

A plus tard *To prasino Vivlio*, contes par le puissant auteur de *La Vie au Tombeau (De profundis)*, M. Strati Myrivili et *Apopsé, stis 8 1/2*, roman de psychologie moderne par Angelos Doxas.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

VARIÉTÉS

Le tricentenaire des Antilles et le XIIIe congrès de la presse latine en Haïti. — Répondant à l'invitation qui m'avait été adressée, en tant que membre du Conseil supérieur des Colonies, je me suis embarqué à bord du paquebot *Colombie*, à destination de la Guadeloupe, de la Martinique et de Port-au-Prince (Haïti). En ces temps troublés, le Gouvernement de la République française a été heureusement inspiré de frapper un grand coup dans l'Atlantique et de célébrer fastueusement le rattachement des deux îles-sœurs

à la mère patrie. Des bruits plus ou moins fondés avaient couru concernant nos Antilles : depuis la cession des îles danoises, on avait insinué que la France songeait à un abandon de ses intérêts historiques dans la Mer des Caraïbes. Cession qui eût été sacrilège si l'on veut bien considérer que la Martinique, la Guadeloupe et la Guyane sont plus anciennement *françaises* que l'Alsace, la Savoie, le Comté de Nice et la Corse!...

Deux éminents hommes d'Etat français, dûment mandatés par le Gouvernement de la République, ont victorieusement réfuté ces allégations mensongères. Même, il est question, très sérieusement, de transformer ces trois colonies en départements, à l'instar de ce qui s'est passé en Algérie, conquête voisine du littoral métropolitain, mais bien plus *récente*. J'ai dit, ailleurs, que j'avais été le témoin ému de la réussite complète de cette commémoration antillaise, au cours de laquelle l'ancien Président du conseil Albert Sarraut et le sénateur de la Guadeloupe Henry Bérenger, président et promoteur des fêtes du Tricentenaire, s'étaient dépensés sans compter, en initiative et en éloquence. D'autre part, la presse métropolitaine et la presse coloniale n'ont pas tari d'éloges sur la répercussion de ces festivités chez les Guadeloupéens, les Martiniquais et les Guyanais.

En Amérique du Nord, du Centre et du Sud, on a suivi avec une attention extrême cette manifestation. A la même heure où, dans la splendide rade de Fort-de-France, mouillaient le croiseur-cuirassé *Emile-Bertin*, le contre-torpilleur *L'Audacieux*, le submersible géant *Surcouf*, l'hydravion géant *Lieutenant de Vaisseau Paris* (momentanément *immergé* en Floride), le comité du Tricentenaire recevait solennellement les officiers du trois-mâts belge école *Mercator*, ainsi que trois représentants des républiques du Centre Amérique (Haïti, République Dominicaine et Cuba). Ces diplomates ont donc été les témoins officiels de la tendresse réciproque qui nous unissait à nos compatriotes des tropiques, et aussi de notre mutuelle estime entre métropolitains et Français d'outre-mer.

Evidemment, la réussite complète de cette croisière coloniale, de cette haute manifestation historique, est due au

labeur opiniâtre des deux hommes qui l'ont préparée et réalisée. Rendons d'abord hommage à M. Henry Bérenger, sénateur de la Guadeloupe, ambassadeur de France, président des Fêtes du Tricentenaire des Antilles : il a droit à toutes les félicitations de la France d'outre-mer. Quant au président Albert Sarraut, chef de la délégation nationale aux Antilles, — qui fut dix-huit fois ministre, une fois ambassadeur de France, deux fois gouverneur de l'Indochine, signataire avec M. Aristide Briand du traité de Washington, etc... — il a également droit à tous les éloges, car il a apporté à cette haute manifestation d'histoire rétrospective et contemporaine le poids de sa brillante carrière politique et l'autorité de sa puissante personnalité d'ancien ministre des Colonies et de la Marine. Nos deux ambassadeurs se sont dépensés sans compter, dis-je, dans cette tâche qui consistait à glorifier à la fois la France métropolitaine et les trois « départements » antillais et guyanais. Au cours des réceptions et des festivités officielles, ils ont rappelé avec une éloquente exactitude que la Guadeloupe, la Martinique et la Guyane sont rattachées à notre pays depuis trois cents ans, en font partie intégrante non seulement économiquement, mais politiquement, administrativement, intellectuellement, scientifiquement, artistiquement.

J'en parle en connaissance de cause, étant donné que, membre du Conseil supérieur des Colonies, je faisais partie de la délégation nationale. J'ai donc pu me rendre compte de la dignité, de la noblesse, de la hauteur de vues et de paroles d'Henry Bérenger et d'Albert Sarraut, pendant que je les suivais, pas à pas, dans leurs visites aux grandes et petites bourgades des îles-sœurs. Ces deux *missi dominici* se sont attachés principalement à évangéliser les populations accourues pour les contempler, les entendre et retrouver en eux le visage chéri de la mère-patrie. Ils les ont convaincus que la métropole, depuis Schœlcher, ne faisait plus aucune distinction d'épiderme ni de pigmentation entre ses fils épars dans les deux continents. De même qu'Henry Bérenger, le président Sarraut, — qui a consacré toute sa vie à l'expansion, à l'enrichissement et à la consolidation de notre empire colonial, — a su aller droit au cœur des créoles. Par une

divination que je n'arrive pas à m'expliquer, le sénateur de l'Aude semblait connaître à merveille les habitants, les mœurs, les traditions, les coutumes, les ressources, les besoins, les doléances et les aspirations des Guadeloupéens et des Martiniquais. Et pourtant, auparavant, il n'avait jamais mis les pieds aux Antilles.

D'autre part, il a eu le rare mérite de se rendre à toute vitesse en Guyane dans des conditions anormales de chaleur et d'inconfort, à bord du contre-torpilleur trépidant *L'Audacieux*... surtout après avoir goûté des délices du transat *Colombie!* Je ne l'ai pas accompagné en Guyane, car je connais ce pays à fond pour l'avoir visité et étudié, il y a une dizaine d'années. Mais j'ai su, par ses compagnons embarqués sur le paquebot *Antilles*, qui l'ont rejoint à Cayenne, que l'ambassade Sarraut-Monnerville avait déclenché un véritable enthousiasme en ces contrées lointaines, délaissées, abandonnées, méconnues. S'il plaît à Dieu que Louis Rollin se maintienne encore longtemps rue Oudinot, au département des Colonies, ce qui est nationalement souhaitable, la Guyane pourra connaître des jours meilleurs. Elle se libérera, d'abord, progressivement de sa tare (le bagne) et, à l'instar de la Nouvelle-Calédonie, elle attirera vite à elle une nouvelle main-d'œuvre métropolitaine et créole. Alors seulement, elle pourra tirer profit de ses immenses richesses : or, balata, essence de rose, bois précieux, etc... sans recourir, pour les exploiter, à la main-d'œuvre pénale.

Mais parlons maintenant du treizième congrès de la *Presse latine* qui s'est tenu à Port-au-Prince, en Haïti, à la suite des fêtes du Tricentenaire des Antilles et de la Guyane.

De tous temps, le *Mercure de France* n'a cessé d'affirmer ses affinités électives pour les habitants de l'ancienne île française de Saint-Domingue. Peu de pays francophones sont, en effet, aussi friands et connaisseurs des beautés de notre littérature que les « seigneurs de Haïti ». Notre revue y compte un grand nombre de lecteurs, de même qu'au Canada, en Louisiane et à l'île Maurice, autres pays francophones. D'autre part, on se souvient des *Lettres Haïtiennes*, publiées dans notre « Revue de la Quinzaine » par le regretté Mor-

peau, des remarquables poèmes de Léon Laleau et autres brillants écrivains de Port-au-Prince.

Tout ceci justifiait pleinement le choix de M. Maurice de Waleffe, animateur et secrétaire général permanent de la *Presse latine,* de tenir les assises du XIIIe Congrès international à Port-au-Prince, utilisant l'escale du *Colombie,* et d'accord avec les pèlerins du Tricentenaire. Disons tout de suite que cette prise de contact fut totalement couronnée de succès : salves de coups de canon, revue des troupes, pavoisement franco-haïtien de la belle capitale créole, réceptions officielles, banquets, excursions, fraternisation générale, puis, dans l'après-midi, Congrès de Presse latine au cinéma *Rex* où se pressaient environ 2.000 personnes, enfin goûter diplomatique offert par S. Exc. M. Stenio Vincent, président de la République d'Haïti, qui avait gracieusement envoyé au-devant de nous : le colonel Calixte, chef de la Milice, M. le ministre Léon Laleau, M. Magloire, grand journaliste haïtien, et le charmant consul général Defly, représentant S. Exc. le ministre C. Mayard retenu à Paris.

Peu d'hommes d'Etat sont aussi remarquables, avisés et sagaces que le président Stenio Vincent. Il y a quelques semaines à peine, il signait un traité de paix et d'alliance avec son voisin immédiat, S. Exc. le généralissime Dr. Rafaël Léonidas Trujillo Molina, de race blanche et de langue espagnole, président de la République dominicaine. Rectification définitive des frontières en litige et protocole de *paix*, spontanés, réciproques, sans passer par le truchement de Genève (ceci vaudra, sans doute, aux deux présidents Stenio Vincent et Trujillo Molina, les suffrages de l'Académie suédoise du prix Nobel 1936 pour la paix).

Donc, après ce succès diplomatique d'une importance considérable, le président haïtien a tenu à honorer ses hôtes français — parlementaires, savants et journalistes latins de tous pays — en assistant, avec plusieurs de ses ministres et les représentants de la presse dominicaine, aux débats et délibérations du XIIIe Congrès de la Presse latine. Sous la présidence de M. Henry Bérenger, encadré de M. Jean Vignaud, délégué de la France et des pays de langue française, et de M. Melchissédec, secrétaire-trésorier, des vœux et des

motions ont été déposés et chaleureusement applaudis. Mme Suzanne Grinberg, avocate à la Cour de Paris, a rappelé éloquemment le rôle joué par la *Presse latine* successivement à Lyon, Lisbonne, Madrid, Florence, Liège, Bucarest, La Havane, Tours, Athènes, Le Caire, Rabat et Tolède; elle a fait ressortir heureusement les efforts réalisés et les résultats obtenus en ce qui concerne l'enseignement et la propagande à travers le monde; elle a démontré qu'un ensemble de journaux, « groupant 200 millions de lecteurs latins, propagent, avec les nouvelles du monde extérieur, les idées qui font leur dogme et leur foi ». Après elle, se sont fait applaudir également MM. L. Fiumi (Italie), Christian de Caters, Jacques Ditte (France), Olympe Gilbart (Belgique), etc... dans d'opportunes interventions sur la mission de la culture latine, sur l'esprit et le machinisme, sur la civilisation, sur le devoir des élites, sur l'ordre latin, sur la diffusion du livre latin.

Finalement, MM. Henry Bérenger et Jean Vignaud, avec toute l'autorité dont l'un et l'autre disposent, remercièrent les républiques d'Haïti et de Saint-Domingue de s'être solennellement ralliées, avec celle de Cuba, à toutes les précédentes manifestations de solidarité latine, dans les deux continents.

ROBERT CHAUVELOT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Jacques Bainville : *Les Dictateurs*, Denoël et Steele. — O. Scheid : *L'Esprit du III[e] Reich*, Perrin. — Benito Mussolini : *Œuvres et Discours, édition définitive*, IX, Flammarion.

On parle beaucoup de dictature actuellement. En 1919, on croyait que tous les Etats de l'Europe allaient devenir des républiques parlementaires. Le contraire est arrivé : la plupart des Etats de l'Europe sont aujourd'hui soumis à des dictatures. M. Bainville essaie de nous faire comprendre comment et pourquoi s'établit cette forme de gouvernement en passant en revue l'histoire des plus célèbres **Dictateurs.** Il range d'ailleurs parmi ceux-ci Solon, Périclès, Richelieu et Louis XIV, ce qui est critiquable. Seuls ont réellement droit au titre de dictateurs au sens actuel du mot ceux qui s'emparent du pouvoir illégitimement et l'exercent en cumulant le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif. M. Bainville

reconnaît d'ailleurs que la dictature n'est pas la panacée universelle : « elle peut être, dit-il, la meilleure ou la pire des formes de gouvernement... Il est particulièrement recommandable aux peuples de ne pas tomber dans une situation telle qu'ils n'aient plus qu'à la subir... Il est préférable d'en faire l'économie. » Il est impossible de parler plus sagement. L'auteur a fait preuve de la même sagacité dans les nombreuses biographies abrégées qui forment son livre. Comme dans ses ouvrages précédents, il a su éviter les détails oiseux et s'est borné à citer ce qui fait penser et comprendre.

M. O. Scheid, agrégé de l'Université, dans un livre intitulé **l'Esprit du IIIe Reich,** expose ses observations sur l'Allemagne de Hitler. Elles sont d'autant plus intéressantes que l'auteur n'est pas sans ressentir de la sympathie pour les théories qu'il a décrites.

Il constate d'abord que l'Etat allemand national-socialiste *impose* sa philosophie raciste; société politique organisée à outrance, il tend à « diriger » même la « liberté » dans un sens étroitement nationaliste. Le principal initiateur de la philosophie officielle de cet Etat est Alfred Rosenberg, un Balte allemand né en 1893 à Reval en Esthonie. Dès 1908, il fut conquis par les théories de Stewart Chamberlain sur la race nordique. Exempté du service militaire pendant la guerre comme étudiant, il se réfugia en Allemagne en 1918. Il y venait avec l'intention d'y combattre le marxisme et les juifs. A Munich, il rencontra Dietrich Eckart qui pensait comme lui; peu après, ils entrèrent en rapport avec Hitler et son parti dont ils devinrent les théoriciens. Rosenberg n'est d'ailleurs pas seulement l'ennemi des juifs, mais aussi du catholicisme : tous deux, dit-il, sont venus d'Asie. Le darwinisme et le positivisme furent, d'après lui, la première grande protestation contre le christianisme, cet idéal exotique qui a surgi à un moment trouble de l'histoire. Auparavant, la franc-maçonnerie avait inventé l'humanisme égalitaire, grâce auquel n'importe quel juif ou nègre peut obtenir tous les droits d'un citoyen européen. Mais avec la guerre mondiale, un monde a fini. Aujourd'hui, l'âme nordique retrouve instinctivement son vrai centre : le sentiment de l'honneur. Un mythe nouveau se crée : celui du sang et de la liberté.

Les catholiques ayant réfuté les prétendues bases historiques de la philosophie de Rosenberg, celui-ci, leur répliquant, développa sa théorie.

Le droit, écrit-il, c'est ce que les hommes aryens estiment être juste... Si une politique nationale au meilleur sens du mot réalise la sécurité extérieure pour pouvoir fortifier la race, le « droit » ne saurait s'y opposer.

Il n'y a pas plus pour lui de droit international que de religion à caractère universel. D'après lui, dire que Dieu est la mesure de toutes choses est dire que le prêtre est la mesure de toutes choses.

C'est l'âme du peuple, mesure de toutes nos pensées, volitions et actions qui est l'ultime critérium de nos valeurs.

De là une première « opposition » entre le monde catholique et le monde germanique : celle de l'*esprit-sang.*

Une seconde résulte de ce que celui qui n'a qu'une conception organique, biologique du monde est naturellement fier de réclamer le maximum de libre épanouissement. L'Eglise allemande, que d'innombrables âmes germaniques appellent de tous leurs vœux, représentera Jésus comme un héros. Elle ne proclamera pas de dogmes. Le seul souci sera de sélectionner des hommes qui aient le sentiment de la vraie valeur, le goût de la vie héroïque. L'âme nordique est essentiellement libre et d'une inlassable activité, dirigée vers l'avenir. C'est l'opposition *soumission-liberté.*

Ne pas trahir son moi libre, c'est la définition même de l'honneur. L'honneur national est enraciné dans le sol national. C'est pourquoi le judaïsme et le catholicisme déracinés ignorent l'idée d'honneur. Quant à l'Allemagne, dit Rosenberg, « le combat métaphysique qui est livré pour des valeurs morales indestructibles est en même temps la lutte pour l'espace qui permettra de vivre honnêtement. ... Avec le glaive et la charrue pour l'honneur et la liberté, voilà le cri de guerre de la génération nouvelle qui un jour jettera les bases d'un nouvel empire ». De là l'opposition *amour-honneur.*

Cette philosophie, Hitler l'a adoptée :

Chaque race, a-t-il dit, met au service de la lutte pour la vie

les forces et les valeurs dont la nature l'a dotée. Seul l'homme au caractère héroïque pense et agit héroïquement. Le national-socialisme est une philosophie... Il professe une doctrine de l'héroïsme, l'appréciation du sang, de la race et de la personnalité, les lois éternelles de la sélection et se met ainsi en opposition avec la philosophie de la démocratie pacifiste internationale.

Après avoir raconté d'une façon captivante la vie et les théories de Hitler, M. Scheid étudie l'art de propagande de Goebbels, qui a non seulement « l'esprit, la gaieté, l'ironie d'un Rhénan, mais qui est de plus un artiste ». Il excelle à donner un tour original à ses pensées. M. Scheid en cite un grand nombre. Voici quelques-unes des plus suggestives :

La paix éternelle est un rêve... La vie entière est une guerre. — Un peuple sans religion, c'est comme un homme sans respiration. — Le travail est une variante de la guerre.

Chargé de la direction de la presse, Goebbels lui laisse une certaine liberté : elle a la permission de critiquer, de donner des conseils, de montrer les conséquences fatales de certaines décisions, mais elle doit le faire dans l'esprit de la discipline nationale.

Le tome IX de l'**Edition définitive des Œuvres et discours de Benito Mussolini** comprend ceux de 1932 et 1933. Les sujets en sont naturellement variés : *la doctrine du fascisme, la crise, la reconstruction de l'Europe, l'Etat corporatif*. La doctrine du fascisme y est exposée par la réimpression du fameux article de l'*Enciclopedia italiana* sur ce sujet. Dans un discours un peu postérieur (23 octobre 1932), Mussolini avertit les candidats que « le Parti national fasciste est une armée, ou si l'on veut, un Ordre : on n'y entre que pour servir et obéir ». Sur la crise, Mussolini parle comme tous les économistes. Ses explications sur l'Etat corporatif sont quelque chose de plus personnel, mais le volume ne contient sur ce sujet que le discours du 24 novembre 1933 prononcé dans la deuxième séance du Conseil des Corporations.

La partie du volume la plus intéressante pour un Français est celle relative à la politique étrangère. Au commencement de 1932, Mussolini se faisait l'avocat de l'abolition des dettes entre Etats (ce qui était une façon d'approuver l'Allemagne

de ne plus payer les siennes). Il préconisa ensuite de lui reconnaître le droit de s'armer; il accablait de ses sarcasmes la Conférence de désarmement. Après la « faillite » de celle-ci, écrivait-il le 5 octobre 1933, « la Société des Nations aura pratiquement cessé d'exister; de nouveaux groupements d'Etats se produiront, les conflits entre nations reprendront aussitôt un caractère aigu ». Pour ce jour-là, Mussolini espérait évidemment s'entendre contre nous avec Hitler. Les convoitises de celui-ci sur l'Autriche brouillèrent momentanément les deux amis, mais les Français qui supposent que nous pourrions arriver à une alliance avec Mussolini sont bien naïfs : pour lui comme pour Crispi, Robilant et Giolitti, la seule alliance *profitable* pour l'Italie est l'alliance allemande; il se réservera toujours la possibilité de la conclure.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

M. Ginat et A. Weiler : *Les voyages du coche à l'avion.* Avec des *illustr.* (Coll. *La Joie de connaître*); Bourrelier. 8 »

Jean Goffinet : *Réflexions pouvant servir à un itinéraire;* Au Paradis perdu, Louvain.

Léon Groc et Aristide Quillet : *L'Ile de France par le texte et par l'image.* Préface de Georges Huisman. Avant-propos de André Lesort. Nombreuses illustr., Aristide Quillet. » »

Sir Charles Marston : *La Bible a dit vrai.* Résultat des fouilles effectuées de 1924 à 1934 en terre biblique. Version française de Luce Clarence. Avec 4 cartes dans le texte et 18 photographies h. t.; Plon. » »

Léon Van Vassenhove : *Vienne éternelle,* études sur la Rome danubienne. Avec 21 h. t. en héliogravure; Plon. 25 »

Art

Manuel Devaldès : *Louis Moreau, peintre et graveur.* Avec reproductions de tableaux, dessins et bois gravés; Libr. Piton. 7,50

André de Hévesy : *Rembrandt;* Firmin-Didot. » »

Geneviève Levallet-Haug : *Claude Nicolas Ledoux* 1736-1806. Avec des planches. Libr. Istra, Paris et Strasbourg. » »

Louis Réau : *La Renaissance. L'art moderne.* (*Histoire universelle des arts des temps primitifs jusqu'à nos jours,* tome III). Avec 300 illust. et une carte; Colin. 60 »

M. A. Rosenstiehl : *Traité de la couleur au point de vue physique, physiologique et esthétique, comprenant l'exposé de l'état actuel de la question de l'Harmonie des couleurs.* 2e édit. revue et mise à jour par Julie Beaudeneau. Avec des planches; Dunod. » »

Criminologie

Charles Péan : *Le salut des parias.* Préface de Pierre Hamp. Introduction de G. Isely; Gallimard. 10 »

Marcelle Tinayre : *L'affaire Lafarge.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,75

Esotérisme et Sciences psychiques

Gérard Van Rijnberk : *Un thaumaturge au XVIII[e] siècle : Martines de Pasqually, sa vie, son œuvre, son ordre;* Alcan. 25 »

Finance

Henri Michel : *La dévaluation belge. Une opération aussi délicate que décevante;* Imp. du Palais, 20, rue Geoffroy-l'Asnier, Paris. 12 »

Géographie

E. Aubert de La Rüe : *L'homme et les Iles.* Avec des illustrations. (*Géographie humaine* dirigée par P. Deffontaines, tome 6); Gallimard. 30 »

Histoire

P. de Barante : *Jeanne d'Arc.* Avec 16 gravures h. t.; Payot. 18 »

H. Baumgarten : *La civilisation japhèto-sémitique;* Lipschutz. » »

Essad Bey : *Devant la Révolution. La vie et le règne de Nicolas II;* Payot. 25 »

Gabriel Marfond : *Gaules et Frances perdues;* Imp. J. Bière, Bordeaux. 20 »

Littérature

Paul Amice : *Raca* (*Chronique de la maison des fous*); Edit. La Bourdonnais, 60, avenue de La Bourdonnais, Paris. » »

René Boylesve, Abel Bonnard, Jacques des Gachons, Gérard-Gailly: *Varia.* Avec un portrait de René Boylesve par Jean Veber; Le Divan. » »

Robert Burnaud : *Vie privée des déesses et des dieux;* Grasset. 15 »

Henri Ghéon : *Noël! Noël!* Avec 190 illustrations. (Coll. *Voir et Savoir*); Flammarion. 5,50

Octavian Ghéorgiu : *Les romans de Dumas fils;* Presses universitaires. 15 »

Victor Giraud : *Anatole France.* Avec des illust. (Coll. *Temps et Visages*); Desclée De Brouwer. 15 »

Henrik Ibsen : *Œuvres complètes,* traduites par P. G. La Chesnais. Tome VIII : *Œuvres d'Italie. Premier séjour* 1864-1869. *Per Gynt;* Plon. » »

Jean Lagru : *Aux champs;* Figuière. 12 »

Somerset Maugham : *Orient et Occident* (Les plus belles nouvelles de Somerset Maugham). Texte français de Mme E. R. Blanchet; Edit. de France. 12 »

René Mazedier : *Le roman du Saumon;* Gallimard. 15 »

Raoul Morçay : *La Renaissance,* II. Avec des illust. (*Histoire de la littérature française* sous la direction de J. Calvet, tome III); J. de Gigord. » »

Ovide : *L'art d'aimer,* traduction nouvelle de Pierre Lièvre, avec des illustrations de A. E. Marty; Chamontin. » »

Littérature enfantine

S. Debret et F. Scapula : *Voici des roses,* poésies choisies pour les enfants dans l'œuvre de divers poètes. Préface de Mlle B. Maucourant. Illust. de Mlle Manon Jessel; Bourrelier. » »

A. Demaison : *La vie privée des bêtes sauvages.* Avec des illust. (Coll. *La joie de connaître*); Bourrelier. 8 »

Philosophie

Maurice Blondel : *L'Etre et les êtres;* Alcan. 50 »

Léon Robin : *Platon.* (Coll. *Les Grands philosophes*); Alcan. 35 »

Camille Spiess : *Humanité et Société.* solution génétique de la crise mondiale par la magie de la Race, la double évolution ou une Révolution éthique individuelle ou humaine; Edit. Athanor. 1 »

Poésie

Henri Davoust : *En amont de Toujours,* poème antiphilosophique; les Œuvres françaises, 11, rue de Sèvres, Paris. 8 »

Val. Al. Georgesco : *Les Voix;* Edit. Corymbe. 8 »

Louis Guillaume : *Sirènes de brume.* Avec 2 dessins originaux de Marcel Lémar et Gaston Chopard; Demain, 52, rue Saint-Maur, Paris. » »

Raymond Millet : *Appel de l'incertain.* Avec un portrait par Lancelot-Ney; Cahiers d'art et d'amitié. 10 »

Raoul Raynaud : *Du sourire à Don Juan;* Edit. Debresse. 12 »

Jean Soulié : *Les temps antérieurs;* Cahiers du fleuve Bordeaux. » »

Politique

Mario Bergamo : *Un italien révolté;* Mignolet et Storz. » »

Jean Hennessy : *Ni à droite, ni à gauche. En avant;* Figuière. 15 »

J.-P. Reinach : *Le traité de Bjoerkoë 1905. Un essai d'alliance de l'Allemagne, la Russie et la France;* Alcan. » »

Questions médicales

Docteur Joachim Beer : *Essai sur les rapports de l'art et de la maladie de Vincent Van Gogh;* Edit. du Médecin d'Alsace et de Lorraine, Strasbourg. » »

Pierre Bruneteau : *Voyage autour de ma pharmacie.* Préface de Ernest Pérochon; Edit. Galien, 68, avenue de Paris, Niort. 5 »

Questions militaires et maritimes

Joseph Goulven : *Lyautey l'Africain.* Préface par le général Weygand. Nombreuses illustrations réunies par M. Flandrin, de Casablanca. Imp. Humblot et Cie, Nancy. 50 »

Roman

Courths-Mahler : *Troublant mystère;* Flammarion. 12 »

Blanche Jeudy : *L'asservie;* Figuière. 12 »

Hélène Haluschka : *Un curé pas ordinaire;* Edit. Mariage et Famille. 10 »

F. G. Lebos : *La loi d'amour;* Edit. littéraires universelles. 12 »

L. L. Rogger : *La cadavre en fuite.* roman policier; Edit. de France. 6 »

Renée Zeller : *Le royaume secret;* Edit. Mariage et famille. 5 »

Sciences

Annuaire astronomique et météorologique Camille Flammarion publié par l'Observatoire de Juvisy. 1936; Flammarion. 12 »

L. Cuénot : *L'Espèce.* (Encyclopédie scientifique sous la direction du docteur Toulouse); Doin. 30 »

Sociologie

Raymond Aron : *La sociologie allemande contemporaine;* Alcan. 10 »

Jean Coutrot : *De quoi vivre, essai.* Préface de Jules Romains; Grasset. 25 »

Docteur Paul Sollier et José Drabs : *La psychotechnique.* Introduction à une technique du facteur humain dans le travail; Alcan. 17,50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Rudyard Kipling. — Georges Aubault de La Haulte-Chambre. — Un point d'histoire. — Rogelet de la Pasture « camouflé ». — Pigault-Lebrun et son éditeur Barba. — Encore « le Homard à la Coppée ». — Artabanismes. — Erratum. — Le Sottisier universel.

Mort de Rudyard Kipling. — C'est une lumière universelle qui s'est éteinte le 18 janvier; car Kipling n'était pas seulement la voix même de la « Greater Britain » (la plus grande Angleterre), il était une des plus hautes consciences du monde. C'est la première fois depuis Shakespeare qu'un auteur de génie spécifiquement anglais, plus anglais que les autres écrivains de son temps, se trouve incarner aussi puissamment l'âme éternelle de l'humanité tout entière.

Anglais, Kipling le fut par les racines les plus profondes de sa nature. Cette vue puissante et pratique des choses; cet esprit de ténacité qui va vers son but sans regarder ni en arrière ni à côté, et qui, s'il ne sacrifie pas la pensée, ne l'accueille que comme l'inspiratrice et la servante de l'action; ce culte de l'héroïsme tranquille, inexpugnable, dédaigneux du panache, mais si fermement enraciné, si sûr de lui-même, qu'il a la fierté de garder la discrétion qui convient à un sentiment où réside l'aristocratie même de la race; cet humour rude et sain, où le jet froid de l'ironie se tempère parfois d'un tiède filet de sensibilité, mais n'admet jamais la sensiblerie amollissante; cette foi spiritualiste en un Dieu créateur et en l'immortalité de l'âme, cette foi qui paraît d'essence plutôt sentimentale puisqu'elle n'est fondée sur aucune construction dogmatique, mais qui est aussi un effort de la raison pour donner aux hommes un espoir tonifiant, sans leur imposer une doctrine tyrannique : tout cela, certes, est bien anglais.

Mais Kipling a certaines qualités qui débordent les traditions communes de la société anglaise. Il n'est pas en vain un exotique, né à Bombay (30 décembre 1865), nourri des visions de l'Inde, chantre de la Jungle, créateur d'une poésie nouvelle où courent tous les enivrements de la nature généreuse et sauvage. Ce spiritualiste est le contraire d'un puritain; sa franchise, sa hardiesse a maintes fois effarouché les critiques de Londres et l'a fait même accuser de cynisme. Que chez lui le culte de l'énergie, le patriotisme impé-

rial, aillent jusqu'à un degré qu'on puisse qualifier de barbare, c'est là un noble excès qui sans doute n'est pas toujours heureux chez les disciples, mais qui lui va bien, à lui le Maître. Tombant dans une littérature qui, affadie par les grâces anémiées des préraphaélites et les subtilités décadentes de Wilde, sombrait dans la morbidité et l'artificiel, Kipling a fait surgir de sa plume (en des contes brefs, rapides et vigoureux comme l'Angleterre n'en connaissait pas) un monde au sang riche, vibrant, bouillonnant, — un monde qui, malgré les résistances, s'est vite imposé, a triomphé dans tous les pays.

Nous ne devons pas oublier l'amour constant qu'il eut pour la France. Bien avant la grande guerre, où son unique fils fut tué en combattant, Kipling avait témoigné qu'il désirait, entre notre pays et le sien, une entente capable de sauver la paix et la civilisation. Dans un poème retentissant (car ce barbare fut un grand poète aux rythmes tourmentés, mais pleins d'une puissance magique), il a célébré la France :

Première à recueillir la Vérité, dernière à abandonner les vérités anciennes,
France, bien aimée de toute âme qui aime et sert les autres âmes...

Il faut dire que la sympathie a été réciproque et que la France a fait beaucoup pour la gloire de Kipling. Dès 1899, Louis Fabulet et Robert d'Humières publiaient aux éditions du Mercure leur traduction du *Livre de la Jungle,* qui bien vite se révéla comme un des plus grands succès de la librairie française, — et ce succès, après plus de trente-cinq ans, ne s'est pas ralenti. Il suffit de rappeler le titre de ces deux *Livres de la Jungle* pour que s'évoque aussitôt un des enchantements qui opèrent toujours sur les hommes, et particulièrement sur la jeunesse de France. Il faut dire que cette traduction Fabulet-d'Humières, et toutes les autres des mêmes auteurs, atteignaient une perfection qui était un grand mérite, car la langue de Kipling, riche de mots exotiques et de formes originales, est difficile à faire passer dans un autre idiome. Voici la liste des ouvrages de Kipling publiés au Mercure de France (1).

Février 1899. — *Le Livre de la Jungle,* traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières.
Octobre 1899. — *Le Second Livre de la Jungle,* mêmes traducteurs.
Mai 1900. — *La plus belle Histoire du monde,* mêmes traducteurs.
Janvier 1901. — *L'Homme qui voulut être Roi,* mêmes traducteurs.
Juin 1902. — *Kim,* traduit par Louis Fabulet et Charles Fountaine Walcker.
Novembre 1902. — *Les Bâtisseurs de Ponts,* traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières.

(1) Nous empruntons cette liste à l'Essai bibliographique donné par Mme Madeleine Vernon et M. Henry D. Davray, en tête de leur excellente traduction de *Mais ceci est une autre histoire.*

Mars 1903. — *Stalky et Cie*, traduit par Paul Bettelheim et Rodolphe Thomas.

Octobre 1903. — *Sur le Mur de la Ville*, traduit par Louis Fabulet, et précédé d'une étude sur Rudyard Kipling par André Chevrillon, de l'Académie française.

Octobre 1904. — *Lettres du Japon*, traduites par Louis Fabulet et Arthur Austin Jackson.

Octobre 1905. — *L'Histoire des Gadsby*, mêmes traducteurs.

Novembre 1907. — *Le Retour d'Imray*, mêmes traducteurs.

Octobre 1909. — *Le Chat Maltais*, mêmes traducteurs.

Février 1911. — *Actions et Réactions*, mêmes traducteurs.

Octobre 1920. — *Capitaines Courageux*, traduit par Louis Fabulet et Charles Fountaine Walcker.

Octobre 1923. — *Sa Majesté le Roi*, traduit par Louis Fabulet.

Juin 1925. — *Du Cran!* même traducteur.

Novembre 1929. — *Simples Contes de la Montagne*, traduits par Madeleine Vernon et Henry D. Davray, et précédés d'une introduction : *Rudyard Kipling et son Temps*, par Henry D. Davray.

Mars 1930. — *Mais ceci est une autre Histoire!...* mêmes traducteurs, et précédé d'un essai bibliographique par les traducteurs.

On peut dire que le Mercure de France fut, dans ce pays, la maison de Kipling. Aussi, cet hommage très succinct que nous venons de lui rendre sera continué ici par d'autres écrivains, plus autorisés en la matière. M. René Lalou, érudit angliciste de la meilleure marque, publiera dans le n° du 15 février une étude sur Kipling, et un universitaire anglais qui a connu personnellement l'auteur du *Livre de la Jungle* et qui a déjà collaboré à cette revue, M. Randolph Hughes, doit aussi donner quelques pages sur le nouvel hôte de Westminster, ce Panthéon où reposent les gloires les plus illustres du monde britannique. — L. M.

§

Georges Aubault de La Haulte-Chambre. — Un écrivain fort curieux, styliste et érudit remarquable, vient de disparaître sans bruit, mystérieusement pourrais-je dire, car depuis de nombreuses années personne, ou presque personne, à Paris, ne savait ce qu'il était devenu. Il signait ses proses travaillées avec amour d'un nom flamboyant : Georges Aubault de La Haulte-Chambre, et, à ses amis, se disait volontiers seigneur de Gascherie, dernier descendant du grand Jacques Cartier de Limoélou, découvreur de terres neuves.

Je l'ai connu en 1926, malade et soumis à des soins constants, — peut-être, plus tard, dirai-je en quelles tristes circonstances. Malgré la désolation de l'endroit, il avait conservé le sourire, la courtoisie de bon aloi, et l'élégance féminine, ou plutôt épiscopale, qui le caractérisaient. C'était un homme extraordinairement original, remuant, d'une volubilité un peu étrange peut-être, mais causeur étincelant. Dans ce lieu où je le vis au milieu d'autres malades, et quels malades! il avait conservé, pour recevoir ses amis, la superbe cape

violette qu'il avait étrennée pour faire une conférence à Paris, à la Rotonde, je crois. Des chaussettes violettes l'accompagnaient, ainsi qu'un large jabot de velours où le violet dominait. Une améthyste brillait à l'un de ses doigts.

Il tendait la tabatière d'argent avec la grâce d'un seigneur de la cour, et pratiquait le latin à rendre jaloux les ecclésiastiques de qualité qui le visitaient. La vieille religieuse qui dirigeait l'établissement l'appelait respectueusement « Monsieur Georges ». J'ajouterai qu'il tirait grand honneur d'avoir fréquenté Huysmans, sur lequel il écrivit un petit livre de souvenirs. Ses amis l'avaient surnommé « Monsieur le Cardinal ».

Je ne me crois pas autorisé à dire déjà où je lui fis cette visite; sa mort est trop proche. Mais ce que je sais bien, c'est qu'elle me laissa une profonde impression de tristesse et que, de ce fait, mon amitié lui fut acquise.

Je dois dire qu'Aubault collaborait régulièrement à *La Mouette*, revue que j'avais fondée au Havre, et qu'il y étalait un esprit grand siècle tout à fait remarquable. Ses lettres, d'une encre violette naturellement, étaient écrites avec le soin qu'apportait la divine marquise à l'élaboration des siennes; elles ont fait de lui un épistolier de tout premier plan, ce qui, à notre époque, est assez rare. En bref, il y avait une telle distance entre la pensée que cet homme était fait pour être académicien et la situation dans laquelle il se trouvait, qu'il était impossible de ne pas avoir le cœur atrocement serré en le voyant.

Depuis, sa maladie n'avait fait qu'empirer, exigeant une présence continuelle autour de lui, tout en lui permettant d'écrire des pages de premier ordre où l'érudition était une coquetterie discrète et sûre. C'est un des plus terribles drames de l'esprit que l'on puisse imaginer...

En dernier lieu, Aubault était à Perros-Guirec. C'est là qu'il a gravi dans la sérénité les dernières marches de son calvaire, dans la souffrance aussi, « profitant des moindres occasions pour expier ses péchés », car, disait-il à son entourage : « Il faut être si pur pour passer par la porte d'entrée du Paradis de Gloire! » J'ai sous les yeux la lettre touchante de la religieuse d'où j'extrais les phrases citées. Ce fut elle qui lui ferma les yeux, après l'avoir soigné de très près pendant huit mois de crises affreuses, après avoir assisté à ses derniers instants, très chrétiens. « Grande a été la joie au ciel à l'arrivée de cette belle âme... » m'écrit-elle. De combien de malades peut-elle en dire autant!

Né à Saint-Malo, il est mort à 62 ans, le 22 décembre, en le plein épanouissement des jours alcyoniens, époque vénérée par lui pour

toutes les vertus qu'il lui attribuait après saint François de Sales. Le service eut lieu le 26. Georges Aubault de La Haulte-Chambre fut mis en terre à Perros, à l'ombre des rochers qu'il aimait.

Un comité vient d'être formé à Perros-Guirec, pour placer une plaque commémorative sur la *maison Saint-Jacques,* où il est mort. Les souscriptions sont recueillies par M. Yves Le Béchez, allée du Palais-de-Justice, à Lannion (Côtes-du-Nord).

Il avait publié plusieurs brochures et collaboré à de nombreuses publications, notamment au *Mercure de France.* Il a certainement dû laisser une œuvre inédite importante.

Quel beau livre il y aurait à écrire sur lui! — JULIEN GUILLEMARD.

§

Un point d'histoire. — M. Henry de Monfreid a conté récemment aux lecteurs du *Figaro* (14 décembre 1935), la *Mort du Roi des Rois,* c'est-à-dire d'Até Yohannès Kassa, celui-là même qui joua, dans la réalité, un rôle tout différent de celui que le khédive d'Egypte et son collaborateur Mariette Bey lui avaient assigné dans leur grand opéra d'*Aïda* (1). La bonne foi de M. de Monfreid a été victime d'une légende italienne.

> Menelik, écrit M. de Monfreid, en apprenant la nouvelle de la mort de son souverain [Yohannès Kassa] adressa à son fils et successeur Mangacka une délégation pour lui exprimer ses condoléances et l'inviter à le venir voir pour sceller une durable amitié...
>
> Mangacka, jeune et confiant, désemparé par la mort de son père, se rendit au Choa.
>
> Menelik le fit enchaîner et l'enferma à Ankober dans la plus atroce captivité.
>
> Placé sur un lit de cuir, on construisit autour du prisonnier une sorte de caveau dont la voûte, très basse au-dessus de sa tête, ne lui permettait pas de se tenir assis. Une seule et unique ouverture de vingt centimètres de côté permettait de passer des aliments au captif.
>
> Mangacka vécut six ans dans cet affreux martyre. — Voilà comment le Choa domina le Tigré et pourquoi la vieille rancune renaît sur les générations nouvelles aussi vivace qu'elle fut au cœur de leur père.

Or, voici ce qu'a écrit Maurice Maindron (2) :

> Le 10 mars 1889, l'empereur Johannès tombait les armes à la main devant les retranchements de Matama. Il mourut, disent certains, sans avoir désigné son successeur. En tout cas, il n'avait pas d'héritier légitime, ne s'étant pas remarié depuis son veuvage. On a avancé que Johannès, quand il eut perdu son fils Aréa, ne pensa qu'à frustrer Menelik de l'Empire. Cette partie de l'histoire reste obscure. Mais tout le monde semble d'accord pour reconnaître que lorsque l'Empereur fut

(1) Voyez *L'envers d'un grand opéra : Aïda,* « Mercure de France », 15 déc. 1935.

(2) Maurice Maindron : *Une petite page d'histoire. L'Italie et l'Empire d'Ethiopie* (Revue Hebdomadaire, 10 avril 1897, pp. 271 et 272). Voyez aussi *Un ami de l'Ethiopie : Maurice Maindron* (« Mercure de France », 15 septembre 1935, pp. 665-668).

transporté mourant sous sa tente, il ne prononça que ces quelques mots : « Mangascia, mon fils. » Ces paroles pouvaient aussi bien indiquer qu'il désirait voir le ras Mangascia — ou Machacha, — son fils naturel, ou qu'il le désignait pour l'Empire. Quoi qu'il en soit Menelik réunit tous les suffrages, et il fut reconnu et sacré solennellement empereur d'Ethiopie, le 4 novembre 1889. Le Ras Mangascia essaya de se faire sacrer de son côté et tint la campagne. Mais il fut battu et s'estima heureux d'obtenir son pardon par une soumission complète. *Menelik ne lui fit pas de dures conditions. Mangascia reçut l'investiture du Tigré pour y exercer la vice-royauté sa vie durant. On sait qu'il devint un des meilleurs lieutenants de l'empereur et qu'il battit les Italiens en plus d'un combat. Aussi ces derniers lui ont-ils taillé une belle réputation de perfidie* (3).

Tout commentaire nous paraît superflu. Nous nous portons garant de l'authenticité des faits rapportés par Maurice Maindron et nous sommes prêt, au besoin, à en fournir la preuve. — AURIANT.

(3) Souligné par nous.

§

Rogelet de la Pasture « camouflé ».

La Vallée, à Vineuil (Loir-et-Cher), 13 janvier 1936.

Monsieur le Directeur,

A l'occasion de l'Exposition des Primitifs flamands, de Van Eyck à Brueghel, qui fermera ses portes dans quelques jours, les organisateurs de cette remarquable Exposition ont eu l'ingénieuse idée de publier une sorte de catalogue permettant aux nombreux visiteurs de l'Orangerie des Tuileries de suivre, panneau par panneau, les tableaux et les tapisseries exposés dans les diverses salles. Vendu par les gardiens des Musées nationaux, il a toutes les apparences d'être « officiel ».

Pourquoi faut-il que ces rédacteurs, suivant en cela de regrettables exemples, y aient, à une vingtaine de reprises, selon la vigoureuse expression d'A. C. Coppier (1) « camouflé notre grand Rogelet de la Pasture en *Rogier Van der Weyden,* quoi qu'il soit né à Tournai, terre française! » (de Philippe le Bel à 1814!)

Alors surtout que des étrangers sont formels à cet égard, et pour n'en citer qu'un, des plus répandus, et qu'on ne peut soupçonner de partialité favorable à notre pays : Baedecker, Belgique et Hollande, 190, page 464, qui, dans la table des artistes flamands, à l'article *Weyden* (*Roger ou Rogier Van der*) dit expressément : « *De son vrai nom* Roger ou Rogelet de la Pasture! »

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, etc.

ALBERT DEFAUX.

(1) A.-C. Coppier : *Art comparé. La primauté et la supériorité de l'Art français,* Revue « Les Arts français », 1919, n° 27.

§

Pigault-Lebrun et son éditeur Barba. — M. Jules Wogue, dans le *Mercure*, n° du 15 octobre, a publié sur cet auteur et son ami, le libraire Barba, une note intéressante et curieuse. Grâce à quelques documents qui sont entre mes mains, je peux ajouter quelques précisions non point sur les rapports de Pigault-Lebrun avec Jérôme Bonaparte, mais sur les usages qui régnaient entre éditeurs et auteurs et, surtout, sur la solidarité qui existait dans les milieux littéraires.

D'un compte arrêté entre Pigault-Lebrun et Barba, signé par eux le 6 juillet 1828, l'auteur a touché de son éditeur 14.700 francs pour ses droits sur les cinq derniers volumes de son *Histoire de France;* il était payé à raison de 100 francs la feuille in-8° (16 pages, soit 6 fr. 25 par page) sans qu'il soit tenu compte du nombre d'exemplaires tirés.

Barba eut une existence aussi mouvementée que celle de son auteur favori. En 1825, sous le ministère Corbière, Charles X étant roi, sur l'insistance de Fauchet, chef de la police, alors tout puissant, sa boutique est fermée et son brevet de libraire lui est retiré. Le prétexte de cette mesure draconienne est l'*Enfant du Carnaval*, de Pigault-Lebrun, jugé licencieux, alors qu'il se vendait depuis longtemps et en était à sa 16e édition. La vraie raison était que les opinions politiques de Barba (il était un actif partisan de Louis-Philippe) déplaisaient au gouvernement.

C'est alors que fut adressée la pétition-requête suivante au ministre de l'Intérieur, secrétaire d'Etat :

Monseigneur,

Les soussignés ont l'honneur d'exposer à Votre Excellence que l'ordonnance du Roi qui retire le brevet de libraire à M. Barba ne prive pas seulement ce dernier de son état, mais qu'il lui enlève les moyens de se libérer envers ses créanciers et met par conséquent en question la rentrée d'une somme de *deux cent mille francs* dont il nous est redevable, nous devons ajouter que ce n'est pas sur son éclatante probité que nous pouvons concevoir quelque doute, mais sur le malheur de position où nous avons la douleur de le voir réduit.

Nous osons donc supplier Votre Excellence dans l'intérêt du commerce de Paris, si cher à sa haute sollicitude, d'autoriser l'ouverture provisoire du magasin du sieur Barba jusqu'à l'accomplissement de sa liquidation. Il n'est pas permis de juger l'acte qui atteint le sieur Barba, mais Votre Excellence est trop juste pour permettre que des résultats compromettent les intérêts de vingt familles.

Les Exposants supplient Votre Excellence de recevoir l'expression de leur respect et de leur profonde reconnaissance.

Cette requête, entre autres, porte les signatures de : A. Soumet et Picard, de l'Académie; Alex. Duval; Firmin-Didot; Delaunay, libraire de la duchesse d'Orléans; Ladvocat, libraire de S. A. R. le duc de Chartres.

200.000 francs de dettes étaient une somme considérable pour l'époque (1825) !

Cette pétition étant restée sans effet, Barba engagea alors un procès qui dura trois ans. Finalement, la Cour d'Amiens, en 1828, lui donna gain de cause et son brevet lui fut rendu, toujours sous Charles X, mais sous le ministère Martignac.

Barba réinstallé, sa boutique fut très achalandée, puisqu'il y faisait de 12 à 1.500 francs de recettes par jour. — P. V. STOCK.

§

Encore « le Homard à la Coppée ». — On pensait que cette question était définitivement réglée et que la paternité du sonnet « Le Homard à la Coppée » ne pouvait être contestée au Dr Camuset après les notes publiées dans le *Mercure de France* les 15 mars, 1er et 15 mai, 1er et 15 juin et 1er septembre 1935. Mais voici un fait nouveau découvert par l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*.

L'édition originale des *Sonnets du Docteur*, où parut « le Homard à la Coppée », est de 1884. Or, quatre ans plus tôt, dans son volume intitulé *L'Hôtellerie des Coquecigrues*, pages 12 et 13 (Paris, Dentu, 1880, in-16), Nadar l'avait déjà publié en l'attribuant à Monselet.

Voici en quels termes Nadar présentait ce sonnet :

> Celui qui resterait comme le type unique et charmant du dernier lettré si Banville n'existait pas, Monselet, le maître exquis, nous servait dernièrement, en façon de nouvelle rémoulade, un de ses plats les plus fins, — « le Homard à la Coppée », — un chef-d'œuvre que j'ai retenu du premier coup par cœur et qu'on ne saurait jamais assez redire.

A noter que le texte cité par Nadar en 1880 n'est pas tout à fait le même que le texte de 1884. Mais ces variantes sont insignifiantes. Ainsi le troisième vers, chez Camuset, se lit :

> En vain, pour le payer moins cher on marchanda...

chez Nadar :

> Pour le payer moins cher longtemps on marchanda.

Et les douzième et treizième vers, chez Nadar :

> Nous rentrâmes le soir peu nourris mais joyeux
> Et d'un petit homard ayant fait trois heureux...

au lieu de :

> Nous revînmes le soir peu nourris mais joyeux
> Et d'un petit homard nous fîmes trois heureux... — L. DX.

§

Artabanismes. — M. Gaston Picard, dans un dernier *Mercure*, évoquait le jeu des « artabanismes » lancé par *Le Figaro*. Un artabanisme est une expression toute faite du type « fier comme Artaban », dont on use et abuse, et point seulement dans le langage parlé. L'exemple cité par Gaston Picard illustrerait plutôt les discours-proverbes chers à Sancho-Pança.

Mais l'artabanisme n'est pas seulement l'ornement de la conversation, il est un véritable procédé de style. Voulez-vous un échantillon?

« La princesse, qui était belle comme le jour et pure comme un lys, croyait dur comme fer que son époux, qui était fort comme Hercule et plus vaillant qu'Achille, battrait comme plâtre l'ennemi plus peureux qu'un lièvre et dont, par surcroît, le général était bête comme ses pieds.

« Aussi quand elle apprit que le prince, après s'être battu comme un lion, avait été fait comme un rat et étranglé comme un lapin, elle tira un poignard qui brillait comme de l'acier, s'écria : « L'amour est fort comme la mort ! », et perça son sein blanc comme neige, de sa main pâle comme l'ivoire. Et il se mit à couler un liquide qui était rouge comme du sang. »

Non, ce n'est pas une citation. Mais combien d'auteurs n'écrivent pas autrement ! — Y. F.

§

Erratum. — Dans l'article de M. Jules de Gaultier, qui paraît plus haut dans ce numéro, lire, page 507 (avant la note) : « Il *pourrait* sembler... », au lieu de : « Il *pouvait* sembler. »

§

Le Sottisier universel.

Interrogeons les purs humanistes, Erasme par exemple, civilisé entre les civilisés, ou Thomas More, que Rome (celle des papes) vient de canoniser... Tous deux ont condamné le machiavélisme politique et le nietzschéisme social, l'égoïsme sacré et les dictatures. — *Sept*, 18 octobre.

Citons encore le prix Moréas, donné à M. Claude Dauphin, le fils de Franc-Nohain et l'auteur d'*Odes à voix basse*, des *Allégresses* et d'*Aux confins du songe*. — *Etudes*, 5 décembre.

Propriétaire d'un gros paquet d'actions de puits de pétrole de Bakou, nanti, par ailleurs, d'un important compte en banque, M. Zoubaloff avait légué à une personne qui lui était chère toute sa fortune. Alors qu'il pensait qu'elle lui survivrait longtemps, il eut le malheur de la perdre, le malheur de perdre sa fortune, car la famille de l'héritière s'empressa de revendiquer l'héritage. — *Aux Ecoutes*, 21 décembre.

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par ses beaux côtés qu'il lui faut ressembler.

Et le fabuliste l'assure... — *Excelsior,* 3 janvier.

Le Docteur Condon qui avait servi d'intermédiaire dans l'affaire Lindbergh a quitté à son tour les Etats-Unis (Légende d'une photographie). ...Le gouverneur Hofmann vient d'ordonner à la police de s'opposer au départ du docteur Condon qui se proposait de se rendre ces jours-ci en Amérique du Sud. — *L'Œuvre,* 12 janvier.

LE GÉNÉRAL NOBILE EXILÉ A MOSCOU DEPUIS HUIT ANS RENTRE A ROME. — Le 27 ou le 28 janvier, le général Humbert Nobile rentrera à Rome après quatre ans d'exil. — *Paris-Soir,* 10 janvier.

M. PAUL LÉVY SOULÈVE UN VIOLENT INCIDENT. — ...On n'osait pas y croire. On pensait : « Un incident va éclater à la dernière minute qui fera rebondir toute l'affaire. » — Non! Tout s'est passé simplement. — *L'Œuvre,* 27 décembre.

Louis XIV n'éprouva pas le besoin de respecter le petit pavillon de chasse de son grand-père Henri IV à Versailles, et il fit bâtir à la place un château tout neuf. — *Le Temps,* 23 décembre.

Par la seule magie du noir et du blanc il [Odilon Redon] évoque les Sciapodes qui vont la tête en bas. — *Le Jour,* 23 novembre.

Les questions capitales qui, depuis quelque temps, dominaient toute l'actualité, ont été réglées. Elles se rapportaient à trois séries de problèmes : finances et budget, position de la France dans la situation internationale, maintien de la sécurité et de l'ordre publics. Si les deux premiers problèmes étaient incontestablement les plus irritants, le troisième n'était pas le moins irritant. — *Ouest-Journal,* 7 janvier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCLXV

—

CCLXV N° 901. — 1er JANVIER

CCLXV N° 902. — 15 JANVIER

CCLXV N° 903. — 1er FÉVRIER

Le Gérant: JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1936.

GABRIEL BRUNET

Une Femme se cherche

ROMAN D'AVENTURES INTÉRIEURES

Volume in-16 double-couronne. Prix .... 15 fr.

QUELQUES JUGEMENTS :

Le don merveilleux de ce roman d'aventures intérieures (THOMAS MANN).

C'est un des livres les plus surprenants que j'ai lus depuis longtemps..... Je recommande aux lecteurs, parmi les femmes damnées, l'étonnant portrait de Juliette (ANDRÉ BELLESSORT : *Je suis Partout*).

Il y a bien longtemps, croyons-nous, qu'on n'avait peint dans un roman une figure de femme avec autant de force, de profondeur et de minutie, dans une atmosphère presque irrespirable de lumières et d'ombres. (JEAN VIGNAUD : *Le Petit Parisien.*)

M. Gabriel Brunet nous décrit la courbe instinctive de ce destin et ce revêtement féerique, lyrique, sentimental qu'il prend aux yeux de Danielle, tandis qu'il opère " sur le double plan du monde visible et de la féerie imaginative "..... Une œuvre très riche et très significative. (EDMOND JALOUX : *Les Nouvelles Littéraires.*)

L'ambition de camper un type d'Ève moderne tout saturé de ce que l'Écriture appelle l'orgueil de la vie et qui cache au fond une noire misère, de le camper, mais plus encore de l'approfondir, de le creuser, de l'éclairer jusque dans ses replis les plus cachés..... (ANDRÉ BILLY : *Femme de France).*

Une femme se cherche renoue brillamment la tradition du roman d'analyse (R. BRASILLACH : *Action française*).

Cette Danielle, saine fillette, adolescente plus mystérieuse, fiancée de glace, épouse réfractaire, divorcée effervescente (R. KEMP : *La Liberté*).

Quel éclat, quelle variété, quelle fougue. (JOHN CHARPENTIER : *Mercure de France*).

Une femme qui va se dépouiller devant nous avec la cruauté la plus étonnante, s'abaisser aux confidences les plus osées... Ce curieux et puissant roman répond à une conception très neuve de l'analyse psychologique. La richesse des dons d'expression de l'écrivain, sa finesse d'analyse, la discrétion avec laquelle il aborde les sujets les plus scabreux, la haute tenue littéraire en un mot font de cet ouvrage un incomparable témoignage. (PIERRE DESCAVES : *L'Avenir*).

Une œuvre singulièrement forte, originale, disons unique... des pages d'une émotion sourde... un décor magnifique... De longtemps on ne rencontrera un roman de la qualité d'*Une femme se cherche* : nous l'écrivons hardiment. (JACQUES NARGAUD : *Le Petit Bleu*).

"TOURS D'HORIZON"

(romans étrangers)

H.-G. Wells
CHATEAUX EN ANGLETERRE...
Un fort volume, 320 pages. . . . **18 »**

Liam O'Flaherty
LE MARTYR
Un volume. . . . . **12 »**

Ch. Nordhoff et Norman Hall
LES MUTINS DE LA BOUNTY
Un fort volume. . . . . **15 »**

Norah C. James
VOYAGEURS DEBOUT
Un fort volume. . . . . **15 »**

Daphné du Maurier
LA FORTUNE DE SIR JULIUS LÉVY
Un fort volume. . . . . **15 »**

Beverley Nichols
DANS LA GLOIRE DE SA JEUNESSE...
Un fort volume. . . . . **15 »**

Radclyffe Hall
LA FLAMME VAINCUE
Un fort volume. . . . . **15 »**

Luigi Pirandello
(Prix Nobel 1934.)
CHACUN SON TOUR
Un volume. . . . . **12 »**

Réginald Campbell
L'ÉLÉPHANT - ROI
Un volume. . . . . **12 »**

Franz Werfel
LES PASCARELLA
Un fort volume de 420 pages. . . **25 »**

J.-D. Beresford
UN HÉRITAGE
Un volume. . . . . **12 »**

Jerome K. Jerome
ÉLOGE DE MA PARESSE
Un volume. . . . . **12 »**

SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ AUX ROMANS ÉTRANGERS :

retournez-nous le présent bulletin
sous enveloppe ouverte affranchie à 0,15 sans correspondance
vous recevrez gratis et franco nos notices bibliographiques.

NOM : ....

ADRESSE : ....

ÉDITIONS N. C. R., 11, rue François-Mouthon, PARIS 15e

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

[P]OUR PASSER DE BEAUX DIMANCHES, CET HIVER...

[A]llez à Fontainebleau et dans ses environs. Vous y goûterez cette vie saine [et] libre au grand air que ne peut pas vous offrir la ville froide et brumeuse. [L]e P.-L.-M. délivre les dimanches et fêtes jusqu'à fin avril, des billets [a]ller et retour au même prix que cet été — 10 francs à 19 francs en 3e [cla]sse — pour Fontainebleau, Bois-le-Roi, Thomery, Livry-sur-Seine, Char[tre]ttes, Fontaine-le-Port, Héricy, Vulaines-sur-Seine-Samoreau, Moret-les-[Sa]blons, Champagne-sur-Seine, Saint-Mammès, Vernou-sur-Seine, ainsi que [su]r les gares du tramway sud de Seine-et-Marne de Chailly-en-Bière à [Ba]rbizon et à Milly.

[N]'oubliez pas que vous avez la facilité au retour de partir d'une gare de la [riv]e droite de la Seine avec le coupon de retour d'un billet délivré pour une [gar]e de la rive gauche et inversement. Vous ne payez un supplément que si [le] prix de votre billet est inférieur à celui correspondant au parcours réel[lem]ent effectué.

[V]otre billet est valable au départ de Paris dans les trains de la matinée [jus]qu'à celui de 10 h. 50 inclus et au retour dans tous les trains de la journée [au]x mêmes conditions que les billets ordinaires.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

[Le]s ***annonces sont exclusivement reçues*** par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

Vente, le 4 Janvier 1936, à 14 heures. Un lot,

Maison à Boulogne-Billancourt

(Seine), 33, rue Paul-Bert, et **Pavillon**, sis même lieu, rue Paul-Bert, 35. Mise à prix **200.000 francs**. S'adresser à Me PELLERIN, avoué poursuivant, 3, place Saint-Michel, Paris, MMes MAVRÉ, ARON, et LERMOYEZ, avoués, Paris.

ÉDITIONS FUSTIER

8, rue de Choiseul, 8 (2e)

Nul ne peut parler des problèmes économiques du moment en ignorant l'œuvre de :

JACQUES DUBOIN

	Broché	Relié
La Grande Relève des Hommes par la Machine.	5 fr.	8 fr.
Ce qu'on appelle la Crise	5 »	8 »
La Grande Révolution qui vient et Kou l'Ahuri (complet en 1 volume).	8 »	11 »
En Route vers l'Abondance (2 vol. ensemble). . .	10 »	16 »

Si vous ne trouvez pas ces livres chez votre libraire, détachez le bon de commande ci-dessous.

BON DE COMMANDE

à adresser aux Éditions **FUSTIER**, 8, rue de Choiseul, Paris (2e)

Veuillez m'envoyer les ouvrages suivants :

Rayer les ouvrages que vous ne désirez pas.

	Broché	Relié
La Grande Relève des Hommes par la Machine.	5 fr.	8 fr.
Ce qu'on appelle la Crise.	5 »	8 »
La Grande Révolution qui vient et Kou l'Ahuri	8 »	11 »
En route vers l'Abondance	10 »	16 »

Ci-joint chèque ou mandat-poste de ....

Nom : ....

Adresse : .... Signature :

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

H.-G. WELLS

—

Quand le Dormeur s'éveillera

Volume in-16 double-couronne. . . . . . . **15 fr.**

Un livre prophétique que tout le monde devrait avoir lu. L'époque actuelle, trouble et angoissante, s'y trouve, pourrait-on dire, étalée tout au long : l'ouvrier, le bourgeois, le gouvernant, promesses, révoltes et rude " pacification ", la ville tentaculaire, la campagne usine à culture, les nouveaux moyens d'engourdissement des masses, et, dominant tout cela, la chimère attendue au réveil du *Dormeur*.

DU MÊME AUTEUR :

L'Amour et M. Lewisham. . . 15 »
Anne Véronique. . . . . . . 12 »
Anticipations. . . . . 12 »
La Burlesque Équipée du Cycliste. . . . . 12 »
La Découverte de l'Avenir et le Grand État. . . . . 12 »
Douze Histoires et un Rêve. 12 »
Effrois et Fantasmagories. . 12 »
La Guerre dans les airs, 2 vol. à 12 frs. . . . . . . 24 »
La Guerre des Mondes. . . . 15 »
L'Histoire de M. Polly. . . 15 »
Une Histoire des Temps à venir 15 »
L'Ile du Docteur Moreau. . 12 »
La Machine a explorer le Temps. . . . . 15 »
La Merveilleuse Visite. . . 15 »
Miss Waters. . . . . 12 »
Le Pays des Aveugles. . . . 12 »
Les Pirates de la mer. . . . 12 »
Place aux Géants. . . . . . 15 »
Les Premiers Hommes dans la Lune. . . . . 15 »
Quand le Dormeur s'éveillera. . . . . 15 »
Au Temps de la Comète. . . 12 »
Une Utopie Moderne. . . . 12 »

OSWALD SPENGLER

Années décisives

**L'Allemagne
et le Développement historique
du Monde**

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR
RAÏA HADEKEL

Volume in-16 double-couronne . . . . 15 fr.

W. DRABOVITCH

Fragilité de la Liberté
et
Séduction des Dictatures

ESSAI DE PSYCHOLOGIE SOCIALE

PRÉFACE DE
PIERRE JANET
DE L'INSTITUT

Volume in-16 double-couronne . . . . 12 fr.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

CHRISTIAN CORNÉLISSEN

Les Générations nouvelles

ESSAI D'UNE ÉTHIQUE MODERNE

DES ACTIVITÉS MENTALES. DE LA MORALE. DU DEVOIR ET DE LA RESPONSABILITÉ. DE L'INDIVIDU ET DE LA COMMUNAUTÉ. DE L'ÉGOISME ET DE L'ALTRUISME. DU TRAVAIL. DU DROIT A LA VIE. DE L'AUTORITÉ. DES ORGANISATIONS SOCIALES ET DE L'ÉTAT. DE LA LIBERTÉ PERSONNELLE ET DE L'AUTONOMIE. DE L'UNION ET DE L'ORGANISATION DES OPPRIMÉS. DE L'AMOUR SEXUEL. DE LA FEMME MODERNE. DE LA PROSTITUTION. DE LA RELIGION. DU DROIT ET DE LA JUSTICE. DES ARTS ET DES SCIENCES. DE L'ÉDUCATION. DE LA PATRIE ET DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS. DE L'AVENIR ET DU PROGRÈS. DES MAUVAIS PROPHÈTES.

Un fort volume in-8 carré. 24 fr.

ANTONIO ANIANTE

La Poésie, l'Action et la Guerre

DÉFAITE DE L'ESPRIT DU SUD

Volume in-16 double-couronne. . . . . 12 fr.

Gabriel d'Annunzio

Saint Jean du Fascisme

Volume in-16 double-couronne. . . . . 12 fr.

PUBLICATIONS LA FARE

6, Avenue du Coq (IXe)

Tél. : Trinité 08-34 — **PARIS** — **Chèques Postaux 30.73**

TOUT-PARIS

ANNUAIRE
DE LA HAUTE SOCIÉTÉ PARISIENNE

(52e année)

SÉLECTION de 30.000 Noms et Adresses

classés par

Noms — Professions — Rues

PRIX DE VENTE { Paris . . . . **50 francs**
Seine et Départements . . . . . . **56 francs**

ANNUAIRE des CHATEAUX

et des VILLÉGIATURES

(49e année)

PRIX DE VENTE { Paris. . . . . **50 francs**
Seine et Départements. . . . . **56 »**

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

OUR PASSER DE BEAUX DIMANCHES, CET HIVER...

Allez à Fontainebleau et dans ses environs. Vous y goûterez cette vie saine libre au grand air que ne peut pas vous offrir la ville froide et brumeuse. Le P.-L.-M. délivre les dimanches et fêtes jusqu'à fin avril, des billets aller et retour au même prix que cet été — 10 francs à 19 francs en 3e asse — pour Fontainebleau, Bois-le-Roi, Thomery, Livry-sur-Seine, Charettes, Fontaine-le-Port, Héricy, Vulaines-sur-Seine-Samoreau, Moret-lesablons, Champagne-sur-Seine, Saint-Mammès, Vernou-sur-Seine, ainsi que our les gares du tramway sud de Seine-et-Marne de Chailly-en-Bière à arbizon et à Milly.

N'oubliez pas que vous avez la facilité au retour de partir d'une gare de la ive droite de la Seine avec le coupon de retour d'un billet délivré pour une are de la rive gauche et inversement. Vous ne payez un supplément que si prix de votre billet est inférieur à celui correspondant au parcours réelment effectué.

Votre billet est valable au départ de Paris dans les trains de la matinée squ'à celui de 10 h. 50 inclus et au retour dans tous les trains de la journée ux mêmes conditions que les billets ordinaires.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

es annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

Vente, Palais Justice le 18 janvier 1936, à 2 heures.

HOTEL PARTICULIER

à PARIS XVIe arrondissement)

ANGLE, 53, RUE DE LA FAISANDERIE ET 9, RUE DU GÉNÉRAL-APPERT.

Sous-sol, rez-de-chaussée, 3 étages, et salle de théâtre attenante. Contenance : 502 m. **Libre. Mise à prix : 500.000 francs.** S'adresser à Me FRANÇOIS, avoué, 5, rue Marbeuf, à Paris.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulev. St-Michel, PARIS

Nouveautés

MARCEL BRAIBANT

L'AGRICULTURE FRANÇAISE

SON TRAGIQUE DÉCLIN - SON AVENIR

Préface de JOSEPH FAURE

La France va-t-elle assister, impassible, à la ruine de ses paysans ? Telle est la question qui se pose et à laquelle répond cet ouvrage. M. Marcel Braibant, spécialiste des questions agricoles et pionnier du syndicalisme agraire, réussit à brosser de l'état actuel de l'agriculture française un tableau complet, précis et implacable. Il examine l'une après l'autre les productions agricoles et il suit, chiffres et graphiques à l'appui de sa démonstration, le déclin de notre agriculture, la perte de richesses considérables. Puis il expose les conditions nécessaires au redressement et les moyens de sauver nos paysans du désastre. On lira comme un roman vécu ce livre que M. Joseph Faure, dans sa préface, qualifie de « chef-d'œuvre de clarté et de saisissante documentation ».

Un volume in-16 (12 × 18,5), 202 pages, **11 graphiques**, broché . . . . . **10 fr.**

« ÂMES ET VISAGES »

Collection publiée sous la direction de **Louis Gillet**, de l'Académie française.

B. BOUTHOUL

LE GRAND MAÎTRE DES ASSASSINS

Les sanglants exploits qui illustrèrent l'Ordre des Assassins, et que rapportent les Chroniques des Croisades, les relations de voyage de Marco Polo, ont longtemps hanté l'imagination des hommes d'Occident, après avoir terrifié les princes d'Asie. Mme B. Bouthoul nous conte l'histoire de cet Ordre mystérieux et de son fondateur, l'énigmatique Hassan-Sabbah, le « Vieux de la Montagne ». Il n'est pas de récit plus passionnant que celui de ces aventures, ni de figure plus curieuse que celle de ce Grand Maître des Assassins qui vécut, suivant le mot de Maurice Barrès, « le plus prodigieux roman intellectuel du monde ».

Un volume in-16 (14,5 × 20), 240 pages, sur papier d'alfa, broché. . . . **18 fr.**

aux Éditions

GRASSET



FRANÇOIS MAURIAC

de l'Académie Française

LES ANGES NOIRS

Roman

Édition courante : 15 fr. *" Pour mon Plaisir "*.

Récemment paru (dans la *" Bibliothèque Grasset "*, exclusivement) : 35 fr.

LE MAL

roman

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

HENRI DE RÉGNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Moi, Elle et Lui

— *ROMAN* —

Un volume in-16. Prix. . . . . 15 »

Tous les romans de M. Henri de Régnier sont des romans d'amour, voluptueux, imagés, dramatiques, déchirants à d'autres endroits comme il convient aux peintures de cette passion, aux personnages nombreux, pittoresques et attachants, tantôt dans des décors du passé, tantôt dans des décors de notre temps. De *La Double Maîtresse*, qui fut son début comme romancier et qui est un livre inoubliable quand on l'a lu, en passant par *Les Amants Singuliers, Le Mariage de Minuit, Le Passé vivant, La Peur de l'Amour, L'Escapade et la Pécheresse*, à celui-ci : *Moi, Elle et Lui*, qu'il vient de publier, c'est la même lecture séduisante qui touche le cœur et fait rêver l'esprit, intéresse à la fois l'observation et la sensibilité.